2

LA VIE DU BIEN-HEUREUX STANISLAS KOSTKA NOVICE de la Compagnie de JESUS.



A LYON,

De l'Imprimerie de CLAUDE CHIZE, ruë Confort, à S. Irené.

M. DC. XCIV.

Avec Approbation & Permission.



AU ROI
CASIMIR
DE
POLOGNE
ET DE SUEDE.


IRE,

Quelque reſpect que j'aye pour la perſonne ſacrée de

vôtre Majesté, je ne m'excuserai point auprés d'elle de la liberté que je prens, de lui presenter cet ouvrage. Outre que je suis persuadé qu'il suffit que ce soit l'histoire d'un Saint, pour ne pas déplaire à un Roi, qui fait profession de n'estimer que la vertu: j'ose dire qu'il est de la justice de vôtre Majesté, de ne pas refuser sa protection à la vie du bien-heureux Stanislas, auquel elle a bien voulu reconnoitre durant son regne, qu'elle étoit redevable du salut de ses peuples & de la conservation de sa couronne. Je croi même pouvoir assu-

rer sans temerité, Sire, que ce n'est pas là l'obligation la plus essentielle que vous ayez à ce grand serviteur de Dieu, & que si vôtre Majesté doit à son intercession l'assistance qu'elle a receüe du ciel, pour soûtenir tant de fois son trône ébranlé par les efforts injustes de ses ennemis; elle ne lui doit pas moins cette grace extraordinaire, qui l'en a fait descendre, apres l'avoir affermi.

Le bien-heureux Stanislas avoit travaillé pour le salut de la Pologne, lors qu'il vous avoit rendu victorieux des Cosaques, des Tartares, &

des Suedois, qui en étoient presque déja maîtres : il a voulu travailler pour le vôtre, en vous inspirant de sacrifier à Dieu les douceurs de la royauté qui étoient les fruits legitimes de tant de victoires.

Vous n'y avez rien perdu, SIRE : *vous n'avez quitté de tous les avantages de la couronne, que ceux qui vous eussent quitté les premiers, si vous ne les eussiez prevenus. La gloire d'être nai du sang illustre des Iagellons & de celui d'Austriche, d'avoir soutenu tant de fois un estat sur le penchant de sa rui-*

ne, de vous être trouvé en personne à quatorze batailles, d'avoir souffert avec une constance heroïque les plus rudes & les plus opiniâtres persecutions de la fortune, & d'avoir renoncé à ses plus douces faveurs, apres l'avoir enfin forcée de faire justice à vôtre vertu; La gloire, dis-je, de tant de grandes actions, Sire, l'éclat de tant de rares qualitez accompagnera la memoire de vôtre Majesté dans les siecles à venir, & marquera vôtre nom d'un caractere, qui vous fera distinguer des plus grands Rois. On verra dans l'histoire du monde, des

monarques qui auront deffendu leur couronne contre des ennemis puiſſans, on en verra qui auront reconquis leur propre Royaume ſur un uſurpateur, on en verra même qui auront renoncé au trône, pour penſer à leur ſalut avec plus de tranquillité: mais on ne verra toutes ces choſes enſemble que dans la vie de vôtre Majeſté, & je puis ajoûter ſans flaterie, qu'on ne les verra point ailleurs dans un plus grand eclat. Ceux qui ont gagné des batailles contre des armées de trois cent mille hommes avec un petit nombre de ſoldats, comme vous avez

fait à Sborovie & à Bereresque, n'avoient pas affaire comme vous à des nations belliqueuses, infatigables & formées dés leur enfance au mêtier de la guerre; ceux qui sont rentrés en possession d'un Royaume usurpé, n'étoient pas abandonnez de toute sorte de secours comme vous l'étiez lorsque vous commençates vos conquêtes; ceux qui ont renoncé au trône, ne l'ont pas fait au commencement de leurs prosperitez comme vous. Charles-quint, à qui une pareille action à tant fait d'honneur dans le monde commençoit à n'être plus heureux,

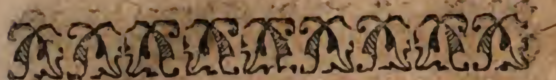
quand il se dégoûta de regner, & l'on a dit de lui, qu'il avoit toûjours été si bien avec la fortune, qu'il n'avoit pû souffrir de s'en voir mal traité. La providence reservoit à nôtre siecle un si parfait exemple de detachement dans la personne de vôtre Majesté. S'il est glorieux à la Pologne de l'avoir produit, il est infiniment avantageux à la France d'en joüir, & elle en conte la possession parmi les prosperitez de l'heureux regne du plus grand de ses Rois. J'ai un interest particulier, SIRE, *à souhaiter qu'elle en joüisse long-tems,*

ayant l'honneur de porter l'habit d'une compagnie qui vous a de si grandes obligations & n'étant pas moins par inclination que par devoir,

de vôtre Majesté

SIRE,

Le tres-humble, & tres-obeïssant serviteur,
PIERRE JOSEPH D'ORLEANS.



AVERTISSEMENT.

SI la ſainteté étoit de ces choſes, qui s'aquerent purement par le travail & par l'induſtrie des hommes; j'aurois ſujet de craindre, que le prejugé univerſel dont on eſt prevenu contre la jeuneſſe, ne nuiſiſt à la gloire d'un ſaint qui eſt mort à dix-huit ans. Mais comme il n'eſt point de vray fidelle, qui ne ſoit perſuadé, que cette qualité divine eſt bien plus encore l'ouvrage de la grace de Jeſus-Chriſt, que le nôtre; Je croy qu'il n'eſt pas neceſſaire que je diſe icy, que les jeunes perſonnes ne ſont pas des ſujets moins propres à recevoir les faveurs du ciel, que les plus avancées en âge.

Nôtre Seigneur nous l'a fait aſſez connoître dans l'Evangile, lors qu'il a repris ſes diſciples, de ce qu'ils empêchoient les enfans

d'approcher de luy, comme incapables de profiter de sa doctrine. Bien loin que ce soit un obstacle pour étre saint, que d'étre jeune, Jesus-Christ nous assure que nous ne serons jamais sauvez, si nous ne devenons enfans.

La simplicité, l'innocence, la tranquillité du cœur, la liberté de l'esprit, & la tendresse du naturel, qui sont les qualitez propres de cet âge, disposent l'ame à recevoir toute l'impression de la grace, & à se laisser conduire au saint Esprit, qui agit sans contrainte, où il ne trouve ni pechez, ni mauvaises habitudes, ni soins, ni passions violentes, qui fassent obstacle à ses operations.

Le deffaut de lumieres, la delicatesse du temperament, & le peu de constance qui se trouve dans la jeunesse, seroient de foibles objections à me faire la dessus. Il n'y a personne qui ne sça-

che bien, que ce ne ſont point ces lumieres humaines que nous acquerons par l'étude & par l'experience, qui nous diſpoſent à la ſainteté. Les ignorans s'élevent; diſoit ſaint Auguſtin preſſé interieurement de ſe convertir, & ils gagnent le ciel, & nous autres avec nos connoiſſances ſi ſublimes nous rempons toûjours dans la corruption & dans le deſordre. Chacun eſt aſſez perſuadé, que ce n'eſt point cette vigueur & cette fermeté d'ame que nous donnent les années, qui nous rend courageux & conſtans dans la pratique des vertus ſurnaturelles: un effet ſi noble ne peut venir que de la divine charité; c'eſt l'ouvrage du S. Eſprit, qui ſe plaiſt à faire luire ſa lumiere dans les tenebres, & dont la grace ne triomphe jamais avec plus d'éclat, qu'où elle trouve de l'infirmité.

Il eſt de la providence d'en uſer ainſi, afin que nous ne cherchions

point à excuſer nôtre lâcheté ſur nôtre foibleſſe, & que parmy les difficultez qui ſe rencontrent dans la vertu, nous ne perdions pas courage : ayant l'exemple de tant de perſonnes plus foibles que nous, qui les ont ſurmontées.

Saint Auguſtin ſe ſervit tres-utilement de cette penſée, pour ſa converſion : lors que ſe ſentant le cœur tout abbatu & rempli de deffiance à la vûë des obſtacles, que le déreglement de ſes paſſions alloit apporter à l'execution de ſon deſſein, il ſe convainquit luy même qu'ils n'étoient pas invincibles par ce raiſonnement ſi judicieux. *Non poteris quod iſte, & iſte?* pourquoy ne pourras-tu pas faire ce que tant d'autres ont bien fait?

C'eſt la reflexion que je conjure mes lecteurs de faire en liſant la vie du Bien-heureux Staniſlas. Qu'ils ſe demandent à eux-mêmes, pourquoy ils ne feroient pas

bien ce qu'un enfant si tendre & si delicat a pû faire, & qu'ils condamnent de bonne foy tous les pretextes que l'on a coûtume de prendre sur sa qualité, sur sa jeunesse, & sur la foiblesse de sa complexion, pour se dispenser de suivre les mouvemens de la grace: ayant devant les yeux l'exemple d'une personne de cette naissance, qui s'est renduë digne à l'âge de dix-huict ans, des honneurs que l'Eglise rend aux saints.

Voila le plus important avis que j'aye à donner touchant cét ouvrage. Je n'ay rien à dire de la maniere dont il est écrit: j'ay travaillé pour édifier, & non pas pour plaire. Si Dieu y trouve sa gloire, il importe peu que j'en reçoive de la loüange ou de la confusion. Je puis seulement assurer que pour la verité de l'histoire, on ne la trouvera nulle part, ni plus exacte ni plus pure que dans cette vie. J'ay tiré tout ce que j'y raconte du

Bien

Bien-heureux Staniſlas, des procez juridiques qui ont eſté faits en plus de trente des meilleures villes de l'Italie & de la Pologne pour ſervir à ſa canoniſation, & de pluſieurs auteurs de grande reputation qui ont écrit ſa vie avant moy.

Ceux qui ſçavent le nombre prodigieux de miracles que le ſerviteur de Dieu a faits, trouveront peut-étre à redire que j'en aye rapporté ſi peu dans ce livre. Je l'ay fait pour ne pas ennuyer mes Lecteurs, par la narration d'une infinité d'évenemens tout ſemblables; & j'ay crû qu'apres en avoir raconté quelques-uns dans toute l'étenduë que demande une hiſtoire, pour étre luë avec quelque ſatisfaction, il ſuffiſoit que j'avertiſſe icy, que j'en paſſois ſous ſilence plus de mille, parmy leſquels on trouve un grand nombre de moribonds gueris ſubitement, & même de morts reſuſcitez. Les

témoignages en sont tres-autentiques, & à moins que d'étre de ces gens qui s'imaginent qu'il est beau de ne rien croire, il est impossible d'en douter. Ceux qui auront la curiosité de lire ces merveilles, les trouveront dans la vie Italienne du Bien-heureux Stanislas, écrite depuis peu par le celebre Bartoli, de laquelle on me donne avis de Rome, qu'il paroît une seconde edition bien plus ample que la premiere. Je me serois volontiers contenté de faire une simple traduction d'un ouvrage, qui porte un si grand nom, si je n'avois point apprehendé de n'en pouvoir exprimer toute la delicatesse. Car il faut avoüer de bonne foy que le genie Italien produit des beautez, ausquelles nôtre langue n'est pas capable de donner l'agrément, qu'elles ont delà les monts.

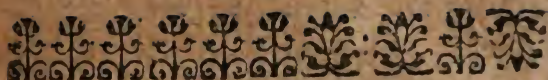


TABLE DES CHAPITRES

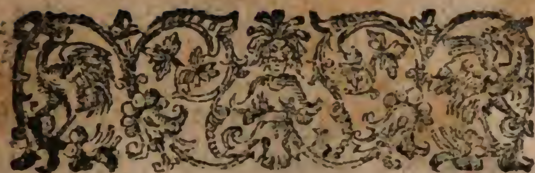
contenus en ce Livre.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÉME.





LA VIE DU BIENHEUREUX STANISLAS KOSTKA NOVICE de la Compagnie de JESUS.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

Naissance de Stanislas, & sa premiere éducation dans la maison de son pere.



LA Maison de Kostka est une des plus anciennes maisons de la Pologne ; ses grands biens & les charges qu'elle a posse-

dées en ce Royaume l'y ont renduë si considerable, qu'elle se trouva en état, lors que Henry III. revint en France, de disputer la Couronne aux Princes qui y pretendoient ; & peu s'en falut qu'elle ne l'emportast. C'est de ce sang illustre que le B. Stanislas dont j'écris la vie, tire son origine. Il nâquit au château de Rostkou dans la basse Pologne, le vingt-huitiéme d'Octobre de l'année mil cinq cent cinquante. Il fut le dernier des enfans de Jean Kostka, Senateur de ce Royaume, & de Marguerite Kriska, sœur du Palatin de Masovie, issuë de la maison d'Odrovas, que l'admirable S. Iacinthe, qui en étoit, a renduë si celebre.

Cap.49. On peut dire de Stanislas ce qu'Isaïe dit de lui-même, que Dieu l'avoit appellé à son service dés le ventre de sa mere, & qu'il l'avoit formé exprés pour cela. Car il est marqué dans les

procés qui ont été faits à Posna & à Rome pour sa canonisation que sa mere étant grosse de lui, s'apperceut un jour qu'elle avoit un nom de Jesus imprimé sur le sein, avec des caracteres si bien formez & d'une couleur si éclatante, qu'il étoit impossible que cela se fust fait par hazard. Cette merveille fit regarder Stanislas à ses parens comme une chose qui appartenoit plus à Dieu qu'à eux; & comme ils avoient beaucoup de pieté, cette consideration les obligea à l'élever avec un soin extraordinaire.

Aussi-tost qu'il fut en âge d'étre appliqué à l'étude, ils mirent auprés de lui un jeune gentilhomme nommé Jean Bilinski, pour lui servir de gouverneur, & pour lui enseigner les principes de la langue Latine. Mais de quelque diligence qu'ils eussent usé à lui donner un homme pour l'instruire, le

ſaint Eſprit, qui vouloit étre ſon premier maître, les avoit prévenus. Car il y avoit déja long-tems que Staniſlas en avoit receu la premiere leçon de la ſcience des Saints, quand on reſolut de le faire étudier. Auſſi-toſt qu'il fut capable de connoître Dieu, il ſe ſentit porté à l'aimer, & il diſoit ſouvent lui-même que le premier uſage qu'il avoit fait de la raiſon, avoit été de s'offrir & de ſe conſacrer entierement à nôtre Seigneur.

Une correſpondance ſi fidelle à cette premiere grace attira ſur cette ame innocente les benedictions du ciel avec tant d'abondance, qu'on le vit élever à un tres-haut degré de perfection, dans un âge auquel les autres hommes ne connoiſſent pas encore la vertu. Un vieux domeſtique de la maiſon aſſuroit que Staniſlas avoit été un auſſi ſaint enfant dans les premieres années

de sa vie, qu'il avoit été depuis un saint religieux. Son pere & sa mere lui donnoient le nom d'Ange, c'étoit son vrai caractere.

Il n'y avoit rien de plus beau que lui, & l'on disoit de sa beauté, ce que S. Ambroise dit de celle de la sainte Vierge, *lib. 2. de Virg.* qu'elle inspiroit le desir d'être chaste, & que c'étoit assez de le regarder pour être delivré des tentations impures. Moins il affectoit de plaire aux hommes, plus il gagnoit le cœur de tout le monde. Il avoit bonne grace à tout ce qu'il faisoit. Il étoit doux & affable, mais il avoit un air serieux qui lui attiroit du respect & qui le mettoit à couvert de ces caresses dangereuses qui amollissent d'ordinaire le naturel des enfans. Il avoit une pudeur si delicate, qu'il ne falloit qu'une parole trop libre pour le faire évanoüir : cet accident lui arrivoit d'ordinaire

à table, où il se trouvoit quelquefois engagé malgré lui à entendre de méchans discours ; & il lui arrivoit si souvent, qu'il fut aisé d'en reconnoître la cause : de sorte que son pere qui l'aimoit tendrement, prenoit soin de détourner tous les entretiens, qui pouvoient choquer l'honnéteté ; & quand il ne le pouvoit faire par adresse, il prioit ceux qui les commençoient d'avoir pitié du petit Stanislás, & de lui épargner la peine que lui causoient ces sortes de discours.

L'amour qu'il avoit pour la pureté lui faisoit éviter avec un extrême soin tout ce qui la pouvoit soüiller. Il aimoit à étre vétu simplement, il haïssoit le jeu, il fuyoit les conversations dangereuses ; & ce qui contribuoit plus que toutes choses à le conserver dans l'innocence, il étoit toûjours occupé, ou à l'étude, où à la priere.

CHAPITRE II.

On envoye Stanislas à Vienne pour achever ses études. La sainte vie qu'il mena dans le seminaire des Iesuites.

STanislas étudia dans la maison de son pere, jusqu'à l'âge de quatorze ans, qu'on pensa à le mettre au college. Il y avoit en ce tems-la à Vienne en Austriche un celebre seminaire de Jesuites, que l'Empereur Ferdinand y avoit établi, pour y faire élever la jeune noblesse d'Allemagne dans la crainte de Dieu & dans l'étude des bonnes lettres. La reputation qu'avoit alors cette belle academie dans tout le septentrion & le grand nombre de personnes de qualité qui y alloient faire leurs études, fit prendre la resolution au pere de Stanisla des

l'y envoyer avec un de ses freres nommé Paul.

Le saint enfant ne pouvoit trouver une demeure plus conforme à ses inclinations que celle-là: on y vivoit tres-saintement, & toutes choses s'i faisoient avec beaucoup d'ordre. Il y avoit une ferveur parmi ces jeunes gentils-hommes qu'on eust admirée en des religieux. Ils aimoient la priere, & ils pratiquoient publiquement les plus rudes exercices de la penitence. Un grand nombre de Lutheriens, que la reputation de ceux qui enseignoient dans ce seminaire y avoit attirez, s'y rendoient catholiques; & l'on a sceu depuis que beaucoup d'entre eux avoient souffert des persecutions cruelles, & de grandes pertes de biens, pour la conservation de leur foi.

Stanislas eut une joye tres-sensible lors qu'il se vit dans une maison, où Dieu étoit si bien

servi : il la considera comme un lieu de seureté, où la providence divine l'avoit conduit, pour le preserver de la corruption du siecle, & il crût que la reconnoissance l'obligeoit de contribuer par son exemple à y maintenir la pieté. Il s'y prit avec tant de ferveur qu'il attira d'abord sur lui les yeux de tout le monde, & en peu de temps il fut consideré dans le seminaire comme un modelle des plus parfaites vertus.

Quand il étoit à l'Eglise, & qu'il assistoit à l'Office divin châcun s'empressoit pour le voir ; & il n'y avoit personne à qui sa modestie n'imprimast de la veneration. Il étoit si recueilli dans la priere, & son visage y paroissoit si plein de feu, qu'il donnoit de la devotion aux moins fervens. On eust dit qu'il eust toûjours été en extase, & il y étoit en effet tres-souvent. Il faisoit cependant tout ce qu'il pouvoit pour

cacher aux yeux des hommes ces sortes de faveurs ; mais Dieu qui vouloit étre glorifié en lui, ne permettoit pas qu'il y reüssist toûjours. On le voyoit fondre en larmes aux prieres publiques, on le surprenoit quelquefois dans ses ravissemens, lors qu'il étoit fort haut élevé de terre ? & il est à croire qu'il se passoit bien des choses encore plus extraordinaires que celles-là, dans les longues communications qu'il avoit avec Dieu, lors qu'il ne pouvoit étre vû de personne, & qu'il ne craignoit point de découvrir les graces du ciel, que son humilité lui faisoit cacher avec un extrême soin.

Il sortoit toûjours de l'oraison si rempli de l'esprit de Dieu, qu'il en remplissoit tous ceux avec qui il conversoit. Il avoit fait choix d'un petit nombre d'amis parmi les plus sages & les plus fervens de ses compagnons

d'étude, & avec lesquels il passoit d'ordinaire en des entretiens de devotion les heures destinées à la recreation & au jeu. Il s'étoit fait un talent particulier pour tourner la conversation sur des discours de pieté, sans qu'on s'apperceust qu'il eust dessein de le faire; & chacun suivoit en cela son inclination avec d'autant plus de facilité qu'il parloit de tout agreablement, & avec un air de gayeté, qui réjoüissoit & qui édifioit tout ensemble; de sorte que bien qu'il parlast toûjours de Dieu, il n'ennuyoit jamais.

Il ne donnoit neanmoins à l'entretien des hommes, que ce que les regles du seminaire ne lui permettoient pas de passer avec Dieu; car quelque douceur qu'il trouvast à converser avec ses saints amis, il trouvoit toûjours incomparablement plus de plaisir à entretenir nôtre Seigneur, hors duquel il ne voyoit rien d'ai-

mable, ni qui meritast d'occuper son cœur.

CHAPITRE III.

Stanislas sort du seminaire. Son frere le contraint d'aller loger chez un heretique. Comme il y vécut, & les persecutions que sa vertu lui attira.

LA vie que Stanislas avoit menée dans le seminaire étoit pleine de vertu, comme nous le venons de voir; mais elle étoit trop paisible pour durer beaucoup. Dieu ne laisse jamais les Saints long-tems en repos: comme la perfection à laquelle il les appelle consiste dans la conformité qu'ils doivent avoir avec Jesus-Christ crucifié, qui est leur modele, son premier soin est de leur donner une croix à porter, & de disposer tellement tous les

évenemens de leur vie, qu'ils y trouvent toûjours quelque chose à souffrir.

Le premier déplaisir que Stanislas eust ressenti jusques alors, lui fut causé par le desordre que la mort de l'Empereur Ferdinand apporta aux affaires du seminaire; car Maximilian qui lui succeda à l'empire, n'ayant pas le même zele que lui pour l'éducation de la jeunesse, voulut retirer une maison, que son pere avoit prêtée aux Jesuites pour loger leurs pensionnaires: ce qui obligea ces jeunes gentilshommes, ou à se retirer chez eux ou à se mettre en pension dans la Ville pour achever leurs études.

On ne peut dire combien ils verserent de larmes en se separant les uns des autres; car quoi qu'ils fussent de differentes nations, ils s'aimoient tous beaucoup, & ils vivoient ensemble comme s'ils eussent été freres.

Mais ce fut un surcroist d'affliction à Stanislas qu'il eut bien de la peine à supporter, lorsque sortant de cette sainte maison, il se vit contraint d'aller demeurer chez un Lutherien, dont son frere & son gouverneur avoient préferé le logis à ceux de beaucoup d'honnêtes gens d'entre les Catholiques, parce qu'il étoit dans un beau quartier de la ville. Ce choix peu judicieux toucha si fort le cœur de Stanislas, & lui parut de si mauvais exemple, qu'il ne pût s'empêcher d'en dire son sentiment, & de témoigner le déplaisir qu'il en avoit: mais son frere qui étoit son aisné, & qui commençoit déja à exiger de lui une soumission aveugle à toutes ses volontez, ne voulut point l'écouter là-dessus; & il fallut lui obeïr.

La vie que Paul Kostka commença à mener en cette maison, étoit bien differente de celle qu'il avoit mené dans le seminaire.

C'étoit un jeune homme plein de vanité, qui aimoit le monde & le plaiſir, & qui n'étant plus retenu de rien, s'abandonna à ſon penchant & ne penſa plus qu'à ſe divertir. Bilinski ſon gouverneur qui étoit auſſi fort jeune, & aſſez de l'humeur de ſon diſciple, s'accommodoit fort bien de cette maniere de vie, & y conformoit aiſément la ſienne. Il n'y eut que Staniſlas qui ne put voir le deſordre de ſon frere ſans une extrême douleur. Il fit tout ce qui lui fut poſſible pour le porter à une vie plus retenüe & plus reglée; mais voyant qu'il n'y gagnoit rien, & que tout ce qu'il faiſoit pour cela ne ſervoit qu'à l'irriter contre lui, il prit reſolution de vivre fort en ſon particulier, & de n'avoir de commerce avec ſon frere, qu'autant que la neceſſité & la bienſeance l'y obligeroient.

Quand il n'étoit pas à l'Egliſe, ou au college, on le trouvoit

dans ſon cabinet occupé à la priere, qu'il continuoit quelquefois jusqu'à manquer de forces & à tomber en défaillance. Il ne voioit personne qu'un fort petit nombre d'amis, qu'il avoit choiſis parmi les plus fervens de ſes condiſciples, pour parler quelquefois de Dieu avec eux. Ceux de la maiſonne le voyoient qu'aux repas, encore y tenoit on d'ordinaire des diſcours peu édifiants, qui l'obligeoient à ſortir de table long tems avant les autres.

Cette maniere de vie étoit trop contraire à celle de Paul Koſtka pour ne lui pas déplaire : il ne regardoit plus Staniſlas que comme un cenſeur incommode, dont la conduite ſi reglée étoit une condamnation ſecrette de ſon libertinage. Le chagrin qu'il en conceut contre lui fut ſi grand, qu'il le porta à lui faire toute ſorte d'outrages, & le perſecuter ſans relâche. Il prenoit plaiſir en tou-

tes rencontres à lui faire de la confusion, & à le tourner en ridicule sur tout ce qu'il faisoit: quelquefois il lui reprochoit serieusement qu'il avoit trop peu de déference pour son aisné, & il l'accusoit de manquer de naturel: mais enfin voyant que tout cela ne lui réüssissoit pas; & que Stanislas ne relâchoit rien de sa ferveur, il s'emporta avec tant d'excés contre le saint enfant; qu'il le frapa bien des fois tres-rudement, même avec le bâton.

Stanislas souffroit ces traitemens indignes avec la constance d'un petit martyr. Quelque chose qu'on lui eust fait, on lui voioit toûjours un visage égal; & pendant deux ans, que dura cette persecution cruelle, on ne l'entendit jamais murmurer contre son frere ni se plaindre de personne. Il est vrai qu'il eust bien voulu que Dieu se fust servi d'un autre que de son frere, pour exer-

cer sa patience ; car il l'aimoit beaucoup, & il étoit fâché de le voir si emporté : mais il adoroit en cela même l'ordre de la Divine providence, & acquiesçoit toûjours sans peine à la volonté de Dieu.

La fermeté d'ame que Stanislas fit paroître durant tous les orages que la mauvaise humeur de son frere excitoit contre lui, n'étoit point un effet d'un naturel fier & opiniâtre, comme on lui reprochoit quelquefois tres-injustement. Quelque violent que fust le procedé de ce frere peu raisonnable, il lui étoit tres-complaisant, quand il le pouvoit étre sans blesser sa conscience & sans préjudice de son devoir : Ainsi, quoi qu'il eust de l'aversion pour la danse, & qu'il la considerast comme un amusement dangereux, il se relâcha pour le contenter à en prendre des leçons : outre cela il lui rendoit tous les

jours mille petits ſervices ; car bien que Staniſlas ne fuſt âgé que de deux ans moins que Paul, il ne refuſoit jamais de lui obeïr ; & il le faiſoit avec un empreſſement qui étonnoit ceux qui ſçavoient de quelle maniere il en étoit traité.

Si Bilinski euſt été tel qu'il devoit être, Staniſlas euſt eu bien moins à ſouffrir de l'humeur violente de ſon frere ; mais le deſir qu'il avoit de mettre le cadet dans un train de vie plus libre, & plus du monde faiſoit qu'il ne s'opposoit gueres aux emportemens de l'ainé, à moins qu'il n'en apprehendaſt quelque accident : & alors même il donnoit toûjours le blâme au petit Staniſlas. Il l'appelloit opiniâtre, il lui diſoit que c'étoit par ſa faute qu'il s'attiroit tous ces mauvais traitemens, il lui faiſoit confuſion de ſa maniere de vivre, qu'il appelloit ſauvage & indigne d'un homme

de qualité. A quoi le ſaint enfant ne répondit rien, ſinon, *Qu'il ne ſe ſentoit pas nai pour le monde qu'il n'y étoit pas propre, & que Dieu ne l'avoit fait que pour lui.* La douceur avec laquelle il diſoit cela, engageoit quelquefois le gouverneur à entrer en diſcours avec lui, pour voir s'il ne gagneroit point ſur ſon eſprit par des raiſons plauſibles & étudiées, ce qu'il deſeſperoit d'en obtenir par ſon autorité.

Penſez-vous, lui diſoit-il, *Staniſlas, que nous ne voulions pas nous ſauver auſſi bien que vous? avez-vous aſſez de preſomption pour croire que de tant de perſonnes de qualité que vous voyez à Vienne, vous ſoyez le ſeul qui viviez bien? Ne ſçavez-vous pas qu'il y a un caractere de vertu propre de chaque profeſſion? On ne vit pas dans le monde comme dans les cloîtres; ce qui ſeroit louable dans un religieux, eſt un defaut dans un cavalier.*

La devotion d'un homme du monde doit étre toute renfermée dans le cœur, & il n'en doit paroître au dehors qu'autant qu'il en faut pour faire voir que l'on craint Dieu, & que l'on n'est pas sans religion. Au reste comment pouvez-vous vous persuader que vous plaisez à Dieu en desobeïssant en tant de rencontres à vôtre frere & à moi, & en prenant une education si contraire aux intentions de vos parens? croyez-moi, Stanislas, vous devriez faire bien plus de scrupule de cela; que de vous vêtir proprement, & de vous trouver en des assemblées, où en vous divertissant innocenment avec nous, vous vous formeriez l'esprit; & apprendriez le monde.

Ce discours que Bilinski accompagnoit de beaucoup de témoignages d'amitié étoit bien plus dangereux pour corrompre l'esprit d'un jeune enfant, que les paroles rudes qu'il lui disoit

quand il ſe mettoit en colere. Neanmoins Staniſlas ne s'en laiſſa pas ébloüir ; il oppoſoit toûjours à ces fauſſes maximes de la prudence du ſiecle, les maximes eternelles de la ſageſſe de l'Evangile. Il ſçavoit bien que c'eſt une erreur des mondains, que de ſe perſuader qu'ils ſe peuvent ſauver dans la vie qu'ils menent ; que puis qu'il y a un ſi petit nombre d'élus, il ne faut pas vivre comme le commun des hommes, ſi l'on veut en étre ; que le chemin qui conduit à la vie eſt étroit, & qu'il l'eſt pour tout le monde ; que la vie n'eſt pas trop longue pour travailler à ſon ſalut, & que c'eſt abuſer imprudemment d'un tems qui nous doit étre tre-cher, que de l'employer en des converſations inutiles, & en de vains divertiſſemens ; que ce que l'on appelle apprendre le monde, eſt, à proprement parler, ſe faire un art d'oublier Jeſus-Chriſt, en prenant

des maximes toutes contraires aux siennes ; & qu'aprés tout, pourvû qu'on sçache ce qu'il faut faire pour plaire à Dieu, il importe peu que nous sçachions ce qui nous peut rendre agreable aux hommes.

Dieu avoit gravé ces veritez si avant dans le cœur de Stanislas, que ni la violence, ni l'artifice des hommes ne les purent effacer ; plus on le pressoit de changer de vie, plus il se tenoit sur ses gardes, de peur que la crainte, ou la complaisance ne le fissent relâcher en quelque chose de ce qu'il croyoit devoir à Dieu. Car en ce tems-là même il communioit tous les Dimanches & les Fêtes les plus solemnelles ; il entendoit tous les jours deux Messes, & il n'entroit jamais en classe qu'il n'eust été saluër le saint Sacrément à l'Eglise ; toutes les fois qu'il communioit, il jeûnoit la veille pour s'y preparer ; il portoit

ſouvent le cilice, il ne dormoit que fort peu, il ſe levoit à minuit pour prier, & aprés ſa priere, qui duroit toûjours fort long-tems ; il prenoit une rude diſcipline, & ſe déchiroit le corps ſi impitoyablement, que ſon valet de chambre trouvoit toûjours ſon linge taché du ſang qu'il répendoit. De ſorte que le ſaint enfant pouvoit dire
Pſ. 34 & 108. alors comme David: * *Ceux qui me devoient aimer médiſoient de moi, & je priois pour eux ; quand je leur faiſois du bien, ils me faiſoient du mal, & lors qu'ils me perſecutoient le plus, je me revetois d'un cilice, & je jeunois pour m'humilier.*

CHAP

CHAPITRE IV.

Staniſlas tombe dans une dangereuſe maladie, le demon lui apparoit. Il reçoit la communion de la main d'un Ange. La ſainte Vierge le guerit, & lui ordonne de ſe faire Ieſuite.

LES mauvais traitemens que Staniſlas recevoit de ſon frere joints à l'auſterité de ſa vie, lui causerent une maladie dont il penſa mourir. Le demon qui prévoyoit bien qu'elle ſeroit dangereuſe, fit ſes derniers efforts dés qu'il en vit le commencement pour abattre le courage du ſerviteur de Dieu ; car un jour qu'on l'avoit laiſſé tout ſeul, cet eſprit malin s'apparut à lui ſous la figure d'un mâtin horrible, & ſe jetta trois fois ſur lui pour l'étrangler : mais le ſaint enfant ne

s'en effraya point : il eut recours à nôtre Seigneur, & faiſant le ſigne de la croix avec beaucoup de foi & de confiance, il chaſſa le demon.

Depuis l'apparition de ce phantôme, la maladie de Staniſlas alla toûjours en augmentant : & elle devint ſi violente, que l'on apprehenda qu'il en mouruſt. Le malade s'apperceut bien lui même du danger où il étoit : mais comme il n'avoit point d'attache à la vie, il ne craignoit pas de mourir. Une ſeule choſe lui donnoit de la peine en cette extremité, c'étoit la difficulté qu'il prévoioit bien qu'il auroit à recevoir le ſaint Viatique dans la maiſon d'un Lutherien tres attaché à ſa ſecte. Il déclara l'inquietude qu'il en avoit à ſon frere & à ſon gouverneur, & il les pria de vouloir bien employer leur credit auprés de leur hôte, pour obtenir de lui la

permiſſion de faire venir un Prê-tre, qui lui adminiſtraſt les ſacremens. Paul & Bilinski furent embaraſſez de cette propoſition. Ce que Staniſlas demandoit leur paroiſſoit tres-juſte, & ils euſſent bien voulu le pouvoir contenter en cela : mais ils ne croyoient pas que la choſe ſe pût faire, & ils ſçavoient bien que l'heretique n'étoit pas d'humeur à rien relâcher là-deſſus. De ſorte que ne jugeant pas qu'ils deuſſent s'expoſer à un refus, qui pouvoit les broüiller avec un homme, dont ils avoient ſouvent affaire: ils prirent le parti de perſuader au malade que rien ne le preſſoit de recevoir les ſacremens, qu'il n'en étoit pas encore là, que les Medecins commençoient à bien eſperer de ſon mal, & qu'il devoit plûtoſt penſer à bien prendre les remedes qu'on lui donnoit pour rétablir ſa ſanté, qu'à ſe preparer à la mort. Le ſaint enfant qui

sentoit ses forces diminuer de jour en jour, redoubloit incessament ses prieres envers tous ceux qui l'approchoient, pour les obliger de parler à son hôte en sa faveur: mais enfin voyant que personne n'osoit le faire, il se resolut de ne demander plus qu'à dieu, ce qu'il desesperoit d'obtenir des hommes.

Il y avoit déja long-tems qu'il invoquoit sainte Barbe, à laquelle il étoit tres-devot, pour obtenir la grace de ne point mourir sans recevoir le saint viatique: car c'est particulierement pour cela que la devotion à cette sainte martyre est celebre parmi les peuples du septentrion. Il s'adresse donc à elle en cette occasion, & la conjure avec beaucoup de larmes de ne le pas abandonner dans une necessité si pressante. Sa priere fut accompagnée de tant de ferveur, & de confiance envers la Sainte, qu'il merita d'en être exau-

cé. Une nuit, que la violence du mal empêchoit le saint enfant de dormir, il vit paroître la Sainte au côté de son lit, suivie de deux Anges, dont l'un portoit le saint sacrement. A ce spectacle Stanislas se leva plein de joye, & se mit à genoux sur son lit. En cet état il eut assez de presence d'esprit, pour avertir son gouverneur qui le veilloit, d'adorer nôtre Seigneur: puis il dit tout haut la priere qu'on a coutume de dire avant que de communier: & aprés avoir receu la sainte hostie, il se remit au lit, où il demeura long-tems dans un silence, & dans un recueillement qui marquoit assez qu'il se passoit en lui quelque chose de fort extraordinaire.

Depuis que Stanislas eut receu le Viatique il ne pensa plus qu'à se disposer à mourir. Il s'afoiblissoit tous les jours, & son mal ne diminuoit point: de sorte que

de qualité. A quoi le ſaint enfant ne répondit rien, ſinon, *Qu'il ne ſe ſentoit pas nai pour le monde qu'il n'y étoit pas propre; & que Dieu ne l'avoit fait que pour lui.* La douceur avec laquelle il diſoit cela, engageoit quelquefois le gouverneur à entrer en diſcours avec lui, pour voir s'il ne gagneroit point ſur ſon eſprit par des raiſons plauſibles & étudiées, ce qu'il deſeſperoit d'en obtenir par ſon autorité.

Penſez-vous, lui diſoit-il, *Staniſlas, que nous ne voulions pas nous ſauver auſſi bien que vous? avez-vous aſſez de preſomption pour croire que de tant de perſonnes de qualité que vous voyez à Vienne, vous ſoyez le ſeul qui viviez bien? Ne ſçavez-vous pas qu'il y a un caractere de vertu propre de chaque profeſſion? On ne vit pas dans le monde comme dans les cloîtres; ce qui ſeroit louable dans un religieux, eſt un defaut dans un cavalier.*

La devotion d'un homme du monde doit être toute renfermée dans le cœur, & il n'en doit paroître au dehors qu'autant qu'il en faut pour faire voir que l'on craint Dieu, & que l'on n'est pas sans religion. Au reste comment pouvez-vous vous persuader que vous plaisez à Dieu en desobeïssant en tant de rencontres à vôtre frere & à moi, & en prenant une education si contraire aux intentions de vos parens? croyez-moi, Stanislas, vous devriez faire bien plus de scrupule de cela, que de vous vêtir proprement, & de vous trouver en des assemblées, où en vous divertissant innocemment avec nous, vous vous formeriez l'esprit, & apprendriez le monde.

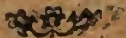
Ce discours que Bilinski accompagnoit de beaucoup de témoignages d'amitié étoit bien plus dangereux pour corrompre l'esprit d'un jeune enfant, que les paroles rudes qu'il lui disoit

quand il ſe mettoit en colere. Neanmoins Stanislas ne s'en laiſſa pas ébloüir ; il oppoſoit toûjours à ces fauſſes maximes de la prudence du ſiecle, les maximes eternelles de la ſageſſe de l'Evangile. Il ſçavoit bien que c'eſt une erreur des mondains, que de ſe perſuader qu'ils ſe peuvent ſauver dans la vie qu'ils menent ; que puis qu'il y a un ſi petit nombre d'élus, il ne faut pas vivre comme le commun des hommes, ſi l'on veut en étre ; que le chemin qui conduit à la vie eſt étroit, & qu'il l'eſt pour tout le monde ; que la vie n'eſt pas trop longue pour travailler à ſon ſalut, & que c'eſt abuſer imprudemment d'un tems qui nous doit étre tre-cher, que de l'employer en des converſations inutiles, & en de vains divertiſſemens ; que ce que l'on appelle apprendre le monde, eſt, à proprement parler, ſe faire un art d'oublier Jeſus-Chriſt, en prenant

des maximes toutes contraires aux siennes ; & qu'aprés tout, pourvû qu'on sçache ce qu'il faut faire pour plaire à Dieu, il importe peu que nous sçachions ce qui nous peut rendre agreable aux hommes.

Dieu avoit gravé ces veritez si avant dans le cœur de Stanislas, que ni la violence, ni l'artifice des hommes ne les purent effacer ; plus on le pressoit de changer de vie, plus il se tenoit sur ses gardes, de peur que la crainte, ou la complaisance ne le fissent relâcher en quelque chose de ce qu'il croyoit devoir à Dieu. Car en ce tems-là même il communioit tous les Dimanches & les fêtes les plus solemnelles ; il entendoit tous les jours deux Messes, & il n'entroit jamais en classe qu'il n'eust été saluër le saint sacrément à l'Eglise ; toutes les fois qu'il communioit, il jeûnoit la veille pour s'y preparer ; il portoit

ſouvent le cilice, il ne dormoit que fort peu, il ſe levoit à minuit pour prier, & aprés ſa priere, qui duroit toûjours fort long-tems ; il prenoit une rude diſcipline, & ſe déchiroit le corps ſi impitoyablement, que ſon valet de chambre trouvoit toûjours ſon linge taché du ſang qu'il répendoit. De ſorte que le ſaint enfant pouvoit dire
Pſ. 34 & 108. alors comme David: * *Ceux qui me devoient aimer médiſoient de moi, & je priois pour eux ; quand je leur faiſois du bien, ils me faiſoient du mal, & lors qu'ils me perſecutoient le plus, je me revetois d'un cilice, & je jeunois pour m'humilier.*



CHAP

CHAPITRE IV.

Stanislas tombe dans une dangereuse maladie, le demon lui apparoit. Il reçoit la communion de la main d'un Ange. La sainte Vierge le guerit, & lui ordonne de se faire Iesuite.

LES mauvais traitemens que Stanislas recevoit de son frere joints à l'austerité de sa vie, lui causerent une maladie dont il pensa mourir. Le demon qui prévoyoit bien qu'elle seroit dangereuse, fit ses derniers efforts dés qu'il en vit le commencement pour abattre le courage du serviteur de Dieu; car un jour qu'on l'avoit laissé tout seul, cet esprit malin s'apparut à lui sous la figure d'un mâtin horrible, & se jetta trois fois sur lui pour l'étrangler: mais le saint enfant ne

s'en effraya point : il eut recours à nôtre Seigneur, & faisant le signe de la croix avec beaucoup de foi & de confiance, il chassa le demon.

Depuis l'apparition de ce phantôme, la maladie de Stanislas alla toûjours en augmentant : & elle devint si violente, que l'on apprehenda qu'il en mourust. Le malade s'apperceut bien lui même du danger où il étoit : mais comme il n'avoit point d'attache à la vie, il ne craignoit pas de mourir. Une seule chose lui donnoit de la peine en cette extremité, c'étoit la difficulté qu'il prévoioit bien qu'il auroit à recevoir le saint Viatique dans la maison d'un Lutherien tres attaché à sa secte. Il déclara l'inquietude qu'il en avoit à son frere & à son gouverneur, & il les pria de vouloir bien employer leur credit auprés de leur hôte, pour obtenir de lui la

permission de faire venir un Prêtre, qui lui administrast les sacremens. Paul & Bilinski furent embarassez de cette proposition. Ce que Stanislas demandoit leur paroissoit tres-juste, & ils eussent bien voulu le pouvoir contenter en cela : mais ils ne croyoient pas que la chose se pût faire, & ils sçavoient bien que l'heretique n'étoit pas d'humeur à rien relâcher là-dessus. De sorte que ne jugeant pas qu'ils deussent s'exposer à un refus, qui pouvoit les broüiller avec un homme, dont ils avoient souvent affaire:ils prirent le parti de persuader au malade que rien ne le pressoit de recevoir les sacremens, qu'il n'en étoit pas encore là, que les Medecins commençoient à bien esperer de son mal, & qu'il devoit plûtost penser à bien prendre les remedes qu'on lui donnoit pour rétablir sa santé, qu'à se preparer à la mort. Le saint enfant qui

cé. Une nuit, que la violence du mal empêchoit le saint enfant de dormir, il vit paroître la Sainte au côté de son lit, suivie de deux Anges, dont l'un portoit le saint sacrement. A ce spectacle Stanislas se leva plein de joye, & se mit à genoux sur son lit. En cet état il eut assez de presence d'esprit, pour avertir son gouverneur qui le veilloit, d'adorer nôtre Seigneur : puis il dit tout haut la priere qu'on a coutume de dire avant que de communier : & aprés avoir receu la sainte hostie, il se remit au lit, où il demeura long-tems dans un silence, & dans un recueillement qui marquoit assez qu'il se passoit en lui quelque chose de fort extraordinaire.

Depuis que Stanislas eut receu le Viatique il ne pensa plus qu'à se disposer à mourir. Il s'afoiblissoit tous les jours, & son mal ne diminuoit point : de sorte que

les medecins voyant que tous les remedes étoient inutiles , desesperérent enfin de sa guerison, & l'abandonnerent. Il étoit en cet état, & l'on croioit même qu'il alloit entrer en l'agonie, lors que la sainte Vierge s'apparut à lui; avec un visage plein de douceur, & l'aiant consolé par des paroles fort tendres, elle mit sur son lit nôtre Seigneur, qu'elle portoit entre ses bras sous la figure d'un petit enfant, & lui laissa le tems de le caresser. Stanislas étoit si transporté de joye & d'amour, qu'il ne pensoit qu'à posseder en paix son Jesus; mais la sainte Vierge lui fit connoître en le retirant d'entre ses mains, que le tems de la joüissance n'étoit pas encore venu pour lui. Vôtre heure n'est pas venuë, mon fils, lui dit-elle, en le regardant tendrement, il faut meriter la possession de Jesus par une obeïssance fidelle à sa volonté; entrez

dans la compagnie qui porte son nom ; il veut cela de vous, & je vous l'ordonne de sa part. Aprés avoir dit ces paroles, elle disparut, laissant Stanislas si consolé,& si soulagé de son mal, qu'en fort peu de tems il fut en état d'aller à l'Eglise, pour rendre grace à Dieu de tant de faveurs qu'il en avoit receuës durant sa maladie.

CHAPITRE V.

Stanislas demande à être receu chez les Iesuites : il y trouve de grands obstacles : son courage à les surmonter.

IL y avoit déja bien prés d'un an que Stanislas se sentoit appellé à la compagnie de Jesus, lors que la sainte Vierge lui commanda d'y entrer. Mais quoi qu'il eust toûjours été disposé à

ſuivre la vocation de Dieu, il n'avoit encore oſé s'en declarer à perſonne : car comme il étoit fort humble, il croioit avoir trop peu de merite pour être receu dans une compagnie, que tant de perſonnages éminens en doctrine & en ſainteté rendoient celebre : & d'ailleurs il prevoioit aſſez, que quand on l'y euſt bien voulu recevoir, ſes parens qui l'aimoient, & qui étoient puiſſans, y mettroient de grands obſtacles. Ces conſiderations avoient ſi bien flaté en lui la timidité naturelle qu'ont les enfans à cet âge de découvrir ces ſortes de deſſeins, qu'il eſtimoit la retenuë dont il uſoit en céla raiſonnable, & il n'en eut de ſcrupule, que depuis que la ſainte Vierge lui eut parlé : mais alors ſon ſilence lui parut une ſi grande foibleſſe, qu'il le pleura toûjours depuis, comme un des plus dangereux égaremens de ſa vie. Il diſoit

que c'étoit une infidelité à la grace pour laquelle Dieu pouvoit l'abandonner ; & que s'il ne l'avoit pas fait c'étoit un effet de sa misericorde infinie, qui avoit voulu confondre son ingratitude par de nouveaux bienfaits.

pour reparer cette faute, dés qu'il fut en état de sortir de la maison il alla trouver le pere Nicolas Doni son directeur, & lui declara tout ce qui s'étoit passé là dessus dans son ame, depuis la premiere inspiration qu'il avoit eue d'entrer en religion, jusqu'à l'aparition de la sainte Vierge : estimant que dans une affaire où il avoit besoin d'un conseil seur, & de beaucoup d'assistance, il y auroit eu plus d'imprudence, que de vraye humilité, à celer cette faveur.

La vocation de Stanislas étoit accompagnée de tant de circonstances qui marquoient qu'elle venoit de Dieu, que le pere n'en

pût douter ; car outre qu'il ne trouvoit rien dans la vision dont le saint enfant lui parloit, qui la pûst rendre suspecte de tromperie, il sçavoit bien qu'independament de cela, il étoit tres-propre au genre de vie qu'il vouloit embrasser : non-seulement pour sa vertu : mais encore pour son esprit & la disposition qu'il avoit pour les lettres, dans lesquelles il surpassoit tous ses compagnons, quoi qu'il étudiast tres-peu, & qu'il donnast presque tout son tems à la priere. Ainsi le pere n'eût point d'autre conseil à lui donner, que d'être fidelle à la grace, & d'avoir du courage. Durant cet entretien Dieu avoit rempli le cœur de Stanislas d'une consolation si douce, qu'il avoüoit lui-même, que tout ce qu'il en avoit ressenti jusqu'alórs n'avoit rien de comparable à celle-là ; si bien qu'il sortit d' avec le pere Doni

tout plein d'ardeur, & resolu de mettre tout en usage pour faire réüssir son dessein.

Il ne perdit point de tems, il alla voir ceux qu'il jugea lui pouvoir servir dans son affaire, & il les pria de vouloir se joindre à lui pour solliciter sa reception auprés du Provincial. Le pere Laurens Magius, personnage celebre dans sa compagnie pour les emplois qu'il y a eus, faisoit alors cette charge dans la basse Allemagne: il demeuroit d'ordinaire au college de Vienne, parce qu'avec la charge de provincial, il avoit encore celle de superieur particulier de cette maison: ainsi il connoissoit bien Stanislas, il n'eust pas eu de peine à le recevoir, s'il en eust eu l'agrément de son pere: mais cet obstacle lui parut si considerable, qu'on ne le put jamais faire condescendre à passer par dessus. Il crût qu'il ne devoit pas donner cet

exemple aux autres ſuperieurs de ſon ordre, de faire une choſe ſi contraire à la coutume que leurs peres y avoient établie tres-ſagement, de ne point recevoir parmi eux les enfans à cet âge ſans le conſentement de leurs parens. Il ſçavoit bien qu'outre les raiſons generales de bienſeance, & ſouvent même de juſtice, qui doivent empécher toutes les communautez d'en uſer avec cette violence, la compagnie avoit encore des meſures à garder en cela plus particulieres que les autres, à cauſe de l'éducation de la jeuneſſe qui lui eſt confiée. Il avoit de plus l'experience que cela ne réüſſiſſoit pas. Il ſe ſouvenoit que peu de tems auparavant les ſuperieurs s'étant relâchez là-deſſus en faveur de quelques enfans de qualité, ils s'étoient attirez une perſecution tres rude en Allemagne. De ſorte qu'il avoit ſujet de crain-

dre qu'il n'en excitaſt une ſembla-ble dans la Pologne, qui euſt été d'autant plus dangereuſe, que la compagnie ne commençoit qu'à s'y établir.

Il falloit des raiſons auſſi fortes que l'étoient celles-là pour empêcher le pere Magius de ſe laiſſer gagner par les ſollicitations puiſſantes que Staniſlas employa auprés de lui. Car ce courageux enfant voyant que ſes larmes & les prieres de ſes amis avoient été inutiles, eut bien la hardieſ-ſe d'aller lui-même trouver le Cardinal Commendon, legat du Pape Pie V. à la cour de l'Empereur, pour le prier de vouloir uſer en ſa faveur de l'autorité du ſaint ſiege qu'il avoit entre les mains, pour obliger les peres à le recevoir. Ce grand homme admira tant de ferveur dans un enfant, & quoi qu'il fuſt alors occupé en de tres grandes negociations, il ne laiſſa pas de parler

pour lui étant persuadé qu'il ne pouvoit employer le credit que lui donnoit sa dignité & son caractere plus utilement pour l'Eglise, qu'en contribuant à lui donner un Saint. Neanmoins ce sage Prelat ne voulant pas se servir en cette rencontre de toute son autorité; pour ne pas exposer les peres à une nouvelle persecution, sa recommandation n'eut pas l'effet que Stanislas s'en étoit promis, & le serviteur de Dieu demeura alors dépourveu de tout secours humain afin qu'il mist toute son esperance en Dieu seul.

CHAPITRE VI.

La reſolution que prit Staniſlas d'aller à Rome pour ſe jetter aux pieds du pere General, s'il ne trouvoit point de ſuperieur en Allemagne qui le vouluſt recevoir. Il ſort de Vienne, & prend le chemin d'Ausbourg déguiſé en païſan. Son frere & ſon gouverneur courent aprés lui pour l'arrêter. Nôtre Seigneur favoriſe ſa fuite par un miracle.

STaniſlas voyant que toutes les meſures qu'il avoit priſes pour venir à bout de ſon deſſein, ne lui réüſſiſſoient pas, ſe reſolut de n'en traiter plus qu'avec Dieu. Il ſe mit en prieres, & levant les yeux au Ciel, d'où il attendoit tout ſon ſecours, il conjura ardemment nôtre Seigneur de lui donner les moyens de lui obeïr. Ce

fut dans la ferveur de cette oraison, qu'il se sentit fortement inspiré de quitter Vienne, & de s'éloigner davantage de son païs, dont il voioit bien que le voisinage seroit toûjours un obstacle à ses desseins. Il communica cette pensée à un Jesuite Portugais de ses amis nommé le pere François Antoni, que l'Imperatrice avoit fait venir en Allemagne pour étre son predicateur.

Le pere que Stanislas entretenoit souvent de son interieur avec assez de confidence, avoit remarqué une conduite de Dieu sur lui si peu ordinaire, qu'il ne douta point que cette inspiration n'en fust une suite. De sorte que bien qu'il ne creût pas devoir lui conseiller d'y obeïr, il n'osa pas aussi l'en dissuader. Il lui promit seulement que s'il en venoit là, il lui donneroit des lettres de recommandation pour le Provincial de la haute Allema-

gne

gne, qu'il trouveroit à Ausbourg & pour le pere general, s'il étoit obligé d'aller jusqu'à Rome.

Stanislas n'étoit point de ces esprits, à qui la jeunesse ou l'ardeur d'un temperament trop vif ôte la connoissance des difficultez, qui se trouveut dans l'execution de leurs entreprises. Il voyoit bien, lors même qu'il formoit le dessein de sa fuite, que le succés en étoit mal assuré : qu'il étoit impossible qu'il couchast seulement une nuit hors de la maison, que l'on ne s'aperceust de ce que c'étoit : & que n'ayant ni chevaux ni argent, il seroit facile à son frere & à son gouverneur de le faire arrêter en chemin. De plus, il prévoioit bien que quand il échaperoit de leurs mains, son voyage seroit long, & que la raison qui empêchoit qu'on ne le receust à Vienne, étant la même pour toute l'Allemagne, il seroit obligé d'aller trouver le pere gene-

ral à Rome. Il ſçavoit bien encore, que ſi ſon entrepriſe ne lui réüſiſſoit pas, comme les hommes ne jugent des choſes que par l'évenement, tout le monde le blâmeroit, & feroit paſſer ſa ferveur pour une legereté. Mais Dieu avoit prévenu le cœur de Staniſlas d'une ſi forte grace, & l'avoit rempli de tant de confiance; que bien loin d'étre detourné de ſon deſſein par ces conſiderations, il s'obligea méme par un vœu exprés de ne point finir ſon voyage, juſqu'à ce qu'il euſt trouvé quelqu'un des ſuperieurs de la compagnie qui l'y vouluſt recevoir.

Le ſerviteur de Dieu ayant affermi ſon courage contre tout ce qui lui pouvoit faire obſtacle, arrêta le jour de ſon depart vers le milieu du mois d'Aouſt de l'année mille cinq cent ſoixante-ſept. Il paſſa en priere une grande partie de la nuit qui le preceda: & s'étant levé de fort bon ma-

tin, il donna ordre à son valet de chambre de dire à son frere, & à son gouverneur qu'il ne l'attendissent point à dîner, & qu'il étoit invité à manger ailleurs. Ayant dit cela il sortit de la maison sans vouloir étre suivi de personne, & il s'en alla au Jesuites, où il entendit la Messe, & fit ses devotions. Il y vit ensuite le pere Antoni, pour lui demander les lettres de recommandation, qu'il lui avoit promises, & pour recevoir sa benediction. Aprés quoi il sortit de la ville, sans que personne de ceux qui l'avoient veu ce matin-là eussent remarqué aucune émotion sur son visage, ni aucun empressement dans ses actions qui pûst faire soupçonner qu'il eust quelque dessein extraordinaire.

Aussi-tost qu'il fut sorti de Vienne il se dépoüilla de son habit pour le donner à un pauvre, & il en vêtit un de toille qu'il avoit fait

ſaire exprés : puis s'étant ceint d'une corde, & y ayant attaché ſon chapellet, il prit un bâton en ſa main, & en cet équipage il continua ſon chemin vers Auſbourg.

On ne s'apperceut à Vienne de la fuite de Staniſlas, que bien avant dans la nuit, quand on vit qu'il ne revenoit pas coucher à la maiſon. Son frere ſe reſſouvint alors que le ſaint enfant lui avoit dit quelques jours auparavant certaines paroles ambiguës, par leſquelles il jugeoit qu'aſſeurément il avoit voulu marquer qu'il avoit deſſein de le quitter. Surquoi chacun venant à faire ſes reflexions, comme il arrive en ſemblables rencontres il n'y eut perſonne qui ne fuſt perſuadé, que l'enfant avoit pris la fuite & qu'il s'étoit allé jetter en quelque maiſon religieuſe.

Cependant comme l'on crut, ou qu'il pouvoit étre encore à Vienne, ou que l'on y trouveroit

quelqu'un qui pourroit donner des lumieres sur la roûte qu'il avoit prise; on envoya des gens dans tous les lieux où il avoit quelque habitude, mais on n'en pût rien découvrir. Quelques-uns ont écrit que l'on consulta là-dessus une Magicienne fameuse, & qu'on aprit d'elle en quel lieu Stanislas devoit coucher cette nuit-là. Mais Paul Kostka n'a jamais avoüé cette action, non pas même durant la retraite qu'il fit quelque tems aprés, où il racontoit volontiers ses fautes pour s'humilier : & il fut mortifié de l'avoir raportée dans une vie de son frere, qui fut imprimée de son vivant, asseurant toûjours, que ni lui, ni Bilinski n'en avoient jamais eu la pensée : si bien que si la chose est arrivée comme on le dit, on ne la peut attribuer qu'à l'heretique, chez qui ils demeuroient. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'aussi-tôst que le jour

parut, Paul & Bilinski monterent en caroſſe avec leur hôte, & ſuivirent Staniſlas ſur le chemin d'Ausbourg. Ils marcherent avec tant de viteſſe, qu'en peu d'heures ils le joignirent ; mais Dieu permit qu'ils ne le reconnurent que long-tems aprés qu'ils l'eurent paſſé ; ce qui lui donna le tems de s'écarter dans la campagne, par des chemins de traverſe, & de ſe dérober à leur veuë. Auſſi toſt qu'ils ſe furent apperceus qu'ils l'avoient paſſé, & que c'étoit lui qu'ils avoient trouvé ſur le grand chemin habillé en pauvre, ils retournerent ſur leurs pas, & ils s'informerent ſi bien des routes qu'il avoit priſes, qu'ils n'avoient plus qu'un champ à traverſer pour le joindre : lors que leurs chevaux ſemblerent perdre inſenſiblement toute leur force, & s'arréterent enfin tout court, ſans que le cocher les pût jamais faire avancer d'un pas plus avant vers

ce côté-là. Cet accident étonna si fort ceux qui étoient dans le carrosse, qu'ils se trouverent tous en même teins dans le sentiment de ne plus suivre Stanislas, puis que Dieu avoit bien voulu faire un miracle si visible pour favoriser sa fuite: & ce qui les confirma encore davantage dans la pensée que c'en étoit un, c'est qu'aussi-tost que le carrosse fut tourné, & qu'on eut repris le chemin de Vienne, les chevaux recommencerent à marcher avec la même vitesse qu'auparavant.

Le bruit de cette merveille se répandit dans Vienne peu d'heures apres que Paul Kostka y fut retourné: il la raconta lui-même à ses amis: & ce qui la rendoit plus croyable, étoit le témoignage qu'en donnoit l'heretique, qui l'avoit accompagné en ce voyage. Il avoit même alors avec lui un valet de chambre, qui asseuroit avoir veu le saint enfant

marcher ſur les eaux en traverſant une riviere, pendant que le cocher qui le pourſuivoit alloit gagner un pont.

Ces miracles parleſquels Dieu avoit favoriſé la fuite de ſon ſerviteur, ne permettoient pas de douter que ce ne fuſt quelque deſſein de pieté qui la lui euſt fait entreprendre : mais on n'en ſçavoit encore rien de poſitif: lors qu'un jeune Hongrois, intime ami de Staniſlas, vint avertir Bilinski, que le saint enfant avoit laiſſé une lettre pour lui dans ſon cabinet, qui l'inſtruiroit de tout, & lui marqua l'endroit où il l'avoit miſe. Bilinski plein d'impatience d'apprendre quelque choſe de Staniſlas, qu'il pût mander à ſon pere, alla incontinant chercher cette lettre qu'il trouva dans un livre. Voici ce qu'elle contenoit.

Ne cherchez point d'autre raiſon de ma fuite, que le deſſein où je ſuis de me retirer du monde

de, & de ſuivre la vocation de Dieu, qui m'appelle dans la compagnie de Iesus. Si mon pere & mon frere m'aiment comme ils me doivent aimer, ils ne trouveront pas mauvais que je me ſois éloigné d'eux, pour chercher la ſeule choſe qui peut faire le bonheur de ma vie. Quand mon pere fera reflexion qu'il a ſouvent témoigné qu'il ne ſouffriroit jamais que j'entraſſe en aucun ordre religieux, il jugera bien, que ne pouvant lui découvrir mon deſſein, ſans me mettre dans l'impuiſſance de l'executer, je le devois tenir ſecret; & je m'aſſeure qu'il me ſçaura un jour bon gré, de luy avoir ôté par mon éloignement, l'occaſion de s'oppoſer à mon bien, & à la volonté de Dieu.

Bilinski trouva cette lettre ſi judicieuſe & ſi pleine de bons ſentimens, qu'il ne ſe contenta pas de l'envoyer en Pologne, il la montra encore à beaucoup de

personnes dans Vienne même, qui en furent tres-édifiées ; si bien qu'étant enfin devenuë puplique, elle fit de grands fruits en ceux qui la lûrent, particulierement parmi la jeunesse, à qui cette action si courageuse d'une personne de leur âge, étoit un exemple illustre d'un parfait mépris du monde, & d'une obeïssance fidelle à la vocation de Dieu.

CHAPITRE VII.

Stanislas arrive à Ausbourg. Il n'y trouve point le Provincial de la haute Allemagne : il le va chercher à Dilinge. Les Anges lui apportent encore une fois la communion. le Provincial éprouve sa vocation, & l'envoye à Rome, où il est enfin receu par saint François de Borgia.

PEndant qu'on s'entretenoit à Vienne de la fuite de Stanis-

las, & que Bilinski en donnoit avis en Pologne, le serviteur de Dieu continuoit son voyage, & faisoit de si grandes journées, qu'en tres-peu de tems il arriva à Ausbourg. Il alla dabord demander le pere Provincial, & ayant apris qu'il étoit allé à Dilinge pour quelques jours, il aima mieux l'y aller trouver, que de perdre du tems à l'attendre.

Ce fut entre ces deux viles que Stànislas receut encore une fois la communion d'une maniere miraculeuse. Un jour qu'il avoit fait dessein de communier, il trouva dans un vilage qui étoit sur son chemin, une Eglise ouverte & des païsans dedans qui prioient Dieu. Le saint enfant aiant crû que c'étoit là une occasion commode, pour entendre la Messe, & pour faire ses dévotions, entrà dans cette Eglise & se mit en prieres comme les autres : mais il n'y eut pas

esté long temps, qu'il reconnut à la maniere dont on y faisoit l'office divin, que c'étoit un temple de Lutheriens. Il eut une douleur incroyable de voir les saints mysteres prophanez par ces ministres impies, & de ne pouvoir satisfaire la devotion qu'il avoit de recevoir ce jour-là nôtre Seigneur. Il en pleura amerement, & il s'en plaignit à Dieu d'une maniere si touchante, qu'il merita d'en étre consolé : car pendant qu'il étoit en cet état, il vit paroître une troupe d'Anges, dont l'un qui portoit le saint Sacrement en ses mains, s'étant avancé vers luy avec un air plein de majesté, le communia, & le laissa comblé de joye dans la possession de son bien-aimé.

Stanislas fortifié par cette nourriture celeste, arriva enfin à Dilinge, où ayant trouvé le pere provincial il en fut receu avec de grands témoignages de tendresse;

car ce pere, qui étoit un homme de beaucoup de vertu, l'aima dés qu'il le vit, & se sentit porté à luy aider dans l'execution de son dessein, jugeant bien que tant de courage & de resolution dans un enfant, ne pouvoit étre que l'effet d'une forte inspiration. Cela n'empêcha pas neanmoins qu'il ne voulût encore éprouver sa vocation luy-même, & s'assurer de sa vertu par l'exercice de l'humilité, & de l'obeïssance. Ce fut à ce dessein qu'il le mit dans le seminaire de Dilinge, où il y avoit alors un fort grand nombre de pensionnaires, & qu'il luy donna pour employ, de les servir à table & dans leurs chambres, selon qu'ils auroient besoin de luy.

Quelque nouveau que fût à Stanislas un mêtier si peu conforme à sa naissance, il s'en acquitoit avec un soin tres-exact. Il prévoyoit à tout, il ne s'épargnoit en rien; les choses les plus

penibles & les plus humiliantes étoient toûjours celles qu'il faisoit le plus volontiers. Il imitoit autant qu'il pouvoit dans ses actions les manieres d'agir des personnes de basse condition, afin de cacher la sienne ; mais quelque soin qu'il y apportast, il avoit un air de qualité dans le visage, qu'il ne pouvoit effacer ; de sorte qu'on se doutoit déja bien qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire en sa personne, quand les peres qui étoient bien aise que la jeunesse de leur seminaire profitast d'un si bel exemple, declarerent qui il étoit, & à quel dessein il avoit quitté son pays.

Si ces enfans avoient été édifiez, de ce qu'ils avoient vû dans Stanislas, durant les premiers jours qu'il avoit été parmi eux, & avant que de le bien connoître, ce qu'ils en apprirent alors, & ce qu'ils en virent dans la suite

leur donna de l'admiration. Ils étoient particulierement surpris de sa mortification. Ils ne pouvoient comprendre comment un enfant qui paroissoit foible & d'une complexion delicate pouvoit jeûner aussi continuellement & avec autant d'austerité qu'il le faisoit, parmi les fatigues d'un emploi tres-rude, & on leur entendoit souvent dire en parlant de lui : Comment peut faire Stanislas ? il ne boit ni ne mange, & il travaille toûjours.

La vertu que le serviteur de Dieu fit paroître dans le seminaire de Dilinge durant trois semaines qu'il y demeura, fit juger aux peres qui en avoient le soin, qu'il étoit tres digne d'être admis dans leur compagnie, & qu'il y seroit un parfait religieux. Le Provincial qui l'avoit observé de plus prés que les autres, & qui le connoissoit à fond, le regardoit comme un enfant que Dieu

envoyoit à son Ordre encore naissant, pour en étre un jour une des plus vives lumieres. Cette pensée luy fit prendre la resolution de l'envoyer à Rome afin de l'éloigner davantage de ses parens, & de leur faire perdre l'envie de le retirer, par la difficulté qu'ils y trouveroient, quand ils le sçauroient si loin d'eux. Il appella donc Stanislas, & il luy dit, qu'il ne voyoit point de meilleures mesures à prendre pour faire réüssir son dessein, que de l'envoyer à Rome; qu'il y seroit indubitablement receu par le pere general, & que l'on trouveroit là mille moyens de le délivrer des persecutions de son pere, que l'on n'auroit point par tout ailleurs. Il n'en fallut pas davantage pour resoudre le serviteur de Dieu à entreprendre encore ce voyage. Il ne considera point qu'il avoit déja fait prés de deux cent lieuës, & qu'il en avoit encore quatre

cent à faire, l'eſperance que le pere luy donna qu'on le recevroit à Rome, occupa tellement tout ſon eſprit, qu'il ne ſe trouva capable d'aucun autre ſentiment, que d'une extrême impatience de partir.

Le pere qui deſiroit auſſi bien que luy, de le voir bien-tôt dans un lieu où ſa vocation fût en aſſeurance, diſpoſa incontinent toutes choſes pour ſon voyage; il l'obligea même à prendre un habit, qu'il luy avoit fait faire, parce que celuy qu'il avoit apporté de Vienne étoit tout uſé, & ne luy pouvoit plus ſervir.

Il ſe trouva heureuſement pour Staniſlas, que deux jeunes Jeſuites ſortoient en même temps que luy de Dilinge, pour aller auſſi à Rome: le provincial le joignit à eux, & leur ayant recommandé d'en avoir ſoin, il les fit partir tous trois. Si la compagnie de ces deux bons religieux

fut un ſoulagement pour Staniſlas, la converſation de ce ſaint enfant, ne fut pas pour eux une moindre conſolation. Toutes ſes actions étoient édifiantes, il paſſoit une grande partie de la journée en prieres, & nonobſtant les fatigues du voyage, il s'aquitoit tous les jours des exercices de pieté, quil avoit accoutumé de pratiquer à la maiſon. Il ne trouvoit point d'image de la ſainte Vierge dans ſon chemin, qu'il ne s'y arrêtaſt quelque tems pour prier. Tous ſes diſcours étoient de Dieu, & il en parloit avec tant d'amour, qu'il en euſt inſpiré aux moins devots. Il joignoit à cela une égalité d'humeur, & une complaiſance pour ſes deux compagnons, qui le leur rendit ſi aimable, quils en conſerverent toûjours depuis tres-cherement le ſouvenir.

Comme ils marchoient tous trois fort bien, ils firent le voya-

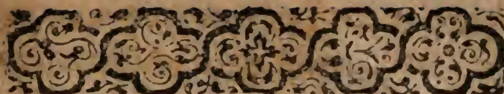
ge en assez peu de tems : car étant parti de Dilinge au mois de Septembre, ils arriverent à Rome, avant la fin du mois d'Octobre.

La premiere chose que fit Stanislas, aussi-tost qu'il fut à Rome, fut de s'aller jetter aux pieds du pere General, qui étoit alors saint François de Borgia, & de renouveller auprés de lui les instances qu'il avoit faites aux superieurs d'Allemagne, pour étre receu dans la compagnie. Le saint, qui avoit déja été informé par les lettres de Vienne & d'Ausbourg, que Stanislas étoit en chemin pour le venir trouver, l'accüeillit avec un visage plein de douceur : & aprés avoir vû la lettre qu'il lui avoit presentée de la part du pere Antoni, il lui dit en l'embrassant tendrement, ces paroles qui lui remplirent le cœur de la plus sensible consolation qu'il eust jamais ressentie : *Je vous reçois avec*

joye, Stanislas, j'ay trop de preuves que Dieu vous veut dans nostre compagnie, pour vous en refuser l'entrée; on dit que vos parens exciteront un grand orage contre vous, Dieu aura soin de le calmer, n'ayez plus que celuy de luy plaire; & soyez un aussi saint Iesuite, que vous avez esté un vertueux écolier.

Fin du premier livre.





LA VIE DU BIENHEUREUX STANISLAS KOSTKA NOVICE de la Compagnie de JESUS.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

Stanislas entre au noviciat. L'estime qu'il fait de sa vocation.

TOUT ce qu'il y a de beau à voir dans Rome ne fut pas capable de toucher Stanislas de curiosité, ni de retarder d'un seul

jour son entrée au noviciat. Aussi tost qu'il eust été receu par le pere General, il s'alla presenter au maître des novices, & il lui témoigna l'impatience qu'il avoit, de prendre parmi eux la place qui lui venoit d'être accordée.

Il y auroit eu de l'injustice à lui faire attendre plus long-tems une chose qui lui avoit coûté tant de fatigues, & un si long voyage. On voulut seulement qu'il se reposast deux ou trois jours, avant que de commencer les exercices, que l'on fait à l'entrée du noviciat pour se préparer à prendre l'habit ce qui fut cause, que bien qu'il fust entré dans la maison le vingt-cinquiéme d'Octobre, on ne marqua le commencement de son noviciat, qu'au vingt huitiéme du même mois, jour auquel on fait la fète de saint Simon & de saint Jude.

Stanislas trouva dans sa retraite des douceurs qu'il n'avoit point

encore experimentées. Dieu qui l'avoit conduit dans la ſolitude pour lui parler au cœur, ſe communiquoit à lui avec un ſi grand épanchement de lumiere & de conſolations interieures, que celui à qui le maître des novices avoït donné le ſoin de ſa conduite durant ces premiers exercices, diſoit, qu'il étoit tout confus qu'on l'euſt obligé de prendre la direction d'une perſonne, dont il auroit dû étre le diſciple. Mais ce fut un grand redoublement de joye pour le ſaint novice, lors que le tems de ſa retraite étant expiré l'on lui donna une ſoutanne, & on le mit avec les autres.

Juſques là il n'avoit encore oſé ſe croire entierement libre. Tandis qu'il avoit porté l'habit ſeculier, il s'étoit conſideré comme un eſclave, auquel il étoit reſté une partie de la chaîne, qu'il venoit de rompre en ſe ſauvant: & cette penſée avoit pour lui quelque choſe

de desagreable qui l'attristoit. Car il n'avoit jamais rien tant souhaité, que de se voir affranchi de tout ce qui lui pouvoit donner quelque liaison avec le monde : si bien que quand il en fut venu là, il abandonna son cœur à la joye. Il avoit l'esprit si plein de l'idée de son bonheur, qu'il ne se pouvoit lasser d'en parler; & c'étoit un des plus ordinaires sujets de ses conversations avec les autres novices. *Que nous sommes heureux ! mes freres*, leur disoit-il quelquefois les larmes aux yeux, *Dieu est tout à nous & nous sommes tout à Dieu. La vie que nous menons ici est semblable à celle que menent les saints dans le ciel, Dieu nous tient lieu de toutes choses comme à eux, & nous sommes certains qu'en faisant ce qui nous est prescrit par nos superieurs, nous faisons toûjours sa volonté aussi-bien qu'eux : & s'ils ont l'avantage de la faire avec moins de peine que*

nous, nous avons celui de la faire avec un continuel accroissement de merite, & d'ajoûter tous les jours quelque chose à nôtre couronne. Il est vrai qu'ils sont asseurez de leur predestination, mais quelle plus grande assurance Dieu nous pouvoit-il donner de la nôtre, que de nous avoir retiré du monde, comme il a fait, pour nous mettre en ce lieu saint: & un homme qui a cette marque de l'amitié de Dieu, ne meurt-il pas avec bien de la tranquillité? O que la vie des hommes du siecle est differente de celle-là! quelque joye qu'ils donnent à Dieu, ils lui donnent toûjours tres-peu, parce qu'ils ne s'y donnent pas eux-mêmes; & ils ont souvent sujet de douter, si ce qu'ils font lui plaist, si l'amour propre n'a point plus de part dans les actions qu'ils croyent bonnes, que la grace & la charité, parce qu'ils ne sont pas reglez pour l'obeïssance comme nous. Mais quand ils auroient toûjours

de vrayes vertus, ont-ils toûjours de la fermeté & de la perseverance? Les meilleurs ne se pervertissent-ils pas par le mauvais exemple qui est si commun dans le monde? Combien d'enfans tres vertueux sont devenus de tres-méchans hommes, & sont morts dans une vieillesse pleine de crimes & de corruption?

pendant que Stanislas joüissoit ainsi du bon-heur de sa vocation dans un profond repos, il receut une lettre de son pere, qui eust été capable de le troubler, s'il n'eust pas eu une fermeté & une confiance en Dieu à l'épreuve des plus grands orages. En voici à peu prés les termes.

Il faudroit que j'eusse l'ame aussi basse que vous l'avez, pour n'être pas sensible au deshonneur que vous avez fait à ma maison: il y va de ma reputation, de faire éclater le ressentiment que j'en ai, & de faire voir à toute l'Europe, que, si je suis assez malheureux pour

avoir un fils qui ait couru l'Allemagne & l'Italie en habit de gueux, afin d'embrasser une profession indigne de sa naissance, je n'ai pas la foiblesse de laisser impunies des actions si lâches & si honteuses à mon nom. C'est à quoi vous vous devez attendre ; & c'est l'unique marque par laquelle vous connoîtrez desormais que je suis vôtre pere.

Peu de tems aprés que Stanislas eut receu cette lettre, un chanoine de Cracovie, qui venoit de la Prusse, lui dit, qu'il en avoit vû une autre à Elbing entre les mains du Cardinal Osius, par laquelle son pere se plaignoit à ce Prelat, qui étoit de ses amis que les Jesuites lui avoient enlevé son fils, protestant, qu'il s'en vengeroit, qu'il les feroit chasser de la Pologne, & qu'il empêcheroit bien qu'ils n'y remissent jamais le pied. Ces nouvelles n'épouventerent pas le ser-

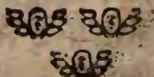
viteur de Dieu, il se tenoit asseuré que la providence protegeroit les peres, qui ne l'avoient receu dans leur compagnie que sur les marques visibles, qu'il leur avoit données d'une vraye vocation : & pour lui, outre qu'il se voioit assez à couvert de la violence de ses parens, dans un lieu si éloigné d'eux, il se fust estimé heureux d'étre le martyr de la vie religieuse. Mais il ne peut s'empêcher de témoigner par ses larmes la compassion qu'il avoit de l'aveuglement de son pere, à qui le monde inspiroit des maximes si opposées à celles de l'Evangile, & à l'esprit de Jesus-Christ; & ce fut dans ce sentiment qu'il fit cette réponse à la lettre qu'il en avoit receuë:

Ie serois inconsolable, si j'avois merité vôtre colere & les reproches que vous me faites, par quelque méchante action. Mais je

vous avouë que je ne puis avoir honte de celles dõt vous me blâmez, & par leſquelles vous vous plaignez que j'ai deshonnoré mon nom. Il y a long-tems que j'ai mis toute ma gloire à obeïr à Dieu, & à embraſſer la croix de Ieſus-Chriſt. I'y ai trouvé tant de douceur, que je ne puis me perſuader qu'aimant vos enfans comme vous faites, vous vouluſſiez me priver d'un bien, que je ne changerois pas pour toutes les couronnes du monde.

Cette réponſe étant portée en Pologne fit aſſez comprendre au pere de Staniſlas, que ſes menaces étoient de foibles moyens pour faire changer de deſſein à ſon fils, mais elle ne lui ôta pas la volonté d'y en employer de plus efficaces : & peut être que le tems lui en euſt fait naître l'occaſion, ſi la mort de ſon fils, qui arriva peu de tems aprés, n'euſt deſarmé ſa colere, & ne lui euſt fait changer de ſentimens. En quoi

il eſt aiſé de voir combien peu raiſonnables ſont les peres, qui diſpoſent à leur fantaiſie, & ſans conſulter Dieu, de la deſtinée de leurs enfans, croyant trouver dans l'execution des deſſeins qu'ils ont ſur eux, un moyen infaillible de ſoûtenir l'éclat de leurs familles. Si le B. Staniſlas eût ſuivi les intentions de ſon pere dans le choix d'un état de vie, on ne ſe ſouviendroit peut-être plus de cette maiſon, qui eſt éteinte il y a déja long-temps dans la Pologne; c'eſt lui ſeul qui en a immortaliſé la memoire, & qui a rendu le nom de Koſtka celebre, comme nous le voyons aujourd'huy dans toutes les parties du monde.



CHAPITRE II.

De la ferveur du saint novice : comme il la regloit toûjours par la volonté de ses superieurs. Son humilité, & sa douceur dans sa conversation.

ON se trompe, quand on dit que la ferveur est la vertu des novices : on la devroit plûtost appeller la vertu des parfaits, puis qu'elle n'est rien autre chose que la charité, à laquelle on donne le nom de ferveur, quand elle est parfaite, & qu'elle est devenuë maîtresse de tous les mouvemens du cœur. Cette erreur vient de ce que l'on confond assez souvent la ferveur avec une certaine impetuosité naturelle, par laquelle les commençans se sentent portez à entreprendre beaucoup de choses, bien moins pour plaire à Dieu, que pour contenter leur

amour propre, qui leur inſpire un deſir ſecret de ſe faire remarquer, par des actions que les autres ne font pas, & dans leſquelle la nouveauté leur fait trouver quelque ſorte de plaiſir. D'où vient que s'ils n'ont bien ſoin, d'épurer cette ardeur de ce qu'elle a d'imparfait, ils negligent d'ordinaire les choſes communes, parce qu'elles ne les diſtinguent pas des autres, ils ſont toûjours inégaux; parce qu'ils n'agiſſent que par humeur; & ils deviennent enfin fort tiédes dans la pratique de la vertu, lors qu'elle a ceſſé d'avoir pour eux la grace de la nouveauté.

Comme la ferveur de nôtre ſaint novice avoit un principe bien plus noble & bien plus pur que celle-là, elle avoit auſſi des caracteres & des effets bien differens. Son premier ſoin étoit toûjours de faire les choſes ordinaires & communes avec toute la perfection dont il étoit capable. Il étoit

perſuadé

persuadé de cette maxime si importante dans la vie interieure, que la sainteté ne consiste, ni à faire de grandes choses, ni à en faire beaucoup, mais à bien faire celles que Dieu demande de nous; Et l'on peut dire que sa vie en étoit une preuve sensible : car il paroissoit dans toutes ses actions je ne sçai quoi d'animé & de fervent, qui le distinguoit des autres, lors méme qu'il ne faisoit rien plus qu'eux, & quand il n'y auroit eu que cela de remarquable dans sa vie, c'en auroit été assez pour le faire estimer un grand Saint.

Mais Stanislas donnoit une bien plus grande étenduë à sa ferveur. Il s'étoit proposé d'imiter tout ce qu'il remarqueroit de plus parfait en chacun de ses freres; & l'on eust dit, à voir avec quelle ardeur il se portoit aux œuvres de la penitence, qu'il eust pris à tâche d'en faire lui seul autant que tous les autres. Il jeûnoit souvent, il pre-

noit rudement la discipline, il portoit le cilice, & des ceintures garnies de pointes qui lui entroient dans la chair ; & il ne se prescrivoit point de bornes dans ces rudes exercices, que la volonté de son directeur, auquel il avoit laissé tout le soin de regler les mouvemens de sa ferveur, croyant qu'il ne le pouvoit faire luy-méme, sans s'exposer à étre trompé.

Par cette conduite il évita deux piéges dangereux, que l'amour propre tend aux personnes religieuses, en leur persuadant, ou qu'ils sont trop foibles pour faire beaucoup de mortifications, ou qu'ils ont assez de force pour en faire plus qu'on ne leur en permet. Car d'un côté il sçavoit bien qu'il ne faut pas écouter là dessus la prudence de la chair, ni en croire même toûjours ses amis. L'experience luy avoit appris qu'on ne manque jamais de raisons plausibles pour se persua-

der le relâchement ; que la delicatesse, la crainte de ruiner sa santé & de se rendre inutile sert de pretextes aux jeunes, les emplois à ceux qui sont plus avancez en âge, la caducité, & les incommoditez aux vieillards ; que ceux mêmes de nos amis qui desirent le plus nôtre perfection, aident aussi quelquefois à nous tromper en cela ; & que comme l'amitié leur donne je ne sçai quelle compassion pour nous, qu'ils n'ont pas pour eux mêmes, ils nous donnent des conseils là-dessus qu'ils ne voudroient pas suivre. D'ailleurs il n'ignoroit pas qu'on a toûjours sujet de se dêfier des choses qui ne sont pas reglées par l'obeïssance, que le même amour propre qui porte les foibles à s'épargner par delicatesse, porte les personnes vaines à faire des penitences indiscretes pour satisfaire leur vanité ; qu'il est dangereux que des actions qui nous coûtent

beaucoup, ne ſoient encore un jour punies de Dieu, & qu'il ne nous reproche, comme il fit autrefois
Iſai. 58 aux Iſraëlites par le Prophete Iſaïe, que nous faiſons nôtre propre volonté dans nôtre jeûne.

Ces deux conſiderations maintenoient également Staniſlas, dans la ferveur & dans la ſoumiſſion. La premiere le rendoit ingenieux à trouver de nouvelles manieres de ſe mortifier, & la ſeconde le rendoit tres-religieux à ne pratiquer que celles dont ſon Directeur lui permettoit l'uſage.

Il avoit la même obeïſſance pour ſes ſuperieurs en toute autre choſe; & il s'étoit rendu ſi parfait en cette vertu, que ſon maître des novices diſoit, qu'il ne croioit pas que l'on y pût rien ajoûter. Il gardoit ſes regles, & l'ordre de la diſcipline domeſtique avec une exactitude tres-xemplaire, il étoit toûjours preſt à tout, il ne s'excuſoit point, il ne trouvoit rien de

difficile ; de sorte que son superieur l'ppelloit quelquefois en riant, le tout-puissant. Sa conduite etoit bien éloignée de celle de ces personnes imparfaites, qui s'imaginent, qu'il est de la prudence, d'avoir toûjours quelque difficulté à opposer à ce qu'on leur commande, lors même qu'elles sont en disposition de l'executer, afin de faire valoir leur obeïssance, & qu'on leur en ait obligation. Stanislas au contraire témoignoit toûjours à ses superieurs, par la maniere respectueuse & pleine de gayeté, avec laquelle il écoutoit leurs commandemens, qu'il s'en tenoit honoré & qu'il les recevoit avec plaisir, parce qu'il consideroit Dieu en leur personne. C'étoit l'unique reflexion qu'il se permettoit de faire sur ce qu'ils lui ordonoient : car il avoit toûjours le jugement conforme au leur, & il leur obeïssoit aveuglement.

Un jour qu'il étoit allé servir aux offices par humilité avec un autre novice, un des officiers les envoya tous deux querir du bois, & de peur qu'ils ne se blessassent, il leur marqua ce qu'il en devoient apporter, & leur ordonna de l'apporter ensemble. Le compagnon de Stanislas ne faisant peut-être pas reflexion, qu'il avoit une regle, qui l'obligéoit d'obeïr aux moindres officiers lors qu'on travaille sous eux, comme au superieur de toute la maison, & se laissant emporter par une ferveur assez pardonnable à un novice, fit la charge de bois bien plus grosse que l'officier ne l'avoit ordonné, & quand il y eut mis, ce qu'il jugeoit que deux personnes pouvoient bien porter sans se faire de mal, il avertit Stanislàs de la lever par un côté, & se mit en devoir de la prendre par l'autre : mais Stanislas au lieu de faire ce que

ſon compagnon luy diſoit, commença à le regarder en ſouriant, & lui dit, qu'à moins qu'il ne voulût diminuer la charge, & n'y laiſſer que ce que l'officier leur avoit dit de porter, il ne luy aideroit point : à quoy l'autre s'accorda volontiers, demeurant également edifié de l'exacte obeïſſance de ſon ſaint confrere, & charmé de la maniere honnête avec laquelle il luy avoit fait reconnoître ſa faute.

Il ne faut pas s'étonner que Staniſlas ſe fût rendu ſi parfait dans l'obeïſſance, puis qu'il avoit dans un tres-haut degré, les deux vertus dont ſaint Ignace dit que celle-là tire ſon origine, l'humilité & la douceur. Il avoit de tres-bas ſentimens de luy-même, & il faiſoit tout ce qu'il pouvoit pour les inſpirer aux autres. Il étoit toûjours le premier à s'accuſer de ſes fautes, il avoit de l'adreſſe pour les faire remarquer, Epiſt. ad ſoc. in Luſit.

afin d'en recevoir de la confusion: ses compagnons disoient, qu'il étoit un grand calomniateur de lui-même, parce qu'il en disoit quelquefois des choses, ausquelles il n'y avoit que l'humilité qui pûst donner un sens veritable. Il ne faisoit rien avec plus de plaisir, que ce qui étoit sans éclat, il aimoit les emplois humilians, il se plaisoit à se faire voir en des habits pauvres, & qui le pûsse faire prendre par ceux de dehors, pour une personne peu considerée dans la maison.

Un jour que le Cardinal Commendon l'étoit venu voir à son retour d'Allemagne, il fut sur le poinct d'aller se presenter à lui vêtu d'une robbe de toille, qu'il avoit prise pour servir à la cuisine, avec un tablier & ses manches retroussées, si son superieur ne l'eust obligé de prendre un autre habit, croyant qu'il devoit

avoir plus d'égard au respect qui étoit dû à un prelat de cette consideration, qu'a la ferveur d'un novice. On ne pouvoit faire un plus grand déplaisir à Stanislas que de le loüer : quand il se trouvoit en conversation avec des personnes qu'il avoit disposées à cela, il tâchoit de detourner tous les discours qui leur en pouvoient donner occasion, mais il le faisoit avec addresse, & sans qu'on s'en apperceust : car il étoit humble sans le vouloir paroître, & il ne croioit pas étre moins obligé à cacher son humilité, que ses autres vertus.

Il ne pouvoit neanmoins si bien prévenir tout le monde, qu'on ne lui parlast quelquefois de sa naissance, & de la grandeur de sa maison ; & Dieu le permettoit ainsi, afin que ce saint novice nous laissast les beaux sentimens qu'il avoit sur ces sortes d'avantages, dont les hommes

font tant de cas, & qu'il nous apprît à les mépriser. *C'est peu de chose,* disoit-il, *que d'étre grand en ce monde où tout est petit. Il n'y a point de vray grandeur que celle qui nous fait grands devant Dieu, ni de vraye noblesse, que celle qui vient de la grace de Jesus Christ, par laquelle nous sommes faits enfans de Dieu & heritiers de son royaume. C'est un foible avantage que d'étre né avec des biens que l'on n'emporte point en mourant : rien ne nous fait riches, que ce que l'on ne peut nous ôter.*

Stanislas faisoit voir par ces discours qu'il n'étoit pas touché des loüanges qu'il recevoit des hommes, & il marquoit même par la rougeur qu'elles luy causoient, qu'elles ne luy plaisoient pas : mais il prenoit bien garde de ne pas faire en cela comme certaines personnes d'une vertu sauvage & chagrine, qui querellent ceux qui les loüent, & qui offen-

sent par des rudesses & des rebuts desagreables, ceux qui leur disent des choses obligeantes : car il ne croyoit pas qu'il luy fût plus permis de blesser la charité pour éviter la loüange, que pour repousser une injure.

Toutes ses vertus avoient le méme caractere de douceur, qui le rendoit aimable à tout le monde. On s'estimoit heureux, quand on pouvoit avoir une heure de conversation avec luy. Il ne méprisoit personne, il supportoit patiemment les defauts des imparfaits, il s'entretenoit volontiers avec les plus simples, & il s'accommodoit à l'humeur d'un chacun, avec une condescendence dont on ne pouvoit assez se loüer. Il aimoit sincerement tous ses freres, & ils en étoient tous si persuadez, qu'il n'y en avoit point, qui ne luy eussent volontiers ouvert leur cœur, & confié leurs plus secretes pensées. Celuy d'entre eux qui

avoit le plus de part à sa confidence, étoit un jeune Italien natif de Rhege nommé Estienne Augusti, que les superieurs lui avoient donné pour lui apprendre la langue. C'étoit une ame pleine de candeur, & qui avoit les inclinations tres-conformes à celles de Stanislas. Aussi-tost qu'ils se connurent, ils commencerent à s'aimer, & ils prirent insensiblement tant de confiance l'un pour l'autre, qu'ils ne se cachoient rien. Ce fut à cet ami fidelle que Stanislas confia le secret de ses revelations, & c'est de lui dont on en a appris le détail aprés la mort du saint novice, auquel il ne crut pas manquer de fidelité en découvrant des choses qui devoient contribuer à sa gloire.



CHAPITRE III.

De l'amour que Stanislas avoit pour Dieu. Il s'enflamme dans l'oraison jusqu'à être en danger d'en mourir. Combien ses prieres étoient puissantes auprés de Dieu. Sa devotion envers la sainte Vierge.

STanislas n'avoit pas seulement pour Dieu cet amour de préference, qui fait l'essence de la charité & qui demeure dans la partie superieure de l'ame, il avoit encore cet amour de tendresse, qui est un effet de la charité fervente, & qui se fait sentir au cœur. Les transports en étoient si violens, qu'il fut souvent en danger d'en mourir. Le superieur l'ayant un jour trouvé au jardin dans une saison fort froide, lui demanda ce qu'il y faisoit : le saint novice lui

répondit avec ſimplicité, qu'il y étoit venu prendre l'air, parce qu'il s'étoit ſenti le cœur ſi enflammé de l'amour de Dieu pendant l'oraiſon, qu'il avoit eu beſoin de ce petit rafraichiſſement pour ſe ſoulager. D'autres fois il luy fallut appliquer des ſerviettes moüillées ſur la poitrine, pour temperer l'extréme ardeur qui s'y étoit allumée : ce qui obligea le ſuperieur de luy retrancher quelque choſe du temps qu'il avoit accoûtumé d'employer à l'oraiſon. Mais ce fut inutilement. Toute la vie du ſaint novice étoit une oraiſon continuelle, & quelque effort qu'il fiſt pour s'empêcher de penſer à Dieu, il en etoit toûjours occupé malgré luy, particulierement ſur la fin de ſa vie: Dieu paroiſſant moins épargner cette victime de ſon amour, à meſure qu'elle approchoit de la conſommation de ſon ſacrifice. On

luy voyoit toûjours les yeux tout baignez de larmes, & le cardinal Bellarmin à écrit dans le livre qu'il a fait du gemiſſement de la colombe, qu'il en verſoit des torrens, lors qu'il étoit en prieres: car ſon oraiſon étoit un exercice continuel d'un amour tres-tendre, que ſes directeurs ont aſſuré n'avoir jamais eſté interrompu d'aucunes diſtractions.

Cette union ſi intime qu'avoit Staniſlas avec Dieu, & les graces viſibles qu'il en recevoit, donnoient tant de confiance en ſes prieres à ceux qui le connoiſſoient, qu'il n'y avoit point de tentation ſi rude, ny ſi opiniaſtre dont on ne ſe tint aſſuré d'être délivré, quand on luy avoit fait promettre qu'il le demanderoit à nôtre Seigneur. Un novice nommé Mario Franchi, ſe trouvant accablé de triſteſſe, & de peines interieures, qui luy donnoient du dégoût de la vertu, &

qui lui causoient un grand trouble, se sentit un jour inspiré de découvrir à Stanislas ce qui se passoit dans son cœur, & de le prier de s'employer auprés de Dieu pour lui faire obtenir la delivrance de cette tentation. L'aiant donc rencontré dans un lieu propre à lui faire cette confidance, il lui dit l'état où il étoit, & le conjura de demander à nôtre Seigneur, qu'il lui plust de l'en retirer. Stanislas touché de compassion pour ce pauvre affligé, le consola le mieux qu'il pût, & l'ayant conduit à l'heure même dans l'Eglise, il se mit en prieres avec lui, & supplia ardemment nôtre Seigneur, de donner quelque soulagement à cette ame. Pendant qu'il prioit, Franchi sentit tout d'un coup les agitations de son cœur calmées, & les nuages de tristesse qui l'avoient rempli de tant de trouble, entierement dissipez.

On

On a appris cette merveille de la personne même à qui elle est arrivée, par un témoignage autentique qu'elle en a donné, & l'on a sceu de plusieurs autres, qu'elles avoient esté delivrées de dangereuses tentations d'impureté, en le regardant seulement, & depuis sa mort en jettant les yeux sur son image.

Ce privilege étoit sans doute un effet de ressemblance qu'il avoit avec la reine des vierges, ayant conservé son corps pur &, son ame exemte du peché mortel, jusqu'au dernier soupir de sa vie. Ses compagnions estimoient le pouvoir qu'il avoit auprés d'elle si grand, qu'on leur a souvent oüi dire, qu'ils ne sçavoient point de meilleur moyen d'obtenir de la sainte vierge ce que l'on en souhaitoit, que d'employer auprés d'elle l'intercession de Stanislas. Il étoit si passionné pour sa gloire, qu'il avoit fait une

étude particuliere de tout ce que les auteurs en ont dit de plus ſublime, & de plus propre à donner de hautes idées de ſa grandeur. C'étoit un des plus ordinaires ſujets de ſes converſations, non ſeulement avec les autres novices, mais encore avec les peres les plus graves de la maiſon qui prenoient à tâche de le mettre là deſſus, parce qu'il mêloit à ce qu'il avoit appris par ſon étude ſur cette matiére, des penſées ſi pleines d'eſprit, & des expreſſions ſi vives, qu'il ne donnoit pas moins de plaiſir à ceux qui l'écoutoient, qu'il leur inſpiroit de devotion. La tendreſſe qu'il avoit pour la mere de Dieu étoit égale à ſon zele : il l'appelloit ſa mere, & il prononçoit ce nom ſi doux d'une maniere ſi affectueuſe, qu'un grand homme en fut un jour tout ſurpris ; & dit à ſaint François de Borgia, qu'il lui avoit paru quelque choſe de

plus qu'humain, dans l'air dont Stanislas lui avoit parlé de la sainte Vierge.

Parmi les pratiques de pieté par lesquelles le saint novice lui marquoit sa devotion, une des plus remarquables étoit, qu'au commencement de ses actions, il se tournoit vers quelque Eglise où il sçavoit qu'elle étoit particuliérement honnorée pour lui offrir ce qu'il alloit faire. Et c'est de là qu'est venu la coûtume, que les novices de la compagnie observent si religieusement à Rome, de se tourner vers l'Eglise de sainte Marie majeure, le matin aussi-tost qu'ils sont levez, & le soir avant qu'ils se couchent, & de saluer la sainte Vierge par une inclination profonde, pour lui demander sa benediction dans toutes leurs actions, & pour la prier de les proteger pendant le repos de la nuit.

CHAPITRE IV.

De la mort du Bien-heureux Stanislas & des présentimens qu'il en eut.

ON ne peut appliquer plus justement à personne, qu'au bien-heureux Stanislas, ce que Salomon dit en general d'un homme vertueux qui meurt jeune. *Il s'est rendu parfait en peu de temps, & dans le petit nombre d'années qu'il a vécu, il s'est avancé à l'égal de ceux qui ont une plus longue vie: Dieu s'est hâté de le tirer de ce lieu de misere & de peché, parce que son ame luy étoit agreable.*

Sap. 4.

Il n'y avoit pas encore dix mois accomplis que Stanislas étoit au noviciat, lors qu'il se sentit interieurement averti que la fin de sa vie approchoit. Il en eut les premiers présentimens au commen-

cement du mois d'Aoust, aprés avoir oüi une exhortation, où l'on avoit parlé de la fragilité de la vie humaine, & de quelle importance il est de se tenir prêt à mourir. Il s'en ouvrit le même jour à ceux qui se trouverent avec luy en conversation. *C'est à moy*, leur dit il, *mes freres, que l'exhortation d'aujourd'huy s'adresse; la preparation à la mort, dont on nous a parlé, est pour vous une précaution utile, parce que l'on peut mourir en tout temps, mais elle est de necessité pour moy qui mourray ce mois-cy.* Il dit la même chose quatre jours aprés au pere Emanuël Sa, dans un entretien qu'il eut avec luy touchant l'Assomption de la sainte Vierge, dont la fête étoit proche: où aprés s'être étendu sur les loüanges de la mere de Dieu avec son zele ordinaire, il ajoûta ces paroles qui marquoient encore plus precisément le temps de son trepas, que

celles qu'il avoit dites auparavant. *Ah! mon pere que ce fut un heureux jour pour les Saints que celui auquel la sainte Vierge entra dans le Paradis! je suis persuadé qu'ils en renouvellent tous les ans la memoire, aussi-bien que nous par quelque réjoüissance extraordinaire, & j'espere que je verrai la premiere fête qu'ils en feront.*

Ces discours ne firent pas beaucoup d'impression sur l'esprit de ceux qui les entendirent. Personne ne pouvoit croire, que Stanislas, qui étoit si jeune & qui se portoit bien, parlast serieusement, lors qu'il disoit qu'il n'avoit plus que quelques jours à vivre mais le saint novice, qui avoit des lumieres bien seures là-dessus, commença dés lors à se preparer à mourir. La preparation qu'il y apporta, fut bien differente de celle qu'y apportent ordinairement les autres hommes, qui ont coûtume d'employer ce qui leur

reſte de temps & de raiſon dans la derniere extremité, à ſe reſoudre à quitter la vie, & à ſe fortiſier contre la crainte de la mort. Staniſlas ſe trouvoit dans une diſpoſition d'eſprit toute contraire à celle-là : car comme il aimoit Dieu de tout ſon cœur, il n'aimoit pas la vie qui l'en ſeparoit, & ne pouvoit s'empêcher de deſirer la mort, qui le devoit unir à lui pour jamais. Auſſi la demandoit-il continuellement à Dieu dans ſes prieres, & il employa pour l'obtenir, l'interceſſion du bien-heureux martyr ſaint Laurens, qu'on lui avoit donné pour patron ce mois-là. Car la coutume d'en donner à chacun un tous les mois, en avoit déja été introduite dans la compagnie par ſaint François de Borgia, qui la tenoit de ſes anceſtres, & qui l'avoit toûjours fait pratiquer dans ſa maiſon avec beaucoup de fruit. Staniſlas ſe

prepara à la fête de ſon ſaint, par des penitences extraordinaires, dont la derniere fut une rude diſcipline, qu'il prit la veille au refectoir en preſence de tous les autres.

Le jour de la fête étant venu, il s'aviſa à l'exemple du bienheureux Herman Joſeph, d'écrire une lettre à la ſainte Vierge, par laquelle il la conjuroit, de luy obtenir la grace de mourir avant la fête de ſon Aſſomption, afin qu'il pût aſſiſter à la ſolemnité qui s'en feroit dans le ciel. Il porta cette lettre à la communion, & il pria tres-ardemment la mere de Dieu, dans la ferveur de cette action, de ne le pas laiſſer plus long-temps dans ſon exil. Aprés quoy il décendit aux offices, pour aider au cuiſinier à appreſter le dîné, où Dieu l'occupa de beaucoup de grands ſentimens touchant le martyre de ſon ſaint patron.

Sur

Sur la fin du jour le saint novice se trouva mal, & quoi qu'il n'eust encore qu'un assez petit commencement de fiévre, le Superieur jugea à propos de le faire mettre au lit.

Cette premiere marque qu'il plut à Dieu de donner à Stanislas que ses prieres étoient exaucées, lui causa une joye, qu'il fut aisé de remarquer sur son visage. Ceux qui le conduisirent à l'infirmerie en furent surpris, & ils ne peurent s'empêcher de témoigner de la tristesse, lors qu'il leur dit en faisant le signe de la croix sur le lit où il s'alloit mettre : *Ie ne me leverai jamais de là*, ajoûtant quelque tems aprés, *s'il plaist à nôtre Seigneur*, pour donner quelque sorte de consolation à ses freres, ausquels il s'étoit apperceu que les premieres paroles qu'il leur avoit dites avoient serré le cœur : car il dit en suite fort affirmativement au Superieur,

qu'il croioit avoir obtenu de la ſainte Vierge par le moyen de ſon ſaint patron, de mourir avant la fête de l'Aſſomption, pour ſe trouver au ciel en cette ſainte journée. Mais comme il n'avoit encore alors qu'une fievre tierce fort legere, dont les medecins ne temoignoient craindre aucune mauvaiſe ſuite on crut que ces diſcours étoient plûtoſt des effets du deſir qu'il avoit de mourir, que de veritables predictions de ſa mort.

Il paſſa en cet état juſqu'au quatorſieme du mois qui étoit le cinquiéme de ſa maladie, ſans que ſa fiévre euſt augmenté : & on le croioit ſi peu en danger, qu'un frere, auquel il avoit dit ce matin-là même qu'il mourroit la nuit ſuivante, lui avoit répondu en riant qu'il ne pouvoit mourir d'un ſi petit mal ſans miracle, & à moins que la ſainte Vierge ne vouluſt par l'amitié

qu'elle avoit pour lui, qu'il allast celebrer dans le ciel, la fête de son assomption. mais un peu aprés midi il tomba tout d'un coup dans une defaillance, qui commença à faire craindre que ce qu'il avoit dit de sa mort ne fust que trop vrai. On le fit neanmoins revenir de cet évanoüissement à force de l'agiter, & ceux qui l'avoient secouru, lui aiant dit qu'il se laissoit trop abattre à son mal, il repartit avec sa douceur ordinaire. *Il est vrai que j'ai bien peu de courage, mais quand j'en aurois davantage il me seroit inutile dans une maladie, de laquelle je dois asseurement mourir.* Peu de tems aprés cet accident, il lui prit une sueur froide, & un si grand étonnement, qu'il perdit en un moment toutes ses forces : ce qui fit juger à ceux qui l'assistoient qu'il ne lui restoit plus que fort peu de temps à vivre, & qu'il falloit se presser de lui donner les derniers sacremens.

Le ſaint malade en ayant été averti, demenda permiſſion à ſon ſuperieur de le recevoir couché ſur la terre, & de mourir en cette poſture de penitent. Le pere fit d'abord difficulté de la lui accorder, mais enfin aiant conſideré que de grands ſaints avoient pratiqué cette devotion à la mort avec beaucoup de conſolation pour eux & d'édification pour les autres, il fit étendre une couverture de lit au milieu de la chambre, & ordonna que l'on miſt le malade deſſus. En cet état Staniſlas receut le viatique & l'extreme-onction avec des ſentimens de joye, que la derniere foibleſſe où il étoit ne le put empêcher d'exprimer par le feu qui parut alors dans ſes yeux & ſur ſon viſage, & par un treſſaillement viſible de tout ſon corps.

Aprés qu'il eut receu les ſacremens, on lui demanda s'il étoit bien reſigné à la volonté de

Dieu, à quoi il répondit d'un air tranquille par ce verset des Pseaumes; *Mon cœur est prest, Seigneur, mon cœur est prest.* Il passa ensuite quelque tems à s'entretenir avec Dieu, tenant en sa main une image de la sainte Vierge, qu'il baisoit souvent avec devotion & aiant son chapellet passé au tour de son bras. Dequoi un pere, qui l'étoit venu voir de la maison professe, s'étant aperceu, voulut prendre occasion de là de lui parler de la mere de Dieu: *Que signifie ce chapellet,* lui dit-il, *Stanislas? apparemment vous n'étes pas en état de le dire. Il est vrai mon pere,* lui répondit le malade en souriant, *mais c'est toûjours une consolation pour moi que de le regarder parce qu'il me fait souvenir de ma bonne mere. Ah mon cher frere!* reprit alors le pere tout attendri par ces paroles, *que vous allez donc avoir de la joye, quand vous verrez cette, mere si aimable dans le Ciel*

où elle vous attend, pour vous faire part de sa gloire : à ces mots le malade sembla reprendre de nouvelles forces, il leva les mains au ciel avec une vigueur qui étonna ceux qui sçavoient à quel point sa maladie l'avoit affoibli, & donna beaucoup de témoignages d'une joye extraordinaire.

Il étoit déja plus de minuit, lors que Stanislas sentant que sa fin approchoit, pria qu'on lui fist voir quelques novices ausquels il vouloit dire adieu ; ce qui aiant été fait, il rendit grace à la compagnie des bontez de mere qu'elle avoit eües pour lui, & demanda pardon à tous les assistans des mauvais exemples, qu'il pouvoit leur avoir donnés, puis se tournant vers le Superieur, il lui dit ce mot de saint Paul, *le tems est court* : le pere voulut achever le passage en disant, *il ne reste plus qu'à nous preparer*, mais le malade le prevint, & ne lui en laissa

dire que les deux premiers mots, apres quoi il prit son Crucifix à la main, & les assistans s'étant mis en prieres au tour de lui, il les pria d'invoquer particulierement ses saints patrons de chaque mois, dont il avoit écrit les noms dans un petit livre. En suite de cela il fit quelques actes de contrition & d'amour de Dieu, qui furent oüis de tous ceux qui étoient presents : puis il demeura assez long-tems dans le silence & dans un recueillement profond, pendant lequel la mere de Dieu s'étant presentée à lui suivie d'une nombreuse troupe de vierges, comme on l'apprit à l'heure même de sa propre bouche, il rendit l'esprit entre les mains de sa bonne maîtresse, un peu aprés trois heures du matin, le quinsiéme jour d'Aoust de l'année mil cinq cens soixante huit, sur la fin de la dix-huitiéme de son âge, & dans le dixiéme mois depuis son entrée au noviciat.

Chapitre V.

Les ſentimens que l'on eut de la ſainteté du B. Staniſlas aprés ſa mort. Dieu fait connoître à un des amis du ſaint novice l'heure de ſon entrée dans le ciel, ſon corps demeure deux ans ſans ſe corrompre.

L'Ecriture attribuë une maniere d'odeur à la vertu des ſaints qui la fait découvrir, & qui donne envie de la ſuivre, ſelon cette parole de S. Paul, *Nous ſommes la bonne odeur de Ieſus-Chriſt.* Cette odeur a quelque choſe de ſemblable à celle des parfums, qui ne ſe font jamais mieux ſentir, qu'au moment qu'ils ſe conſument & qu'ils ceſſent d'étre : car les Saints cachent leurs vertus pendant leur vie, & ne font confidence de ce que la grace opere de plus admi-

rable en eux qu'aux directeurs de leur conſcience, ou tout au plus à un fort petit nombre de leurs amis. Mais à la mort, ni leurs directeurs ni leurs amis ne ſe tenant plus obligez au ſecret, ſur des choſes que la gloire de Dieu les oblige de reveler, ils publient les vertus, & découvrent les treſors de la grace, que ces ames ſaintes tenoient cachés par humilité.

La même choſe arriva à la mort du bien heureux Staniſlas, peu de tems aprés qu'il eut rendu l'eſprit ceux que nous avons dit avoir eu part à ſa confidence, apprirent aux autres ce qu'ils en ſavoient de particulier : Et ces choſes miraculeuſes jointes à la haute idée que l'on avoit déja conceuë de ſa vertu, le firent conſiderer de tout le monde comme un tres grand Saint.

Le concours de ceux qui voulurent aſſiſter à ſes funerailles fut extraordinaire. On y vint en foule

de toutes les maisons que les Jesuites ont à Rome, & chacun s'empressoit pour le voir : si bien que la ceremonie de ses obseques fut bien plus semblable à un appareil de triomphe, qu'à un convoi funebre. Aussi voioit-on bien moins de vestiges de la mort sur le corps du serviteur de Dieu, que de marques de la vie bien-heureuse dont son ame joüissoit déja dans le Ciel. On ne remarquoit point de changement en lui, ses traits n'étoient point effacez, il n'avoit rien perdu de la vivacité de sa couleur, on voioit sur son visage le même air de douceur qui le rendoit aimable à tout le monde pendant sa vie : De sorte que bien loin de sentir en approchant de lui cette horreur secrette que nous cause naturellement le veuë des morts, plus on le regardoit, plus on se sentoit rempli d'une suavité toute celeste. Chacun lui baisoit les pieds & les

mains, & il y en avoit qui recueilloient avec respect les fleurs dont on avoit parsemé son corps : ce qui fit dire au pere François Tolet, qui fut depuis Cardinal, ces paroles que beaucoup de personnes remarquerent ; *Cela est admirable, un jeune enfant vient de mourir, & il attire tout le monde à lui ; chacun le veut voir, chacun lui veut baiser les pieds. Helas ! nous mourrons peut-étre bien vieux nous autres, en fera-t'on autant pour nous.*

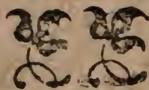
Pendant que l'on étoit ainsi en troupe autour de ce saint corps, il arriva un pere de la maison professe, que ceux qui ont écrit la vie du B. Stanislas, disent avoir été un de ses plus intimes amis, quoi qu'ils n'en ayent pas marqué le nom. Aussi-tost qu'il fut entré dans le lieu où l'on avoit exposé le corps en attendant la ceremonie, il s'alla jetter à ses pieds, & les baisa plusieurs fois tendre-

ment en les arrosant de ses larmes. Il fit cette action d'un air si transporté, que ceux qui en furent témoins en demeurerent surpris; dequoi s'étant apperceu, il voulut leur en apprendre la cause, ce qu'il fit en ces termes, aprés avoir un peu essuyé ses larmes & recouvré la liberté de parler qu'elles lui avoient ôtée. *Hier au soir ayant appris que la maladie de Stanislas devenoit plus dangereuse, & ne pouvant le venir voir à l'heure même parce qu'il étoit déja fort tard, je résolus d'y venir aujourd'hui aussi-tost que je pourrois sortir de la maison. M'étant couché dans cette pensée, vers le point du jour je me suis imaginé que je venois au noviciat, & que j'avois trouvé en mon chemin une personne qui me demandoit où j'allois, il m'a semblé que je lui répondois, que je venois ici; & qu'elle m'ayant encore demandé ce que j'y venois faire, je lui ay réparti, que je venois voir*

Stanislas qui étoit malade : surquoi cet homme m'ayant dit fort affirmativement que je ne le verrois pas, & qu'il étoit déja en Paradis. Ie lui ai demandé d'où il le sçavoit ? il m'a répondu ces paroles, qui me sont demeurées dans l'esprit comme il me les a dites : je le sçai bien, je le sçai bien, & je sçai de plus qu'il y est entré ce matin un peu aprés trois heures. A ces mots je me suis éveillé, & j'ai appris depuis que Stanislas avoit justement rendu l'esprit à l'heure qui m'a été marquée dans le songe que je viens de vous dire, si je dois appeller un songe une chose qui s'acorde si bien avec la verité.

Ce discours fut receu avec une extrême joye de tous ceux qui l'entendirent, & redoubla le respect que l'on avoit pour la memoire du saint novice. On regardoit son corps comme une relique precieuse qui meritoit d'étre exposée à la veneration publique : mais la de-

ference qu'on eut pour le S. Siege, qui defend de prevenir ſon jugement en ſemblable rencontre, ne permit pas qu'on en uſaſt ainſi. Il fut enterré comme les autres Religieux de ſa compagnie, à la reſerve qu'il fut mis dans un cercüeil où il demeura plus de deux ans ſans ſe corrompre, quoi qu'il n'euſt point été embaumé. Il en ſortoit même quelquefois une odeur ſi douce que toute la chapelle en étoit remplie : Dieu voulant ajoûter ce dernier temoignage de la pureté angelique de ſon ſerviteur, à tous ceux qu'il en avoit déja rendus.



Chapitre VI.

Comme Stanislas à été declaré bienheureux par le saint siege; les honneurs extraordinaires qu'on lui rend dans la Pologne, & les châtimens dont Dieu à puni ceux qui s'y sont opposé.

QUelques superbes que soient les tombeaux que les hommes érigent à leurs amis, ce sont toûjours des marques de la mort, & de la destruction de ceux qui y sont enfermez; & si l'on y voit quelquefois gravez quelques vestiges de leur grandeur, c'est pour faire connoître aux autres hommes combien elle a été vaine, puis qu'elle a si tost fini, & qu'il en reste si peu de chose. Il n'y a que Dieu qui puisse rendre glorieux les tombeaux de ses amis, & en faire des autels, où l'on ne voit

que des marques de la vie bienheureuse dont les ames saintes joüissent dans le ciel, & du pouvoir que leur donne sur la terre l'union qu'elles ont avec la divinité.

C'est ce qui est arrivé au sepulchre du B. Stanislas, car aiant plû à Dieu d'honnorer la memoire de son serviteur, par les grands miracles dont nous parlerons dans le troisiéme livre de cette histoire, les peuples ont crû étre obligez de reconnoître par un culte public les graces qu'ils en ont receuës: mais comme ils ne lui ont pû rendre ce culte sans l'aveu du souverain Pontife, ils en ont demandé en divers tems la permission à sa Sainteté avec tant d'empressement, qu'ils l'ont enfin obtenuë.

Clement VIII. a été le premier qui l'a honnoré du titre de Bienheureux dans un bref qu'il envoya en l'année mille six cent quatre

aux

aux habitans de Pultovie, par lequel il leur permettoit d'en celebrer tous les ans la fête dans leur ville. Quelque temps aprés Sigismond III. Roi de Pologne entreprit d'obtenir du saint siege la méme grace pour tout son Royaume. Il en écrivit au Pape Paul V. en l'année mille six cent dix-huit, & le fit solliciter pour cela par le Cardinal de Montalte protecteur de la Couronne de Pologne, & par l'Evéque de Posna son Ambassadeur. Sa Sainteté répondit d'abort à ceux qui luy parlerent de cette affaire, ce que les Papes ont accoûtumé de répondre en pareilles rencontres, qu'il en falloit informer la Congregation des Rites, & attendre son jugement là-dessus. Mais le Cardinal & l'Ambassadeur voyant que les informations s'en faisoient trop lentement, presenterent à sa Sainteté un abregé de la vie & des miracles du bien-heureux Stanislas, &

dire que les deux premiers mots, apres quoi il prit ſon Crucifix à la main, & les aſſiſtans s'étant mis en prieres au tour de lui, il les pria d'invoquer particulierement ſes ſaints patrons de chaque mois, dont il avoit écrit les noms dans un petit livre. En ſuite de cela il fit quelques actes de contrition & d'amour de Dieu, qui furent oüis de tous ceux qui étoient preſents : puis il demeura aſſez long-tems dans le ſilence & dans un recueillement profond, pendant lequel la mere de Dieu s'étant preſentée à lui ſuivie d'une nombreuſe troupe de vierges, comme on l'apprit à l'heure même de ſa propre bouche, il rendit l'eſprit entre les mains de ſa bonne maîtreſſe, un peu aprés trois heures du matin, le quinſiéme jour d'Aouſt de l'année mil cinq cens ſoixante huit, ſur la fin de la dix huitiéme de ſon âge, & dans le dixiéme mois depuis ſon entrée au noviciat.

CHAPITRE V.

Les sentimens que l'on eut de la sainteté du B. Stanislas aprés sa mort. Dieu fait connoître à un des amis du saint novice l'heure de son entrée dans le ciel, son corps demeure deux ans sans se corrompre.

L'Ecriture attribuë une maniere d'odeur à la vertu des saints qui la fait découvrir, & qui donne envie de la suivre, selon cette parole de S. Paul, *Nous sommes la bonne odeur de Iesus-Christ.* Cette odeur a quelque chose de semblable à celle des parfums, qui ne se font jamais mieux sentir, qu'au moment qu'ils se consument & qu'ils cessent d'étre: car les Saints cachent leurs vertus pendant leur vie, & ne font confidence de ce que la grace opere de plus admi-

rable en eux qu'aux directeurs de leur conscience, ou tout au plus à un fort petit nombre de leurs amis. Mais à la mort, ni leurs directeurs ni leurs amis ne se tenant plus obligez au secret, sur des choses que la gloire de Dieu les oblige de reveler, ils publient les vertus, & découvrent les tresors de la grace, que ces ames saintes tenoient cachés par humilité.

La même chose arriva à la mort du bien heureux Stanislas, peu de tems aprés qu'il eut rendu l'esprit: ceux que nous avons dit avoir eu part à sa confidence, apprirent aux autres ce qu'ils en savoient de particulier: Et ces choses miraculeuses jointes à la haute idée que l'on avoit déja conceuë de sa vertu, le firent considerer de tout le monde comme un tres grand Saint.

Le concours de ceux qui voulurent assister à ses funerailles fut extraordinaire. On y vint en foule

de toutes les maisons que les Jesuites ont à Rome, & chacun s'empressoit pour le voir : si bien que la ceremonie de ses obseques fut bien plus semblable à un appareil de triomphe, qu'à un convoi funebre. Aussi voioit-on bien moins de vestiges de la mort sur le corps du serviteur de Dieu, que de marques de la vie bien-heureuse dont son ame joüissoit déja dans le Ciel. On ne remarquoit point de changement en lui, ses traits n'étoient point effacez, il n'avoit rien perdu de la vivacité de sa couleur, on voioit sur son visage le même air de douceur qui le rendoit aimable à tout le monde pendant sa vie : De sorte que bien loin de sentir en approchant de lui cette horreur secrette que nous cause naturellement le veuë des morts, plus on le regardoit, plus on se sentoit rempli d'une suavité toute celeste. Chacun lui baisoit les pieds & les

mains, & il y en avoit qui recueil-
loient avec respect les fleurs dont
on avoit parsemé son corps : ce
qui fit dire au pere François To-
let, qui fut depuis Cardinal, ces
paroles que beaucoup de person-
nes remarquerent ; *Cela est admi-
rable, un jeune enfant vient de
mourir, & il attire tout le monde
à lui ; chacun le veut voir, chacun
lui veut baiser les pieds. Helas !
nous mourrons peut-étre bien vieux
nous autres, en fera-t'on autant
pour nous.*

Pendant que l'on étoit ainsi en
troupe autour de ce saint corps,
il arriva un pere de la maison pro-
fesse, que ceux qui ont écrit la
vie du B. Stanislas, disent avoir
été un de ses plus intimes amis,
quoi qu'ils n'en ayent pas marqué
le nom. Aussi-tost qu'il fut entré
dans le lieu où l'on avoit exposé
le corps en attendant la ceremo-
nie, il s'alla jetter à ses pieds, &
les baisa plusieurs fois tendre-

ment en les arrosant de ses larmes. Il fit cette action d'un air si transporté, que ceux qui en furent témoins en demeurerent surpris ; dequoi s'étant apperceu, il voulut leur en apprendre la cause, ce qu'il fit en ces termes, aprés avoir un peu essuyé ses larmes & recouvré la liberté de parler qu'elles lui avoient ôtée. *Hier au soir ayant appris que la maladie de Stanislas devenoit plus dangereuse, & ne pouvant le venir voir à l'heure même parce qu'il étoit déja fort tard, je résolus d'y venir aujourd'hui aussi-tost que je pourrois sortir de la maison. M'étant couché dans cette pensée, vers le point du jour je me suis imaginé que je venois au noviciat, & que j'avois trouvé en mon chemin une personne qui me demandoit où j'allois, il m'a semblé que je lui répondois, que je venois ici ; & qu'elle m'ayant encore demandé ce que j'y venois faire, je lui ay réparti, que je venois voir*

Stanislas qui étoit malade : surquoi cet homme m'ayant dit fort affirmativement que je ne le verrois pas, & qu'il étoit déja en Paradis. Ie lui ai demandé d'où il le sçavoit ? il m'a répondu ces paroles, qui me sont demeurées dans l'esprit comme il me les a dites : je le sçai bien, je le sçai bien, & je sçai de plus qu'il y est entré ce matin un peu aprés trois heures. A ces mots je me suis éveillé, & j'ai appris depuis que Stanislas avoit justement rendu l'esprit à l'heure qui m'a été marquée dans le songe que je viens de vous dire, si je dois appeller un songe une chose qui s'acorde si bien avec la verité.

Ce discours fut receu avec une extrême joye de tous ceux qui l'entendirent, & redoubla le respect que l'on avoit pour la memoire du saint novice. On regardoit son corps comme une relique precieuse qui meritoit d'être exposée à la veneration publique : mais la de-

ference qu'on eut pour le S. Siege, qui defend de prevenir son jugement en semblable rencontre, ne permit pas qu'on en usast ainsi. Il fut enterré comme les autres Religieux de sa compagnie, à la reserve qu'il fut mis dans un cercüeil où il demeura plus de deux ans sans se corrompre, quoi qu'il n'eust point été embaumé. Il en sortoit même quelquefois une odeur si douce que toute la chapelle en étoit remplie : Dieu voulant ajoûter ce dernier temoignage de la pureté angelique de son serviteur, à tous ceux qu'il en avoit déja rendus.



CHAPITRE VI.

Comme Stanislas a été declaré bienheureux par le saint siege ; les honneurs extraordinaires qu'on lui rend dans la Pologne, & les châtimens dont Dieu a puni ceux qui s'y sont opposé.

QUelques superbes que soient les tombeaux que les hommes érigent à leurs amis, ce sont toûjours des marques de la mort, & de la destruction de ceux qui y sont enfermez ; & si l'on y voit quelquefois gravez quelques vestiges de leur grandeur, c'est pour faire connoître aux autres hommes combien elle a été vaine, puis qu'elle a si tost fini, & qu'il en reste si peu de chose. Il n'y a que Dieu qui puisse rendre glorieux les tombeaux de ses amis, & en faire des autels, où l'on ne voit

que des marques de la vie bienheureuse dont les ames saintes jouissent dans le ciel, & du pouvoir que leur donne sur la terre l'union qu'elles ont avec la divinité.

C'est ce qui est arrivé au sepulchre du B. Stanislas, car aiant plû à Dieu d'honnorer la memoire de son serviteur, par les grands miracles dont nous parlerons dans le troisiéme livre de cette histoire, les peuples ont crû étre obligez de reconnoître par un culte public les graces qu'ils en ont receuës: mais comme ils ne lui ont pû rendre ce culte sans l'aveu du souverain Pontife, ils en ont demandé en divers tems la permission à sa Sainteté avec tant d'empressement, qu'ils l'ont enfin obtenuë.

Clement VIII. a été le premier qui l'a honnoré du titre de Bienheureux dans un bref qu'il envoya en l'année mille six cent quatre

aux habitans de Pultovie, par lequel il leur permettoit d'en celebrer tous les ans la fête dans leur ville. Quelque temps aprés Sigismond III. Roi de Pologne entreprit d'obtenir du saint siege la méme grace pour tout son Royaume. Il en écrivit au Pape Paul V. en l'année mille six cent dix-huit, & le fit solliciter pour celà par le Cardinal de Montalte protecteur de la Couronne de Pologne, & par l'Evéque de Posna son Ambassadeur. Sa Sainteté répondit d'abort à ceux qui luy parlerent de cette affaire, ce que les Papes ont accoûtumé de répondre en pareilles rencontres, qu'il en falloit informer la Congregation des Rites, & attendre son jugement là-dessus. Mais le Cardinal & l'Ambassadeur voyant que les informations s'en faisoient trop lentement, presenterent à sa Sainteté un abregé de la vie & des miracles du bien-heureux Stanislas, &

la prierent de vouloir prendre la peine de le lire elle-même. Le Pape le fit pour les contenter, & quoi qu'il n'eût pas dessein d'abord de presser davantage pour cela la conclusion de cette affaire, il s'y montra si affectionné aprés quil eut lû la vie du serviteur de Dieu, & qu'il eut examiné lui-même les preuves de ses miracles, que ceux à qui il en parla alors jugerent bien, qu'il ne seroit pas desormais fort difficile d'obtenir de lui là-dessus une partie de ce que l'on en souhaittoit. Dequoi ceux qui s'interessoient dans l'affaire ayant été avertis, Eleonor des Ursins Duchesse de Sforce, qui sollicitoit pour l'Eglise du noviciat deRome, la même permission que demandoient les Polonois pour toute la Pologne, profita la premiere de la bonne disposition de l'esprit du Pape; car s'étant incontinant allée jetter à ses pieds avec quelques

autres dames Romaines & l'Ambassadrice de France, elle en obtint ce qu'elle desiroit.

Aprés que le Pape eut fait cette premiere demarche en faveur de la Duchesse, le Cardinal & l'Ambassadeur n'eurent pas beaucoup de peine à le faire resoudre à contenter le Roi de Pologne: sa Sainteté fit incontinant expedier un bref à ce Prince, par lequel non-seulement elle lui donnoit permission de faire celebrer la fête du bien-heureux Stanislas dans toutes les Eglises des Jesuites, qui se trouvoient sur les terres de son obeïssance, mais elle donnoit encore de grandes indulgences à ceux qui les visiteroient ce jour-là, & qui y feroient leurs devotions. Ce bref fut receu dans la Pologne & dans la Lituanie, avec une joye, que je ne puis mieux expliquer qu'en representant ici quelque chose de la pompe extraordinaire avec laquelle ces peu-

les celebrent tous les ans cette fête dans quelques-unes des meilleures villes du Royaume.

Aussi-tost que les premieres vêpres ont été chantées solemnellemeut dans l'Eglise des Jesuites, l'on commence à orner les ruëes & les places publiques comme l'on fait à la fète-Dieu. La nuit étant venuë, on allume aux fenêtres de chaque maison un si grand nombre de flambeaux, & il paroist en l'air tant de feux d'artifices que les premieres fois que cette ceremonie se fit, les paysans de la campagne crurent que toutes ces villes alloient étre reduites en cendre, & plusieurs y accoururent pensant que ce fust un incendie. Sur les dix heures on commence une magnifique procession, à laquelle on voit mille ou douze cent jeunes hommes superbement vêtus, marcher deux à deux avec un flambeau à la main, aprés de grandes & riches machines, por-

tées ſur les épaules de pluſieurs hommes, où ſont repreſentées avec beaucoup d'art les principales actions de la vie du ſerviteur de Dieu cette proceſſion dure prés de deux heures, faiſant de tems en tems des poſes dans les Egliſes qui ſe trouvent ſur ſa route, juſqu'à ce qu'elle arrive ſur la minuit dans le lieu qu'on lui a marqué pour ſon terme, où l'on fait le panegyrique du bien-heureux. Aprés quoi chacun ſe retire pour aller prendre un peu de repos juſqu'au lendemain, que les devotions recommencent avec tant de ferveur que cette fête eſt, dit-on, en Pologne comme une ſeconde Pâque.

A ces témoignages ſi extraordinaires de reſpect & d'affection vers le bien-heureux Staniſlas, les Polonois ont ajoûté une marque illuſtre de la confiance qu'ils ont en lui, en le choiſiſſant ſolemnellement avec ſaint Caſimir, pour

le patron & pour le protecteur du Royaume. Plusieurs villes ont encore fait depuis la même chose en leur particulier, comme Varsovie, Posna, Lublin & Leopol : dans la derniere desquelles il se passa une chose il y a treize ou quatorze ans à l'occasion d'une semblable ceremonie, que je ne dois pas obmettre dans cette histoire, pour étre un exemple memorable de la justice de Dieu sur ceux qui s'opposent aux honneurs que l'on rend aux saints, & de l'excez où se porte quelquesfois un esprit jaloux de la prosperité d'autrui.

Cette ville étant attaquée de la peste, & se voyant sur le point d'étre entierement desolée par cette maladie, si elle s'allumoit davantage & qu'elle eust un plus long cours ; les Magistrats se ressouvinrent de l'assistance qu'ils avoient autrefois receuë du bienheureux Stanislas dans une incen-

die horrible, où le serviteur de Dieu avoit paru sur leurs murailles à la veuë d'une infinité de personnes, détournant les flammes, qui aprés avoir brûlé le fauxbourg, qui est du côté de Cracovie, gagnoient déja la porte de la ville, & alloient reduire en cendres. Le souvenir de cette faveur leur donna la confiance de s'adresser encore une fois à celui dont ils l'avoient receuë: ils prierent le B. Stanislas de les délivrer de la maladie contagieuse, & s'obligerent par un vœu public, en cas qu'il lui plust de le faire, d'orner son autel d'un riche tableau bordé d'argent, & de placer son image sur la plus haute tour de la ville pour marquer à la posterité qu'ils le reconnoissoient pour leur protecteur. Ils n'eurent pas plûtost fait ce vœu, que la peste venant à cesser, ils se virent heureusement obligez de penser à l'accomplir. Mais comme il fallut at-

rendre quelque temps pour preparer les choses necessaires à en faire la ceremonie. Quelques gens qui ne vouloient pas de bien aux Jesuites se servirent de cet intervalle, pour tâcher par toute sorte de moyens, d'empêcher qu'on ne rendît cet honneur à une personne qui avoit porté leur habit : & il se trouva parmy eux un ecclesiastique assez emporté pour aller trouver un des Magistrats, & pour lui dire qu'il n'y avoit pas de raison d'accorder au bien-heureux Stanislas, un honneur qu'il n'avoit pas merité. Ce procedé impie & passionné scandalisa extrémement toute la ville. Il n'eût point d'autre effet que d'attirer la colere de Dieu sur celui qui en étoit l'auteur, & d'augmenter dans l'esprit du peuple le respect qu'il avoit déja pour son saint Patron: car le jour de sa feste s'étant trouvé dans cette conjoncture, il fut celebré avec un

concours extraordinaire de toute sorte de personnes. Un Chanoine nommé Piglouski en fit le panegyrique, & l'occasion s'étant presentée dãs la suite de son discours, de parler du vœu que l'on avoit fait au bien-heureux Stanislas durant la peste, il declama avec beaucoup de force & de zele contre ceux qui avoient voulu empêcher qu'on ne l'accomplît, & assura que Dieu ne laisseroit pas impunie une ingratitude si horrible. L'évenement ne fit que trop voir qu'il avoit dit vrai; car l'Ecclesiastique dont nous venons de parler, étant monté en chaire dans une autre Eglise, en même temps que le chanoine prêchoit en celle des Jesuites, & ne voyant qu'un fort petit nombre d'auditeurs devant luy, il fut si peu maître de sa passion, qu'il osa bien se moquer publiquement du miracle qu'on attribuoit au serviteur de Dieu. Cette temerité scandaleuse ayant mis le

comble aux pechez de ce malheureux, attira ſur luy un chaſtiment auſſi funeſte, qu'il fut promt & impreveu : car il ne fut pas plûtoſt de retour dans ſa maiſon, qu'il fut ſaiſi d'une frenéſie horrible, & il devint tout d'un coup ſi furieux, qu'il ſe precipita par une fenétre, & finit ainſi ſa vie.

Mais comme Dieu n'exerce ſa juſtice en ce monde, que pour obliger les hommes d'avoir recours à ſa miſericorde, la mort tragique de cet homme emporté fit ouvrir les yeux à ceux que la méme paſſion avoit engagez dans ſon parti, & leur fit faire une penitence qui repara le ſcandale que leur faute avoit cauſé dans la ville.

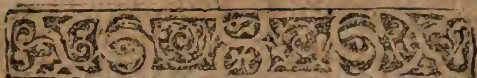
Pendant que Dieu châtioit ainſi les ennemis du bien-heureux Staniſlas, ſa providence diſpoſoit les choſes dans la Pologne pour augmenter la gloire de ſon ſerviteur, en élevant ſon ſang ſur le trône de

cette Monarchie, dans la personne de Michel Viesnoviski, dont la bisayeule étoit de cette maison Car ce Prince n'a pas plûtost eu pris possession de la couronne qu'il a sollicité la canonization de son saint parent, auprés de Clement X. qui tient aujourd'hui le S. siege. En quoi tous les Senateurs du Royaume s'étant joints à luy, & ayant prié l'Archevéque de Gnesne d'en écrire au nom du Senat aux Cardinaux de la Congregation des Rites, sa sainteté a commencé cette affaire, par declarer dans les formes le serviteur de Dieu bien-heureux : ce que ses predecesseurs n'avoient pas fait, n'ayant pas encore permis d'en faire l'office dans l'Eglise: de sorte que dans les lieux où l'on en faisoit la féte, on disoit ce jour là la messe de la sainte Trinité. Le saint Pere a donné cette permission à la Pologne & à la compagnie de Jesus, par un bref du seisié

me d'Aoust de l'année mil ſix cens ſoixante-dix, & parce que le jour auquel le bien-heureux Staniſlas eſt mort ſe trouve occupé par la feſte de l'aſſomption de la sainte Vierge, Sa Sainteté a marqué, pour celebrer celle du ſerviteur de Dieu, le treiſiéme de Novembre, jour auquel ſon corps a eſté tranſporté de l'ancienne chapelle où il avoit eſté enterré, dans la nouvelle Egliſe, que le Prince Pamphile a fait bâtir au noviciat de Rome, avec une magnificence digne de ſa pieté.

Fin du ſecond Livre.





LA VIE DU BIENHEUREUX STANISLAS KOSTKA NOVICE de la Compagnie de JESUS

LIVRE TROISIÉME.

CHAPITRE I.

Paul Kostka est converti par le souvenir des bons exemples, que le B. Stanislas son frere lui avoit donnez lors qu'ils vivoient ensemble : sa vie & sa penitence depuis ce changement.



LA vie de Paul Kostka a trop de liaison avec celle du Bienheureux Stanislas, pour ne lui

pas donner quelque place dans cette histoire. Il est même de la justice, qu'ayant fait voir à mes lecteurs dans la premiere partie de cet ouvrage les déreglemens de ce jeune Seigneur, je leur en apprenne la penitence en celle-ci: afin que s'ils l'ont consideré jusqu'à present comme le persecuteur de son saint frere, ils l'honorent desormais comme l'imitateur de ses vertus, & qu'ils benissent éternellement les misericordes de celui, qui change quand il lui plaît les pierres en des enfans d'Abraham. J'ay cru que je ne pouvois mieux placer le recit de cette vie, qu'au commencement de ce livre, où j'ay dessein de raconter les miracles du B. Stanislas, & les graces extraordinaires que plusieurs personnes ont obtenuës de Dieu par son moyen: n'estimant pas qu'il luy soit moins glorieux d'avoir contribué à la conversion d'un pecheur, que d'avoir gueri

des aveugles & resuscité des morts.

Quelques années aprés la mort du B. Stanislas, lors que la reputation de sa sainteté commençoit à s'étendre dans la Pologne. Paul étant devenu plus meur & plus capable de profiter des bons exemples, que son frere lui avoit autrefois donnés, se sentit également touché du repentir de l'avoir persecuté, & du desir d'imiter sa vertu. Dieu, qui le disposoit de loin à la perfection, ne permit pas qu'il s'engageât dans le mariage. On luy offrit en divers temps de grands partis, & il en rechercha méme quelques uns avec assez d'empressement, mais il trouva toûjours dans ses poursuites des obstacles imprevûs, qui l'empécherent de rien conclure : si bien que se trouvant en cét état, lors qu'il plût à Dieu de luy inspirer le desir d'une vie plus reglée, il prit resolution de ne se point marier, de peur que les soins qui accompagnent le ma-

riage ne partageassent son cœur, qu'il vouloit donner tout entier à Dieu.

Comme sa retraite de Paul fit beaucoup d'éclat dans le monde, elle luy attira de grandes persecutions. Ses parens & ses amis ne cessoient de lui representer, qu'il faisoit un tort considerable à sa famille, en prenant une maniere de vie, qui le mettoit hors d'état d'entrer dans les charges, ils le prioient de considerer que sa race étoit sur le point de s'éteindre, faute de personnes capables d'en soutenir l'éclat & d'en conserver le nom; ils luy disoient qu'il ne pouvoit sans injustice ruiner ainsi toutes les esperances de la plûpart de ses proches, & des anciens serviteurs de sa maison, dont la fortune étoit attachée à la sienne; que les personnes de sa qualité & de son rang n'avoient pas le même droit que les autres hommes de renoncer à ces sortes d'interêts, qui

ſont toûjours joints avec ceux d'autruy; que ſa famille avoit déja fait une aſſez grande perte dans la perſonne du petit Staniſlas, ſans qu'il luy ôtât encore, par une retraite ſi hors de ſaiſon, l'unique appuy qui lui reſtoit.

Ces remonſtrances, qui faiſoient reſſouvenir Paul de celles qu'il avoit faites autrefois à ſon frere dans une pareille rencontre, luy remettoient auſſi en memoire les ſages réponſes que le ſaint enfant avoit accoûtumé de luy faire, & il s'en ſervoit alors tres-utilement pour deffendre ſon procedé contre les plaintes de ſes parens, & les ſollicitations de ſes amis. Il leur diſoit avec une liberté pleine de douceur, qu'il étoit bien fâché qu'ils euſſent fondé ſur ſa perſonne des eſperances contraires à ce que Dieu demandoit de luy; mais que tandis que cela ſeroit, il ſe voyoit dans l'impuiſſance de les contenter; qu'il ſe ſoucioit fort

peu que son nom conservât sur la terre, où il faudroit toûjours qu'il finît un jour, pourvû qu'il fût écrit au ciel dans le livre de vie; qu'il n'étoit pas raisonnable qu'il abandonnât le soin de sa perfection, pour travailler à l'élevation des autres; que n'estimant point de bonne fortune que celle qui se fait auprés de Dieu, il n'en pouvoit souhaiter d'autre à ses amis, comme il ne souhaittoit point d'autre éclat à sa maison, que de voir reluire en tous ceux qui portoient son nom, les vertus de son frere Stanislas.

C'est ainsi que Paul justifioit sa conduite auprés de ceux, à qui le sang ou l'amitié l'obligeoit d'en rendre raison; car pour tout ce qui s'en disoit dans le monde, parmi les personnes ausquelles il croyoit être indifferent, il ne s'en mettoit pas en peine. Il sçavoit bien qu'on en railloit, que cela l'avoit rendu méprisable à plu-

sieurs personnes qui l'estimoient auparavant, que ceux mémes qui ne desaprouvoient pas qu'il eût embrassé le parti de la devotion, le blâmoient de l'avoir fait publiquement & de s'étre trop declaré, disant qu'il y avoit eû de l'imprudence à faire un éclat qui n'étoit bon à rien, & qui lui ôtoit la liberté de se remettre dans le monde, s'il venoit par hazard à s'ennuyer de la retraite. Paul ne répondoit à tout cela que par ces paroles de l'Apôtre, qui luy servirent de devise pendant sa vie, & qu'il fit luy-méme graver sur son tombeau. *Non erubesco Evangelium.* Voulant marquer par là qu'il n'avoit point de honte de suivre les maximes de l'Evangile. Au contraire il ne pensoit jamais au temps qu'il avoit passé sans les suivre qu'il n'en eût une extrême confusion. Rom. 1.

Il se consideroit à l'exemple de saint Paul, comme une personne

qui avoit contrarié la doctrine de Jesus-Christ, & qui avoit persecuté les saints ; & Dieu qui le vouloit conduire à la perfection par la voye de la penitence, luy remettoit continuellement devant les yeux les violences, dont il avoit usé contre le petit Stanislas: De sorte qu'il vivoit dans une sainte haine de luy-méme, & dans un desir insatiable de souffrir, pour expier le mal qu'il avoit fait à son frere. Il n'en parloit jamais qu'il ne parût tout attendri : il prenoit plaisir à raconter à ses amis les persecutions injustes qu'il lui avoit faites, & la douceur avec laquelle ce courageux enfant les avoit endurées. Il passoit tous les jours devant son image un long espace de temps, prosterné en terre, les bras étendus en forme de croix, versant un torrent de larmes, ausquelles il méloit quelquesfois son sang. Ce qui fut remarqué une fois, entre autres par

un jeune enfant de qualité, qui a asſuré avoir esté témoin de ce que je m'en vais dire.

Paul étant un jour allé rendre visite à un gentil-homme de la maison de Lusca, on l'y retint à coucher, & quand l'heure en fut venuë, on le conduisit selon la coûtume dans l'appartement qui luy avoit esté preparé. Aussitôt que ceux qui l'y avoient accompagné se furent retirez, il fit aussi retirer ses gens, & alors croyant n'étre vû de personne, il se mit en oraison, & y passa une grande partie de la nuit. Cette priere fut suivie d'une rude discipline, qu'il prit durant un fort long espace de temps, jettant de profonds soupirs & repetant souvent ces paroles, qui marquoient le sujet de sa penitence. *Mon saint frere, mon saint frere, priez Dieu pour ce pauvre pecheur : & pardonnez moy tous les maux que je vous ay faits.* Aprés que Paul eût

cessé de se frapper, il se coucha pour prendre un peu de repos, sans prendre garde qu'il y avoit à côté de sa chambre un petit cabinet, où couchoit un des enfans de la maison, qui ne sçachant à quoi attribuer une chose si peu ordinaire dans un homme de cette qualité, crut qu'il avoit tué son frere, & que ce qu'il lui avoit vû faire, étoit une penitence qu'on lui avoit imposée pour ce crime. Mais il fut detrompé de cette pensée le lendemain matin, lors que racontant ce qu'il avoit vû en presence de quelques persones, qui sçavoient la vie de ce Seigneur, il apprit quel étoit ce frere que Paul avoit persecuté, & de quelle nature avoient été les persecutions qu'il lui avoit faites. Si l'imagination de l'enfant parut plaisante à ceux qui l'entendirent, ce qu'il leur racontoit les étonna. Ils ne pouvoient comprendre comment un emportement de jeu-

nesse, si ordinaire dans les maisons où il y a des freres de differente humeur, avoit fait une si forte impression dans l'esprit de Paul, & qu'il en fit une si longue penitence : car il y avoit déja plus de quarante ans que le Bien heureux Stanislas étoit mort. Mais ils eussent été encore bien plus surpris, si on leur eut dit, que depuis un si long-tems il avoit passé presque toutes les nuits de la même maniere qu'il avoit fait celle-là, ne couchant ordinairement que sur la terre nuë, quoi-qu'il fut devenu tres-infirme & qu'il eust le corps tout attenué de jeûnes.

Il demeuroit d'ordinaire à Prasniz à cause que cette ville étoit proche de ses terres. Il y avoit fondé un hôpital & s'étoit logé tout auprés, afin de servir & d'assister les pauvres : ce qu'il faisoit avec une charité toute paternelle, prevenant leurs besoins, & n'épargnant ni son bien ni sa peine

pour les soulager. Sa maison étoit le refuge ordinaire des pelerins & de tous ceux qui n'avoient pas le moyen de loger ailleurs, il les recevoit avec un visage gai & épanoüi, il leur lavoit les pieds, il les servoit lui-même à table, & quand ils sortoient de chez lui, il leur donnoit encore l'aumône pour continuer leur voyage, selon le besoin qu'ils en avoient.

A voir comme Paul s'occupoit en ces exercices de la charité, l'on eut dit, qu'ils ne lui eussent laissé de tems que ce qu'il lui en falloit pour se reposer : mais il n'en étoit pas moins assidu à la priere, il recitoit tous les jours l'Office divin comme les Prêtres, il se levoit à deux heures aprés minuit pour dire matines, aprés lesquelles, aiant pris la discipline en la maniere que nous le venons de dire, il passoit ce qui lui restoit de tems jusqu'au jour dans une profonde contemplation. Il

avoit un attrait particulier à mediter les misteres de la Passion de nôtre Seigneur. Il y trouvoit tant de douceur, qu'il y passoit quelques fois les nuits toutes entieres. Il avoit encore des sentimens de devotion fort tendres pour le saint Sacrement de l'autel. Il entendoit tous les jours plusieurs Messes,& lors qu'il étoit en voyage,s'il ne rencontroit point de lieu le matin où il la pust entendre, à quelque heure qu'il arrivast dans les bourgs où il y avoit des Eglises il y alloit & se faisoit ouvrir le tabernacle par un Prêtre, pour faire sa priere devant le saint sacrement: Lors qu'il trouvoit en son chemin quelque image devote ou quelque chapelle, il faisoit arrêter son carrosse, & descendoit pour y faire oraison, se jettant à genoux, & se prosternant souvent la face contre terre: car c'étoit ainsi qu'il prioit presque toûjours, à quoi il s'étoit tellement endur-

CHAPITRE II.

D'un enfant ressuscité par l'intercession du Bien-heureux Stanislas.

UNe trouppe d'enfans de la ville de Posna, joüant ensemble sur le bord de la Varte lors qu'elle étoit glacée, un d'entre eux nommé Stanislas fut poussé dedans par un de ses compagnons, & son mal-heur voulust qu'il tombast dans un endroit où l'on avoit rompu la glace pour puiser de l'eau : de sorte qu'il fut incontinant emporté par le courant sous cette glace, & tous les autres le perdirent de veuë. Au cri que firent ces enfans tout effrayez, il s'assembla un grand nombre de personnes sur les deux bords de la riviere, dont plusieurs se mirent en devoir de secourir Stanislas: mais ce fut inu-

tilement, car quelque diligence que l'on fit pour trouver où l'eau l'avoit porté, on n'en put jamais rien découvrir.

Il y avoit déja prés de trois heures qu'on le cherchoit, lorsque deux jeunes Jesuites venant à passer par là, & voiant le peuple assemblé en foule le long de l'eau, eurent la curiosité de s'informer de ce que c'étoit. On leur dit que c'étoit un pauvre enfant qui étoit tombé dans la riviere, & que l'on ne pouvoit trouver. Cet accident funeste toucha ces deux bons religieux de compassion, particulierement depuis qu'ils eurent appris que l'enfant étoit Lutherien & qu'il avoit déja dix ans; & l'un d'eux se sentant porté d'un desir ardent de retirer cette ame du danger où elle étoit de se perdre, fut tout d'un coup inspiré de la recommander au bien-heureux Stanislâs, dont ce malheureux portoit le nom. Aussi-tost qu'il eut

qui avoit contrarié la doctrine de Jesus-Christ, & qui avoit persecuté les saints ; & Dieu qui le vouloit conduire à la perfection par la voye de la penitence, luy remettoit continuellement devant les yeux les violences, dont il avoit usé contre le petit Stanislas: De sorte qu'il vivoit dans une sainte haine de luy-méme, & dans un desir insatiable de souffrir, pour expier le mal qu'il avoit fait à son frere. Il n'en parloit jamais qu'il ne parût tout attendri : il prenoit plaisir à raconter à ses amis les persecutions injustes qu'il lui avoit faites, & la douceur avec laquelle ce courageux enfant les avoit endurées. Il passoit tous les jours devant son image un long espace de temps, prosterné en terre, les bras étendus en forme de croix, versant un torrent de larmes, ausquelles il méloit quelquesfois son sang. Ce qui fut remarqué une fois, entre autres par

un jeune enfant de qualité, qui a asſuré avoir esté témoin de ce que je m'en vais dire.

Paul étant un jour allé rendre visite à un gentil-homme de la maison de Lusca, on l'y retint à coucher, & quand l'heure en fut venuë, on le conduisit selon la coûtume dans l'appartement qui luy avoit esté preparé. Aussi-tôt que ceux qui l'y avoient accompagné se furent retirez, il fit aussi retirer ses gens, & alors croyant n'être vû de personne, il se mit en oraison, & y passa une grande partie de la nuit. Cette priere fut suivie d'une rude discipline, qu'il prit durant un fort long espace de temps, jettant de profonds soupirs & repetant souvent ces paroles, qui marquoient le sujet de sa penitence. *Mon saint frere, mon saint frere, priez Dieu pour ce pauvre pecheur: & pardonnez moy tous les maux que je vous ay faits.* Aprés que Paul eût

cessé de se frapper, il se coucha pour prendre un peu de repos, sans prendre garde qu'il y avoit à côté de sa chambre un petit cabinet, où couchoit un des enfans de la maison, qui ne sçachant à quoi attribuer une chose si peu ordinaire dans un homme de cette qualité, crut qu'il avoit tué son frere, & que ce qu'il lui avoit vû faire, étoit une penitence qu'on lui avoit imposée pour ce crime. Mais il fut detrompé de cette pensée le lendemain matin, lors que racontant ce qu'il avoit vû en presence de quelques persones, qui sçavoient la vie de ce Seigneur, il apprit quel étoit ce frere que Paul avoit persecuté, & de quelle nature avoient été les persecutions qu'il lui avoit faites. Si l'imagination de l'enfant parut plaisante à ceux qui l'entendirent, ce qu'il leur racontoit les étonna. Ils ne pouvoient comprendre comment un emportement de jeu-

nesse, si ordinaire dans les maisons où il y a des freres de differente humeur, avoit fait une si forte impression dans l'esprit de Paul, & qu'il en fit une si longue penitence : car il y avoit déja plus de quarante ans que le Bien heureux Stanislas étoit mort. Mais ils eussent été encore bien plus surpris, si on leur eut dit, que depuis un si long-tems il avoit passé presque toutes les nuits de la même maniere qu'il avoit fait celle-là, ne couchant ordinairement que sur la terre nuë, quoi-qu'il fut devenu tres-infirme & qu'il eust le corps tout attenüé de jeûnes.

Il demeuroit d'ordinaire à Prasniz à cause que cette ville étoit proche de ses terres. Il y avoit fondé un hôpital & s'étoit logé tout auprés, afin de servir & d'assister les pauvres : ce qu'il faisoit avec une charité toute paternelle, prevenant leurs besoins, & n'épargnant ni son bien ni sa peine

pour les soulager. Sa maison étoit le refuge ordinaire des pelerins & de tous ceux qui n'avoient pas le moyen de loger ailleurs, il les recevoit avec un visage gai & épanoüi, il leur lavoit les pieds, il les servoit lui-même à table, & quand ils sortoient de chez lui, il leur donnoit encore l'aumône pour continuer leur voyage, selon le besoin qu'ils en avoient.

A voir comme Paul s'occupoit en ces exercices de la charité, l'on eut dit, qu'ils ne lui eussent laissé de tems que ce qu'il lui en falloit pour se reposer : mais il n'en étoit pas moins assidu à la priere, il recitoit tous les jours l'Office divin comme les Prêtres, il se levoit à deux heures aprés minuit pour dire matines, aprés lesquelles, aiant pris la discipline en la maniere que nous le venons de dire, il passoit ce qui lui restoit de tems jusqu'au jour dans une profonde contemplation. Il

avoit

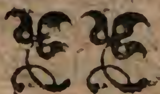
avoit un attrait particulier à mediter les misteres de la Passion de nôtre Seigneur. Il y trouvoit tant de douceur, qu'il y passoit quelques fois les nuits toutes entieres. Il avoit encore des sentimens de devotion fort tendres pour le saint Sacrement de l'autel. Il entendoit tous les jours plusieurs Messes, & lors qu'il étoit en voyage, s'il ne rencontroit point de lieu le matin où il la pust entendre, à quelque heure qu'il arrivast dans les bourgs où il y avoit des Eglises il y alloit & se faisoit ouvrir le tabernacle par un Prêtre, pour faire sa priere devant le saint sacrement. Lors qu'il trouvoit en son chemin quelque image devote ou quelque chapelle, il faisoit arrêter son carrosse, & descendoit pour y faire oraison, se jettant à genoux, & se prosternant souvent la face contre terre : car c'étoit ainsi qu'il prioit presque toûjours, à quoi il s'étoit tellement endur-

cy les genoux qu'il s'y étoit fait un calus qui lui rendoit ces parties là insensibles.

Paul Kostka avoit déja prés de soixante ans, lors que voulant rendre son sacrifice encore plus parfait il prit le dessein de se faire Jesuite. Il s'addressa d'abord au Provincial de Pologne pour être receu; mais ce pere en aiant fait difficulté, sur ce que ce Seigneur étoit trop avancé en âge & qu'il s'etoit ruiné la santé, Paul en écrivit au pere General, qui accorda volontier cette grace & à la memoire de son frere déja honoré par le souverain Pontife du titre de bienheureux, & à sa propre vertu : estimant qu'un saint, quelque infirme & quelque âgé qu'il soit, n'est jamais inutile dans une communauté tandis qu'il peut encore prier & souffrir.

Nôtre saint penitent ayant receu la lettre du pere General commença à disposer ses affaires,

pour entrer au noviciat dans une parfaite liberté d'esprit, & sans aucun autre soin que de travailler à sa perfection avec une ferveur toute nouvelle. Mais Dieu se contenta de sa bonne volonté, car étant allé à Petricovie pour faire observer quelques formalitez de justice qui manquoient aux contrats des fondations qu'il avoit faites, il y tomba malade & y mourut dans une grande opinion de sainteté, qui fut confirmée par une lumiere miraculeuse, dont son corps parut environné durant la nuit qui preceda le jour de ses obseques.



CHAPITRE II.

D'un enfant ressuscité par l'intercession du Bien-heureux Stanislas.

UNe trouppe d'enfans de la ville de Posna, joüant ensemble sur le bord de la Varte lors qu'elle étoit glacée, un d'entre eux nommé Stanislas fut poussé dedans par un de ses compagnons, & son mal-heur voulust qu'il tombast dans un endroit où l'on avoit rompu la glace pour puiser de l'eau : de sorte qu'il fut incontinant emporté par le courant sous cette glace, & tous les autres le perdirent de veuë. Au cri que firent ces enfans tout effrayez, il s'assembla un grand nombre de personnes sur les deux bords de la riviere, dont plusieurs se mirent en devoir de secourir Stanislas: mais ce fut inu-

cilement, car quelque diligence que l'on fit pour trouver où l'eau l'avoit porté, on n'en put jamais rien découvrir.

Il y avoit déja prés de trois heures qu'on le cherchoit, lors que deux jeunes Jesuites venant à passer par là, & voiant le peuple assemblé en foule le long de l'eau, eurent la curiosité de s'informer de ce que c'étoit. On leur dit que c'étoit un pauvre enfant qui étoit tombé dans la riviere, & que l'on ne pouvoit trouver. Cet accident funeste toucha ces deux bons religieux de compassion, particulierement depuis qu'ils eurent appris que l'enfant étoit Lutherien & qu'il avoit déja dix ans ; & l'un d'eux se sentant porté d'un desir ardent de retirer cette ame du danger où elle étoit de se perdre, fut tout d'un coup inspiré de la recommander au bien-heureux Stanislas, dont ce malheureux portoit le nom. Aussi-tost qu'il eut

formé cette pensée il la communiqua à ceux qui étoient autour de lui, & les aiant invité à joindre leurs prieres aux siennes, il se mit à genoux sur le rivage, & pria tout haut le bien heureux Stanislas de vouloir prendre la protection de cet enfant, & d'employer le pouvoir qu'il avoit auprés de Dieu pour lui rendre la vie du corps, afin qu'il pût recevoir celle de l'ame dans le sein de l'Eglise catholique, qui étoit sa vraye mere.

Au moment que le bon Religieux achevoit sa priere, on apperceut au travers de la glace le corps de l'enfant, que le courant portoit vers une digue de gros pieux plantez pour détourner l'eau, & pour la faire aller avec plus d'impetuosité du côté de deux moulins bâtis l'un au dessus de l'autre dans le milieu de la riviere. Ce corps ne fut pas plûtost arrivé à la digue, que

suivant le fil de l'eau il fut porté sous la roüe du premier de ces moulins, où il devoit étre mis en pieces, si Dieu qui vouloit glorifier le bien heureux Stanislas en cét enfant, n'eust commencé des lors le miracle qu'il acheva bientost aprés en lui rendant la vie. Etant sorti de dessous cette roüe, il alloit encore passer par dessous une autre, lorsque quelques branches d'arbres & quelques morceaux de bois s'étant attachez à lui, l'embarrasserent au tour d'un pieu & l'y arrêterent, ce qui donna le loisir à ceux qui le cherchoient, de l'aller prendre & de le porter sur le rivage.

Dés qu on l'eut étendu sur le sable, tout le monde juge bien qu'il étoit mort, mais pour s'en assurer davantage on fit venir un medecin, qui aprés avoir fait bien des experiences pour voir s'il n'y reconnoîtroit point quelque marque de vie, s'en retourna, disant

que les morts avoient besoin d'un Prêtre pour les enterrer, & non pas d'un Medecin. Le devot religieux qui avoit mis l'enfant sous la protection du bien-heureux Stanislas, ne perdit pas neanmoins courage : il lui sembloit que le serviteur de Dieu avoit trop bien commencé pour en demeurer là, & il ne douta point que celui qui avoit déja fait un miracle si visible, pour conserver le corps, n'en fist bien encore un autre pour sauver l'ame. Ainsi sentant redoubler sa confiance, il reïtera sa priere, durant laquelle l'enfant commença à se remuer, au grand étonnement de tout le monde & revenant peu à peu, il se trouva bien-tost en état de témoigner sa reconnoissance à son liberateur, en abiurant l'heresie dans laquelle il avoit été élevé. Ce que son pere lui permit volontiers aussi bien qu'à tout le reste de la famille, qui avoient été

avoient esté touchez de ce miracle quoy qu'il ne le fist pas luy-même au moins publiquement, se trouvant engagé dans son party par l'interét, qui est le plus ordinaire obstacle que le demon mette à la conversion des heretiques, qui ne sont pas d'ailleurs corrompus par le libertinage.

Le bruit de ce miracle s'étant répandu dans toute la Pologne, & ayant esté depeint en beaucoup d'endroits dans les Eglises, donna occasion à plusieurs personnes d'avoir recours au Bienheureux Stanislas en de pareilles rencontres, & d'en recevoir la même grace : ce qui est arrivé si souvent que ces peuples l'ont appellé le saint qui ressuscite les morts.



CHAPITRE III.

Le Bien-heureux Staniſlas apparoît à la mort, à un jeune enfant qui lui étoit devot, & il lui montre le Paradis.

CE n'eſt pas une action moins digne d'un ſaint, de procurer une bonne mort à ceux qui luy ſont devots, que de leur rendre la vie lors qu'ils l'ont perduë.

Il y avoit à Jaroſlau un jeune enfant nommé Albert, qui avoit pris le Bien-heureux Staniſlas non ſeulement pour ſon protecteur, mais encore pour le modele de ſa vie & de ſes mœurs. C'étoit une ame que Dieu avoit prevenuë par les benedictions de ſa douceur; car à l'âge de treize ans on l'eſtimoit déja un grand ſaint, & quoy qu'il fût pauvre & d'une naiſſan-

ce obscure, il étoit en grande consideration dans toute la ville. Il avoit une pureté d'Ange, il aimoit la priere, il évitoit les compagnies suspectes, & il ne conversoit qu'avec les plus reglez de ceux qui étudioient avec luy. Albert ayant ainsi imité, le Bienheureux Stanislas en sa vie, eut le bon-heur de luy ressembler aussi en sa mort. Car étant tombé malade au mois de May, il predit qu'il mourroit le jour de l'Octave de l'Ascension, & il porta toûjours depuis son ame entre ses mains, pour la rendre à son createur, quand son heure seroit venuë.

Il se disposa à ce dernier passage par l'exercice de toutes les vertus, que l'état où il étoit luy put permettre de pratiquer. Durant ce temps-là, il fit paroître tant de tendresse pour son bienheureux protecteur, & une si grande confiance en luy, qu'il

merita de le voir un peu avant que de mourir. Car étant alors entré dans une profonde extase, le ciel s'ouvrit tout d'un coup à ses yeux, & il apperceut le bien-heureux Stanislas tout brillant de lumiere, qui venoit au devant de luy, & qui s'approchant jusqu'auprés de son lit, l'entretint quelque temps familierement, & luy fit beaucoup de caresses.

Ceux qui étoient alors autour du petit Albert s'apperceurent bien, par les divers mouvemens de son visage & par le feu qui paroissoit dans ses yeux, qu'il se passoit en luy quelque chose qui n'étoit pas ordinaire. Ce qui ayant donné la curiosité à quelques-uns de sçavoir ce que c'étoit, Albert le leur apprit avec simplicité quand il fut revenu à luy; aprés quoy cet heureux enfant rendit doucement l'esprit entre les mains de son saint patron,

pour aller joüir de la gloire que ſes merites luy avoient acquiſe. Ses funerailles furent celebrées avec beaucoup de pompe & un concours extraordinaire de tous les ordres de la ville. La ducheſſe d'Oſtrog s'y trouva avec ſa maiſon, & l'on prononça en ſa preſence un diſcours tres touchant, ſur les vertus d'Albert, & ſur les graces, que le Bien-heureux Staniſlas faiſoit à ceux qui luy étoient devots.

CHAPITRE IV.

Une branche de romarin priſe ſur l'Autel du Bien-heureux Staniſlas, en fait reverdir quatre cent pieds, que le mauvais air avoit fait mourir.

UNe payſanne nommée Anne, qui demeuroit dans un village aſſez proche de Lublin,

gagnoit ſa vie par le petit trafic qu'elle faiſoit de quelques plantes. Elle avoit entre autres une grande quantité de romarin, qu'elle cultivoit avec un ſoin particulier, parce que l'uſage en eſt fort commun en ce païs là, & qu'elle en tiroit un grand profit.

Anne n'étoit pas méconnoiſſante envers Dieu de la benediction qu'il donnoît à ſon petit travail : elle le ſervoit dans la ſimplicité de ſon cœur, & comme elle avoit beaucoup de devotion au Bien-heureux Staniſlas, elle luy portoit ſouvent des bouquets & des couronnes de fleurs lors qu'elle alloit à Lublin. Car c'eſt une coutume univerſellement pratiquée en cette ville là, que de charger l'autel du ſerviteur de Dieu de ces ſortes de preſens, qui ſe diſtribuënt en ſuitte aux malades, & qui font ſouvent des gueriſons tres miraculeuſes.

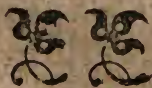
La pauvre femme dont nous

parlons, continua de faire son offrande sur cet autel, jusqu'à ce que la peste se mit dans le bourg, où elle demeuroit. Car alors beaucoup de ceux qui en étoient frappez étant entrez dans son jardin, pour cüeillir quelques herbes dont ils avoient besoin pour se faire des remedes, elle n'osa plus y aller, de peur qu'ils n'y eussent porté le mauvais air: ce qui fut cause que la pluspart de ces plantes venant ou à manquer de culture, ou à sentir la corruption de l'air, moururent presque toutes.

Anne fut bien surprise, lors que rentrant dans son jardin, aprés que la maladie eust cessé, elle y vit les choses dans un si grand desordre: mais rien ne la toucha tant que la perte de son romarin, dont elle en trouva plus de quatre cent pieds morts, les branches en étant dessechées jusq'à la racine, & les fueil-

les toutes noires. Comme elle étoit dans cette affliction, elle se sentit inspirée d'avoir recours au Bien-heureux Stanislas, auquel elle avoit si souvent offert des bouquets de la plante, dont elle regrettoit la perte. Elle alla donc à Lublin, où s'étant prosternée devant l'Autel du Bien-heureux, elle fit vœu que s'il luy rendoit son romarin, elle luy en offriroit encore à l'avenir bien plus souvent, qu'elle n'avoit fait jusqu'alors. Puis ayant demandé à un des peres de la maison, un morceau de romarin qui eust esté sur l'autel du Bien-heureux Stanislas, elle s'en retourna chez elle. Aussi-tôt qu'elle y fût arrivée elle se retira dans une chambre où elle avoit mis son romarin, car elle l'avoit arraché par le pied, avant que d'aller à la ville, & tenant en sa main la branche qu'on luy avoit donnée, elle fit cette priere, pleine

de confiance & de cette ſimplicité qui fait les miracles. Grand ſaint, vous ſçavez bien que cette plante a toûjours eſté autant à vous qu'à moy, ayez la bonté de me la rendre, cela ne vous coûtera rien, & moy j'en recevray un grand ſoulagement dans ma pauvreté. Aprés avoir dit ce peu de paroles, elle fit toucher la branche de romarin, qu'elle avoit apportée de deſſus l'autel du Bienheureux Staniſlas, à celuy qui luy étoit mort durant la peſte, lequel par cet attouchement reverdit ſur l'heure, & parut tout d'un coup plus frais & plus beau qu'il n'avoit jamais eſté.



femme, qui étoit demeurée en priéres devant l'image du bienheureux Stanislas, la vit tout d'un coup toute couverte de grosses gouttes de sueurs. Elle avertit incontinant son mari de ce qu'elle voioit, le priant de se lever pour en être lui-même témoin. Cet homme traita d'abord ce que lui disoit sa femme de reverie, & ne vouloit pas se lever : mais enfin elle l'en pressa tant, que pour se delivrer de son importunité, il sortit du lit & s'approchant de l'image, il reconnut lui même que ce n'étoit point une illusion. Neanmoins afin de s'en assurer d'avantage, il monta sur la table, & ayant passé la main par dessus le tableau il l'en retira toute moüillée, ce qui l'étonna extremement & lui fit jetter un grand cri. Cette premiere sueur ayant été ainsi essuyée, il n'en parut pas davantage ce jour-là, mais le lendemain qui étoit le neufié-

me Dimanche d'aprés la Pentecôte, auquel on lit dans l'Evangile comme nôtre Seigneur pleura sur la ville de Jerusalem, l'artisant étant encore à table dans la méme situation que le jour precedant, sentit qu'il lui tomboit des gouttes d'eau sur le cou, & ayant levé les yeux en haut, pour voir d'où cela pouvoit venir, il connut que c'étoient de grosses larmes qui sortoient des yeux du bien-heureux Stanislas, sous le tableau duquel il étoit assis. Le bon artisan croyant alors qu'il ne devoit pas étre seul temoin d'un miracle, que Dieu ne faisoit apparemment que pour donner quelque avertissement au peuple, il partit à l'heure méme pour aller à Lublin en avertir les Jesuites, qu'il jugeoit bien y devoir prendre plus de part que les autres. Il arriva au College si plein d'émotion & si attendri, qu'à peine pouvoit-il parler : il raconta neantmoins

merita de le voir un peu avant que de mourir. Car étant alors entré dans une profonde extase, le ciel s'ouvrit tout d'un coup à ses yeux, & il apperceut le bienheureux Stanislas tout brillant de lumiere, qui venoit au devant de luy, & qui s'approchant jusqu'auprés de son lit, l'entretint quelque temps familierement, & luy fit beaucoup de caresses.

Ceux qui étoient alors autour du petit Albert s'apperceurent bien, par les divers mouvemens de son visage & par le feu qui paroissoit dans ses yeux, qu'il se passoit en luy quelque chose qui n'étoit pas ordinaire. Ce qui ayant donné la curiosité à quelques-uns de sçavoir ce que c'étoit, Albert le leur apprit avec simplicité quand il fut revenu à luy; aprés quoy cet heureux enfant rendit doucement l'esprit entre les mains de son saint patron,

pour aller joüir de la gloire que ses merites luy avoient acquise. Ses funerailles furent celebrées avec beaucoup de pompe & un concours extraordinaire de tous les ordres de la ville. La duchesse d'Ostrog s'y trouva avec sa maison, & l'on prononça en sa presénce un discours tres touchant, sur les vertus d'Albert, & sur les graces, que le Bien-heureux Stanislas faisoit à ceux qui luy étoient devots.

CHAPITRE IV.

Une branche de romarin prise sur l'Autel du Bien-heureux Stanislas, en fait reverdir quatre cent pieds, que le mauvais air avoit fait mourir.

UNe paysanne nommée Anne, qui demeuroit dans un village assez proche de Lublin,

gagnoit ſa vie par le petit trafic qu'elle faiſoit de quelques plantes. Elle avoit entre autres une grande quantité de romarin, qu'elle cultivoit avec un ſoin particulier, parce que l'uſage en eſt fort commun en ce païs là, & qu'elle en tiroit un grand profit.

Anne n'étoit pas méconnoiſſante envers Dieu de la benediction qu'il donnoît à ſon petit travail : elle le ſervoit dans la ſimplicité de ſon cœur, & comme elle avoit beaucoup de devotion au Bien-heureux Staniſlas, elle luy portoit ſouvent des bouquets & des couronnes de fleurs lors qu'elle alloit à Lublin. Car c'eſt une coutume univerſellement pratiquée en cette ville là, que de charger l'autel du ſerviteur de Dieu de ces ſortes de preſens, qui ſe diſtribuënt en ſuitte aux malades, & qui font ſouvent des guериſons tres miraculeuſes.

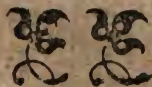
La pauvre femme dont nous

parlons, continua de faire ſon offrande ſur cet autel, juſqu'à ce que la peſte ſe mit dans le bourg où elle demeuroit. Car alors beaucoup de ceux qui en étoient frappez étant entrez dans ſon jardin, pour cüeillir quelques herbes dont ils avoient beſoin pour ſe faire des remedes, elle n'oſa plus y aller, de peur qu'ils n'y euſſent porté le mauvais air: ce qui fut cauſe que la pluſpart de ces plantes venant ou à manquer de culture, ou à ſentir la corruption de l'air, moururent preſque toutes.

Anne fut bien ſurpriſe, lors que rentrant dans ſon jardin, aprés que la maladie euſt ceſſé, elle y vit les choſes dans un ſi grand deſordre: mais rien ne la toucha tant que la perte de ſon romarin, dont elle en trouva plus de quatre cent pieds morts, les branches en étant deſſechées juſq'à la racine, & les füeil-

les toutes noires. Comme elle étoit dans cette affliction, elle se sentit inspirée d'avoir recours au Bien-heureux Stanislas, auquel elle avoit si souvent offert des bouquets de la plante, dont elle regrettoit la perte. Elle alla donc à Lublin, où s'étant prosternée devant l'Autel du Bien-heureux, elle fit vœu que s'il luy rendoit son romarin, elle luy en offriroit encore à l'avenir bien plus souvent, qu'elle n'avoit fait jusqu'alors. Puis ayant demandé à un des peres de la maison, un morceau de romarin qui eust esté sur l'autel du Bien-heureux Stanislas, elle s'en retourna chez elle. Aussi-tôt qu'elle y fût arrivée elle se retira dans une chambre où elle avoit mis son romarin, car elle l'avoit arraché par le pied, avant que d'aller à la ville, & tenant en sa main la branche qu'on luy avoit donnée, elle fit cette priere, pleine

de confiance & de cette ſimplicité qui fait les miracles. Grand ſaint, vous ſçavez bien que cette plante a toûjours eſté autant à vous qu'à moy, ayez la bonté de me la rendre, cela ne vous coûtera rien, & moy j'en recevray un grand ſoulagement dans ma pauvreté. Aprés avoir dit ce peu de paroles, elle fit toucher la branche de romarin, qu'elle avoit apportée de deſſus l'autel du Bienheureux Staniſlas, à celuy qui luy étoit mort durant la peſte, lequel par cet attouchement reverdit ſur l'heure, & parut tout d'un coup plus frais & plus beau qu'il n'avoit jamais eſté.



CHAPITRE V.

On voit l'image du Bien-heureux Staniſlas, ſuer, & pleurer, & donner d'autres marques de douleur: Dieu revele à un devot religieux de l'Ordre de ſaint François que les prieres de ſon ſerviteur detournoient beaucoup de grands maux de deſſus la Pologne.

DAns une petite maiſon, ſituée ſur une éminence à la vuë de Lublin, il y avoit un artiſan pauvre, mais vertueux, qui avoit eu la devotion d'orner ſa chambre d'images propres à inſpirer de la pieté à ſes enfans qu'il élevoit ſoigneuſement dans la crainte de Dieu. Parmi ces images il y avoit un petit tableau du Bien-heureux Staniſlas, attaché par en bas à la muraille

& suspendu par en haut à une corde qui l'en tenoit éloigné environ d'un demi pied, & le faisoit pancher sur une table, où l'artisan avoit accoûtumé de manger avec sa famille. Un jour à l'issuë de son dîner, comme il étoit encore à table avec sa femme & une petite fille qu'ils avoient, cet enfant, qui étoit assise vis-à vis de l'image, ayant jetté la vuë par hazard de ce côté là, s'apperceut que le visage du Bien-heureux Stanislas étoit tout moüillé de sueur. Ce prodige l'ayant extremement surprise, elle en avertit son pere & sa mere, qui étoient de l'autre côté de la table, en leur criant: regardez nôtre saint, il pleure, il est tout en eau. Mais ny l'un ny l'autre n'ayant pris garde à ce que leur disoit la petite fille, le jour se passa sans qu'ils s'apperceussent de rien.

La nuit étant venüe & l'artisan s'étant allé coucher, sa

femme, qui étoit demeurée en priéres devant l'image du bienheureux Stanislas, la vit tout d'un coup toute couverte de grosses gouttes de sueurs. Elle avertit incontinant son mari de ce qu'elle voioit, le priant de se lever pour en étre lui-même témoin. Cet homme traita d'abord ce que lui disoit sa femme de reverie, & ne vouloit pas se lever : mais enfin elle l'en pressa tant, que pour se delivrer de son importunité, il sortit du lit & s'approchant de l'image, il reconnut lui même que ce n'étoit point une illusion. Neanmoins afin de s'en assurer d'avantage, il monta sur la table, & ayant passé la main par dessus le tableau il l'en retira toute moüillée, ce qui l'étonna extremement & lui fit jetter un grand cri. Cette premiere sueur ayant été ainsi essuyée, il n'en parut pas davantage ce jour-là, mais le lendemain qui étoit le neufié-

me Dimanche d'aprés la Pente-côte, auquel on lit dans l'Evangile comme nôtre Seigneur pleura ſur la ville de Jeruſalem, l'artiſant étant encore à table dans la méme ſituation que le jour precedant, ſentit qu'il lui tomboit des gouttes d'eau ſur le cou, & ayant levé les yeux en haut, pour voir d'où cela pouvoit venir, il connut que c'étoient de groſſes larmes qui ſortoient des yeux du bien-heureux Staniſlas, ſous le tableau duquel il étoit aſſis. Le bon artiſan croyant alors qu'il ne devoit pas étre ſeul temoin d'un miracle, que Dieu ne faiſoit apparemment que pour donner quelque avertiſſement au peuple, il partit à l'heure méme pour aller à Lublin en avertir les Jeſuites, qu'il jugeoit bien y devoir prendre plus de part que les autres. Il arriva au College ſi plein d'émotion & ſi attendri, qu'à peine pouvoit-il parler : il raconta neau-

moins au pere Fenici, qu'il rencontra le premier en arrivant dans la maison, ce qui se passoit chez luy, & l'ayant persuadé, par les larmes qu'il versoit en luy parlant, de la bonne foy de son procedé, il l'emmena avec luy afin qu'il s'en convainquît par ses propres yeux. Ce qui ne fut pas difficile: car l'image jettoit encore une si grande quantité de sueur & de larmes lors qu'ils arriverent, que la terre en étoit toute couverte: & la méme chose continua le reste de la journée à la vuë de toute la ville de Lublin, d'où l'on accouroit en foulle pour voir ce prodige.

Sur le soir, le pere Fenici, qui s'en étoit retourné à la ville, revint en cette maison avec deux magistrats, un avocat & un notaire, pour faire le procez verbal de ce qui s'y passoit. Mais l'image cessa de suer à leur arrivée: ce qui obligea le pere de se jetter

genoux devant elle, & de prier le B. Stanislas de ne pas priver ceux qu'il avoit amenez avec luy de la vuë d'un miracle, qu'il avoit fait voir à tant d'autres personnes. A peine ce pere avoit fini sa priere, qu'il sortit une larme de l'œil droit de l'image, d'une grosseur extraordinaire, & toute entourée de rayons lumineux, comme le sont ceux des étoilles. Celle-là fut suivie de beaucoup d'autres, & accompagnée de la sueur ordinaire, qui sortoit avec tant d'abondance, que plusieurs en mouillerent tout leur mouchoir en la voulant essuyer. Pendant que chacun raisonnoit à sa maniere sur ce sujet, & que le peuple épouvanté crioit à haute voix, *Bien-heureux Stanislas priez pour nous*, les commissaires visiterent exactement l'image & tout ce qui étoit autour, pour voir si l'on n'y trouveroit rien d'humide. On détacha le tableau

du lieu où il étoit, & on le visita de tous les côtez, mais on trouva que l'endroit qui regardoit la muraille étoit extremement sec, & l'on remarqua même que la poussiere qui s'y étoit attachée, y avoit fait une maniere de croûte, qui auroit esté capable de la garantir de l'humidité, quand le temps, qui étoit alors tres-sec, y auroit esté disposé. Ce qui ayant esté reconnu, on en dressa un acte juridique; & aprés que le miracle eut cessé, on transporta l'image dans l'Eglise des Jesuites, où elle est encore aujourd'hui honorée de toute la Pologne.

Quarante jours aprés ce miracle il en arriva un autre tout semblable dans la maison professe des Jesuites de Cracovie. Il y eust neanmoins cela de particulier en ceux-cy, qu'outre la sueur & les larmes qui couloient en grande abondance d'un tableau du Bienheureux Stanislas, il paroissoit

divers

divers mouvemens ſur ſon viſage, qui marquoient de la douleur; quelque-fois on le voioit tout penſif & comme plongé dans une profonde melancholie, il pâliſſoit de tems en tems & ſembloit ſe laiſſer abattre à quelque grand deplaiſir, puis il reprenoit tout d'un coup un air affectueux comme s'il euſt demandé quelque choſe à Dieu avec ferveur, & ſon viſage étoit ſi ardent, qu'il en ſortoit de la fumée Pendant tout le tems que dura ce nouveau miracle, on changea pluſieurs fois l'image de lieu : mais quelque part qu'on la miſt, elle jettoit toûjours la même quantité de larmes & de ſueur. Ce qui ayant enfin ceſſé après avoir duré plus d'une ſemaine entiere, en preſence d'une infinité de perſonnes qui en furent témoins, on porta l'image dans l'Egliſe, où il a plu à Dieu de la rendre celebre par beaucoup

d'autres grands miracles qui s'y sont faits.

Toutes les circonstances de ce prodige marquoient assez que le Bien heureux Stanislas emploioit ses prieres auprés de Dieu, pour détourner quelque grand malheur de dessus la Pologne, & il est à croire qu'il fust exaucé, ce Royaume n'aiant jamais été plus florissant qu'il étoit alors, & qu'il le fut encore long-tems depuis. Ce qui me confirme dans cette pensée est la revelation qu'avoit euë quelque tems auparavant, un devot religieux de l'ordre de saint François nommé Daniel Bonicouski, par laquelle Dieu lui fit connoître, que le Bien-heureux Stanislas detournoit par son intercession beaucoup de grands fléaux de dessus la Pologne. Car une nuit qu'il étoit en oraison le pere Eternel se fit voir à lui, sous l'image d'un roi plein d'une majesté terrible,

& avec un visage tout étincellant de colere. Au pied de son trône, étoient une trouppe de ces Anges exterminateurs dont il est parlé dans l'Apocalypse, le glaive en main & prets à executer ses ordres. Cét appareil de justice donna de la frayeur à Daniel, mais il en eut encore bien davantage, lors qu'il entendit ce Roi irrité, prononcer un arrest contre la Pologne, où ses crimes lui étoient reprochés en particulier, & en ordonner l'execution à ses Anges. Car ces ministres de la colere de Dieu se disposoient déja à obeïr, lors que le sainte Vierge s'adressant à son Fils le pria de lui aider à obtenir du Pere Eternel, la grace d'un Royaume où elle avoit toûjours été honorée d'une façon particuliere : puis aiant apperceu le Bien-heureux Stanislas tout tremblant de la crainte respectueuse, dont la colere de Dieu l'avoit rempli, elle lui dit ces

mots pour l'avertir de venir joindre ses prieres à celles de nôtre Seigneur & aux siennes. *Hé quoi, mon fils, vous ne priez pas pour vôtre patrie & pour vos freres.* Ce petit reproche sembla donner de la hardiesse au bien-heureux Stanislas : car il s'approcha incontinent du trône, & demanda grace pour la Pologne avec une confiance, par laquelle il merita d'étre exaucé. Dieu declarant à l'heure même qu'il pardonnoit à ce Royaume en consideration de son Fils de la sainte vierge & du bien-heureux Stanislas. Cette action causa une joye incroyable aux Anges qui y assistoient. Et ils la témoignerent par un cantique, qui fut encore oüi du saint religieux dont on a appris en détail tout ce que je viens de raconter.

Chapitre VI.

La guerre de Sigismond III. Roi de Pologne contre les Turcs heureusement terminée, par l'assistance du bien-heureux Stanislas, à la journée de Chozin, où le Prince Ladislas defit ces infidelles.

APrés la bataille de Prague, où l'Empereur Ferdinand avoit défait les Protestans, Betlem Gabor Prince de Transilvanie, qui s'étoit lié d'interest avéc eux, piqué contre Sigismond Roi de Pologne, de ce qu'il avoit assisté la maison d'Austriche dans cette guerre; resolut, pour s'en venger, de le broüiller avec le grand Seigneur. Il ne lui fut pas dificile d'y reüssir. Le jeune Osman, qui gouvernoit alors l'Empire des Turcs, se laissant gou-

verner lui-même par deux de ses Bassas, il fut aisé à Gabor de se rendre maître de son esprit, aprés avoir gagné ses favoris, & de lui persuader que la Pologne étoit une conquête aussi facile qu'elle lui seroit glorieuse. Ce Prince, qui étoit naturellement ambitieux & plein de presomption, se laissa si bien flatter de cette esperance; que quelque chose que lui pussent remontrer les plus sages de son conseil, pour le détourner d'une entreprise qui avoit mal reüssi à tous ses predecesseurs, il s'y opiniâtra, & traita ceux qui s'y opposerent, comme les ennemis de sa gloire & du bien de son état.

A peine Osman avoit formé le dessein de cette guerre, que la revolte de Gratian Prince de Valaquie, lui donna occasion de la commencer. Gratian étoit un homme d'esprit, qui avoit fait sa fortune auprés du grand Sei-

gneur, mais qui conoiſſant le genie de la Porte, où il avoit été élevé, crut qu'il étoit de la prudence de s'aſſeurer d'un azile, en cas qu'il vint à tomber dans la diſgrace de ſon maître, ou à déplaire aux favoris. Dans cette penſée il prit d'étroites liaiſons avec la Pologne, & entretint une grande correſpondance avec le Roi Sigiſmond.

Les intelligences de ces deux Princes ne pûrent étre ſi ſecrettes, que Betlem Gabor leur commun ennemi ne s'en apperceuſt, & n'en avertit le grand Seigneur. Mais comme Gratian étoit averti auſſi de ſon côté par les amis qu'il avoit à la Porte, des mauvais offices qu'on lui rendoit auprés du Sultan, il reſolut de prévenir ſes ennemis, & de mettre ſa province en état, que le grand Seigneur n'en pût pas aiſément diſpoſer en faveur d'un autre. Le credit qu'il s'y étoit acquis l'ayant

rendu maître de l'esprit du peuple, il le disposa secrettement à se soulever, & à secoüer le joug de la domination Ottomane, pour se mettre, comme il avoit été autrefois sous la protection du Roi de Pologne, qu'il avoit déja fait pancher à seconder ses desseins, en l'informant de ceux que le grand Seigneur avoit contre son Royaume, & des apprests qu'il faisoit pour y porter la guerre.

Les choses en étant là, Gratian apprit que le Sultan envoioit une puissante armée dans la Valaquie, sous la conduite de Sander, l'un des Bassas favoris. Alors ce Prince jugeant bien qu'il n'y avoit plus pour lui de mesures à garder avec la Porte, fit faire main basse sur tous les Turcs qui se trouverent dans sa Province, & y fit entrer l'armée de Pologne commandée par Zoikieuski, auquel il promit de s'aller joindre à la téte de quinze mille chevaux, aussi-tost qu'il

auroit pourvû à la seureté de ses places.

Le general étant entré bien avant dans la Valaquie sur cette promesse, pressa Gratian d'amener ses troupes, avant que les ennemis fussent en état de les empêcher de se joindre. Mais soit que ce Prince eût agi de mauvaise foy avec la Pologne, comme plusieurs l'ont crû ; soit que les Valaques luy eussent manqué au besoin, ce que l'inconstance de ces peuples rend assez probable; il ne tint pas sa parole : car il n'amena avec luy que six cent hommes, assurant neanmoins que le reste arriveroit aux premiers jours. Le general vit bien que Gratian le trompoit, mais il le dissimula pour ne pas effrayer ses soldats, à la vuë des ennemis qui commençoient à paroître.

Les premieres rencontres furent favorables aux Polonois, mais leur prosperité les rendit in-

ſolens, car ils mépriſerent leur ennemy, & forcerent leur general à donner un combat, où ils perdirent une partie de leur canon, & cinq cent de leurs meilleurs hommes. Cette diſgrace abbatit autant le cœur aux ſoldats Polonois, que les avantages paſſez le leur avoit enflé. L'ennemy qu'ils mépriſoient leur devint tout d'un coup formidable, & la peur qu'ils eurent de tomber entre ſes mains fut telle, que pluſieurs deſerterent pendant la nuit, & prirent la fuite. Il y eut même des perſonnes conſiderables dans l'armée & par leur qualité & par leur employ qui ſuivirent ce pernicieux exemple. Calinouski & Gratian furent de ce nombre, mais leur mauvaiſe fortune ne leur permit pas de joüir du fruit d'une ſi lâche action: car le premier ſe noya en voulant traverſer une riviere, & le ſecond, s'étant égaré durant la nuit tomba entre les mains des

ennemis qui le tuerent.

L'armée de Pologne se voyant extremement affoiblie par cette desertion, & hors d'état de donner bataille, prit le party de la retraite. Le general fit admirer sa conduite en cette occasion. Il ne luy restoit plus que deux mille hommes, qu'il remena jusqu'aux portes de Mohilou place frontiere de Pologne, les ayant fait passer dix fois sur le ventre aux ennemis, qui leur avoient couppé chemin, & qui s'étoient emparez de tous les passages. Une si belle action meritoit un succez heureux, mais il fut tres-funeste par l'imprudence des soldats, qui s'imaginant étre en seureté à la vuë de leur païs, se debanderent malgré leurs chefs, pour aller au fourage; & donnerent occasion aux ennemis qui les suivoient encore, de les charger dans ce desordre: ce qu'ils firent si à propos qu'ils les taillerent en pieces. Le

general fut tué dans la mélée ayant refusé un cheval, qu'un officier luy avoit offert pour s'enfuir. Sa tête fut long-temps exposée devant la tente du bassa, qui l'envoya en suite au grand Seigneur, pour marque de sa victoire.

Le bruit de cette défaite ayant esté porté en même temps à Constantinople & à Varsovie augmenta autant la fierté du Sultan, qu'elle jetta d'effroy & de consternation dans toute la Pologne. Osman ne doutoit point qu'aprés des avantages si considerables, il ne s'en rendît maître sans resistance, aussi-tôt qu'il y paroîtroit en personne, à la tête des nombreuses troupes, qui luy venoient de toutes les parties de son Empire. Au contraire les Polonois se trouvoient si abbatus, que le Roy ayant fait assembler une diette generale à Varsovie, pour deliberer des moyens de sou-

tenir la guerre, il s'y trouva des Gentilshommes qui proposerent de payer un tribut au Grand Seigneur, pour détourner ses armes de dessus le Royaume. Cette proposition donna neanmoins de l'horreur à tout le reste de l'Assemblée. Chacun s'écria qu'il valloit mieux mourir, & le Roy s'étant servi heureusement de l'émotion, que l'ouverture de cet avis avoit causée dans les esprits, pour les porter à faire un effort extraordinaire dans cette necessité extréme, il obtint de la diette l'assignation d'un fonds pour la subsistence de cent mille hommes.

Pendant qu'on faisoit les levées, le Roy dépêcha des Ambassadeurs à divers Princes, pour en obtenir quelque secours, & donna ordre à celuy qu'il envoya à Rome de demander de sa part au general des Jesuites, le chef du B. Stanislas, sous la protection duquel il

avoit mis ſon Royaume. Cette ſainte relique fut l'unique aſſiſtance, que la Pologne receut des païs étrangers, en toute cette guerre: ſes voiſins ne l'ayant pas voulu ſecourir, & les autres ne l'ayant pû faire aſſez-tôt. Car le Sultan, qui vouloit profiter du deſordre, où les victoires de Sander avoient mis les Polonois, haſta ſa marche: ce qui obligea le Roy de hâter auſſi celle de ſes trouppes, afin qu'elles ſe ſaiſiſſent des paſſages. Son deſſein étoit qu'elles s'avançaſſent juſques ſur les bords du Danube, mais elles ne furent pas aſſez-tôt prêtes pour cela. Tout ce qu'elles purent faire, fut de prevenir les ennemis au paſſage de la riviere de Tyre, pour les arrêter dans la Valachie. Chodkievic general de l'armée, & Lubomirski ſon Lieutenant s'y rendirent les premiers, & ayant fait paſſer l'eau à leurs troupes, ils camperent ſur le rivage proche la

fortereſſe de Chozin, où ils attendirent les Coſaques, & le prince Ladiſlas qui devoit commander l'armée en qualité de generaliſſime, & qui amenoit avec luy la fleur de la jeune nobleſſe Polonoiſe.

Ils demeurerent aſſez longtemps dans ce poſte, ſans apprendre aucune nouvelle, ny des uns ny des autres : il courut même un bruit, que les Coſaques avoient eſté defaits par les Turcs, mais il ſe trouva faux. Il étoit bien vrai qu'ils en avoient eſté ſouvent attaquez, & que cinq cens des leurs s'étant écartez du gros de l'armée, avoient eſté inveſtis dans un vallon par les ennemis, & qu'ils avoient mieux aimé mourir que de ſe rendre : mais tous les autres ſe rendirent au camp en fort bon état.

L'arrivée des Coſaques fut bientôt ſuivie de celle des ennemis, qui vinrent planter leur camp à la

vuë de celuy des Polonois. Le nombre en étoit prodigieux, il y avoit plus de quatre cent mille combattans, & le Sultan les commandoit en personne. Ils ne furent pas plûtôt arrivez que leurs tantes furent dressées avec une diligence incroyable. Elles étoient toutes blanches ; & les aigrettes, les pommes dorées, les étendars de diverses couleurs, dont elles étoient ornées par le haut, faisoient un spectacle fort beau à voir. Le quartier du Sultan étoit placé sur une éminence, plus semblable à un superbe palais, par la magnificence des tantes qui le composoient, & par les emmeublemens somptueux dont il étoit orné au dedans, qu'au camp d'un general d'armée.

Aussi-tôt que les Turcs furent campez. Chodkievic voulant leur faire voir que leur nombre ne l'étonnoit pas, fit sortir son armée hors des retranchemens, & la ran-

gea en bataille, en presence des ennemis. On dit que quand Osman l'eut vuë, il eut honte d'avoir amené tant de troupes, pour combattre si peu de gens. Car l'armée Polonoise n'étoit pas alors de plus de quarante mille hommes, le Prince, qui n'étoit pas encore venu, en ayant bien avec luy trente mille. De sorte que le Sultan, ne croyant pas que ses gens eussent besoin de se reposer pour vaincre les Polonois, donna charge à l'heure méme au bassa Usaïm de les aller attaquer. Le succez de cette premiere journée, apprit à Osman, que ce n'est pas assez pour vaincre, que d'avoir beaucoup de Soldats. Car les Turcs furent battus en ce premier combat, & y perdirent un nombre considerable de leurs meilleurs officiers.

La joye, qu'un commencement si heureux avoit causée dans l'armée de Pologne, fut redoublée par

la venuë du Prince, dont le nom celebre par tant de victoires, jetta autant d'effroy dans le cœur des Turcs, que sa presence augmenta le courage des Polonois. Il n'y eut personne parmy eux qui ne se crût invincible, sous un chef qui n'avoit jamais esté vaincu, & qui, comme un autre Constantin, faisoit porter à la tête de ses troupes le signe triomphant de nôtre redemption peint dans un étendart, avec ces mots Latins, *pro gloria Crucis*, par lesquels ce grand prince vouloit marquer qu'il combattoit moins pour sa propre gloire, que pour celle de la croix.

Le jour méme que Ladislas arriva à l'armée, les Turcs se presenterent devant le camp en ordre de bataille, & voyant les Polonois occupez à faire achever quelques demilunes qui manquoient à leurs ouvrages, ils crûrent qu'ils avoient peur, & resolurent de les assaillir dans leurs retranchemens. Ils les

attaquerent par trois differents endroits. L'assaut fut opiniastre & furieux du côté des Turcs: mais la resistance des Polonois fut si vigoureuse, qu'ils les repousserent de tous côtez & les mirent en fuite. Les Cosaques les poursuivirent jusques dans leur camp, où ils mirent tout en alarme : & ils étoient méme dans le dessein de pousser leur victoire plus avant, si le general, qui ne vouloit pas exposer ses troupes pendant la nuit, qui étoit déja proche, ne leur eût refusé le secours qu'ils lui envoyerent demander. De sorte qu'ils furent obligez de s'en retourner au camp, également chargez du butin qu'ils avoient fait dans les premieres tantes des ennemis, & couverts de la gloire qu'une action si hardie leur avoit acquise.

Le Prince ne se trouva point à ce combat, parce qu'à son arrivée au camp il fut saisi d'une fie-

vre violente, qui l'obligea de garder le lit, & qui lui dura tres-long-temps : l'impatience qu'il avoit de guerir, & le chagrin où il étoit de se voir hors d'état de combattre, augmentant tous les jours son mal, & l'ayant enfin reduit à une extreme foiblesse. Quelque temps aprés le general tomba aussi malade, & devint tout languissant. Ce qui ne l'empêcha pas neanmoins de faire une action tres-vigoureuse, dans une troisiéme attaque que donnerent les Turcs au camp des Polonois, entre son quartier & celui de Lubomiski. Les officiers ausquels on avoit donné le soin de garder ce poste n'avoient pas fait leur devoir. Les Turcs qui s'en étoient apperceus les avoient surpris, & les ayant enlevez, poursuivoient leur victoire avec chaleur : lors que le general, prevoyant le desordre que cette irruption alloit apporter dans tout le camp, fit

l'on n'en arrétoit promptement le cours, forma un escadron de six ou sept cent chevaux, & se mettant à leur tête, se jetta le premier l'épée à la main dans le plus fort de la mêlée. Ceux qui le suivoient ayant fait comme luy, il se fit un effroyable combat. Les Turcs furent neanmoins obligez de ceder à la valeur du general, qui les mena battant jusques dans leur camp, aprés en avoir tué plus de six mille à la vüe du Sultan, qui en pleura de depit, & qui commença deslors à perdre l'esperance d'une conquête, que ses flateurs luy avoient representée si facile.

Parmi ces succez, l'armée Polonoise ne laissoit pas de souffrir de grandes incommoditez. On y manquoit de vivres, de fourages & de poudre, parce que les Turcs avoient des camps volants au dela de la Tyre, qui luy empéchoient

la communication avec la Podolie & les autres Provinces, qui l'en auroient pû fournir ; il y avoit parmi les soldats des maladies contagieuses qui en faisoient mourir beaucoup ; les Cosaques, qui n'étoient pas payez, se mutinoient ; le secours que le Roi devoit amener étoit encore fort éloigné : la noblesse ne se pressant pas de monter à cheval, & le Roi s'étant amusé, par un contre-tems que l'histoire n'a pû pardonner à un si grand Prince, à faire la ceremonie de l'investiture de Guillaume Electeur de Brandebourg, que son pere avoit laissé heritier de la Prusse ducale, dependante de la couronne de Pologne. La presence du Prince, & le respect extraordinaire que tous les gens de guerre avoient pour sa personne, empêchoit beaucoup le desordre que tant de maux auroient pû causer dans l'armée : mais le Prince ju-

geoit bien lui-même, que si la guerre duroit plus long-tems, la necessité & la faim seroit plus forte, pour faire sortir les soldats hors des bornes du devoir, que son autorité pour les y tenir.

Dans cette pensée il fit assembler le conseil de guerre dans sa chambre, car il ne sortoit point encore du lit, pour deliberer avec les principaux officiers de l'armée sur ce qu'il avoit à faire, dans l'état où se trouvoient les choses. On y resolut d'un commun consentement, que l'on attaqueroit les Turcs dans leur camp pendant la nuit, parce que l'on avoit remarqué que ces barbares se fiant sur leur grand nombre, n'avoient pas eü soin de le fortifier. Mais cette entreprise aiant toûjours été traversée par quelque accident, Osman qui en fut averti, fit dessein de prevenir le Prince, & de l'aller attaquer avec toutes les forces de son ar-

mée : la mauvaiſe humeur où l'avoit mis le mal-heur qu'il avoit eu jusqu'alors dans cette guerre, le faiſant reſoudre à tout riſquer pour la finir.

Pendant que le Sultant ſe preparoit à cette entrepriſe, Chodkievic General de l'armée Polonoiſe fut emporté de ſa maladie. Sa mort fut ſemblable à ſa vie, qui avoit été ſi pure & ſi pleine de pieté ; qu'il ſe confeſſoit tous les huit jours, & communioit tous les ſamedis. La Pologne perdit en ſa perſonne un des plus grands capitaines qu' elle eût jamis eû. C'eſt de lui, qu'eſt ce mot celebre & ſi guerrier, qu'il dit lors qu'on lui vint annoncer l'arrivée du grand Seigneur à Chozin, avec ce nombre effroyable de troupes qui compoſoient ſon armée. *Nous verrons ſi ce que l'on en dit eſt vrai, nous les conterons avec l'épée.* Cette mort affligea extremement toute l'armée, mais

la

sa presence du Prince empêcha les desordres qu'elle y auroit pû causer. Son autorité y étoit si grande, que, quelque repugnance qu'eussent les troupes de Lituanie d'obeïr à un chef Polonois, elles se soumirent en sa consideration à Lubomirski, qui exerça la charge de General depuis la mort de Chodkievic.

Les ennemis donnerent bientost occasion à ce nouveau chef de faire voir qu'il étoit digne d'un si bel emploi. Osinan brûlant d'impatience de reparer les pertes qu'il avoit souffertes, & de retablir la reputation de ses armes par quelque action éclatante, sortit un matin de son camp à la tête de son armée rangée en bataille, & fit donner un assaut general aux Polonois, par tout ce qui lui restoit de troupes en état de servir. Jamais la Pologne ne fut plus sensiblement assistée du Ciel, qu'en cette im-

portante occasion, où il ne s'agissoit de rien moins que de la religion & de la liberté, & où, pour soutenir ces grands interêts contre toute la puissance de l'Empire Ottoman, elle n'avoit plus que les restes d'une armée manquant de tout, & ruinée par les maladies & par six semaines de combats presque continuels. La bataille dura depuis l'aube du jour, jusqu'au couchant du Soleil. Les premieres heures en furent assez heureuses aux Turcs, les Janissaires ayant bien fait leur devoir dans la premiere chaleur du combat : mais ils furent enfin repoussez par les gardes du Prince, qui nonobstant son extreme foiblesse, se faisoit porter en litiere dans tous les lieux, où il croioit sa presence necessaire. Depuis qu'ils eurent une fois lâché le pied, ils furent toûjours battus & mis enfin en déroute, avec le reste de cette armée ef-

froyable, qui avoit donné de la terreur à toute l'Europe.

Pendant que le Prince de Pologne faiſoit ainſi l'office de Joſué, combatant contre les infidelles : le bien heureux Staniſlas faiſoit celui de Moyſe, levant les mains vers le trône de Dieu, pour obtenir la victoire aux ſiens. Les hiſtoriens de Pologne, & ceux qui ont travaillé aux procez faits à Caliz, à Cracovie & à Rome pour la canoniſation du bien heureux Staniſlas, racontent, qu'au même tems que la bataille, dont nous venons de parler, ſe donnoit à Chozin, pluſieurs ſaintes ames virent en l'air un char magnifique, ſur lequel la ſainte Vierge étoit portée, allant de l'occident à l'orient, par une route toute lumineuſe, & aiant à ſes pieds le bien-heureux Staniſlas, qui lui montroit l'armée Polonoiſe alors aux priſes avec les Turcs, comme s'il l'euſt priée

de la prendre en sa protection & de la rendre victorieuse.

Le Pere Nicolas Oborski fut un de ceux que Dieu voulut bien favoriser de cette vision, & il la publia à Caliz, où il demeuroit alors, long-tems auparavant que l'on y eust pû apprendre ce qui se passoit à Chozin, éloigné de là de plus de cent lieües. Ce qui ne laissant plus de lieu de douter, que cette victoire ne fust un effet des prieres & de la protection du bienheureux Stanislas, on lui en rendit dans toute la Pologne de solemnelles actions de graces. On les renouvelle encore tous les ans à Cracovie par une celebre procession, qui se fait à une chapelle de la Cathedrale dediée au serviteur de Dieu, où cette apparition a été dépeinte, avec une inscription qui ajoûte aux circonstances que nous venons de marquer, qu'au même tems qu'Osman sortoit du Royaume, le chef du bienheureux Stanislas y entroit.

CHAPITRE VII.

La guerre des Cosaques terminée par l'intercession du bien-heureux Stanislas, à la celebre journée de Beretesque, où le Roi Casimir défit l'armée de ces rebelles, composée de plus de trois cent mille hommes.

SUr la fin du regne de Ladislas, les Cosaques se revolterent contre la Pologne, & allumerent en ce Royaume une tres-dangereuse guerre. L'auteur de ce tumulte fut un soldat de fortune, nommé Bagdan Kmielniski, que sa valeur avoit élevé par tous les degrez de la milice, jusqu'à la charge de General des troupes, que les peuples de l'Ucraine sont obligez d'entretenir au service de cette couronne. C'étoit un homme d'un genie propre à conduire seurement une grande entreprise. Il avoit de ce feu & de cette im-

petuosité naturelle à ceux de sa nation, autant qu'il en falloit pour étre brave & vigilant, mais il n'en avoit pas l'emportement ni la precipitation. Tandis qu'il crût ne pouvoir étre maître, il n'y eut personne plus soûmis que lui. Il n'étoit pas de ces esprits inquiets qui broüillent sans dessein, & qui ne cherchent point d'autre fruit des troubles qu'ils excitent que le plaisir de n'étre pas en repos, embrassant inconsiderement la premiere occasion qui se presente de former un parti, & trouvent leur ruine en des revoltes, ou qu'ils concertent mal, ou qu'ils n'ont pas la force de soutenir. Kmielniski vêcut content de sa fortune, jusqu'a ce qu'il trouva une ouverture à s'en faire une meilleure; & alors même il prit ses mesures de loin. Il aima mieux employer plus de tems, à s'acquerir par ses bons offices les personnes qui lui étoient

necessaires que de le faire plus vîte, en leur decouvrant un dessein qu'il ne vouloit faire éclater qu'aprés s'étre assuré des secours & des resources, dont il avoit besoin pour l'executer seurement. Car il vouloit se mettre en état, que son pis-allé dans cette affaire, fût d'en venir un jour à un accommodement, qui lui acquist de la reputation sans diminuer sa fortune. Ce fut dans cette vuë qu'il affecta de la moderation durant toute cette guerre, & qu'il eût soin de couvrir les défauts qui accompagnent l'extrême ambition, par l'apparence des vertus opposées. En quoi bien qu'il ne reüssit pas auprés des personnes qui le connoissoient à fond, il fit toûjours par la, ce que pretendent tous les rebelles par les pretextes de justice & d'amour du bien public, dont ils colorent leurs soulevemens; conservant dans son parti ceux à qui un reste d'honneur &

de conſcience auroit pû donner quelque ſcrupule, & ne mettant pas le Prince dans la neceſſité de ne lui pouvoir pardonner, ſi le deſeſpoir de ſes affaires l'obligeoit jamais d'avoir recours à ſa clemence.

Il prit occaſion d'un démelé qu'il avoit avec un gentil-homme Polonois, pour faire éclater ſa revolte, & il ſceut ſi bien ſe ſervir de cette conjoncture pour ménager l'eſprit des Coſaques, qu'il leur perſuada que la perſecution qu'on lui faiſoit, étoit un effet de la haine que la nobleſſe de Pologne avoit contre toute la nation. Il trouva l'eſprit de ce peuple tres-diſpoſé à recevoir l'impreſſion qu'il y pretendoit faire. Il y avoit déja long-tems qu'ils ſe plaignoient que la nobleſſe les traitoit mal, qu'ils n'étoient en aucune conſideration dans l'Etat, qu'on les regardoit plûtoſt comme des eſclaves que

l'on

tenir bas que comme des sujets, dont les services meritoient d'étre reconnus. De sorte qu'à la premiere esperance que leur donna leur General de les affranchir de ce joug ils s'attacherent à lui & resolurent de suivre sa fortune.

Kmielniski s'étant ainsi assuré de ceux de sa nation, se retira dans les îles du Boristhene que l'on nomme Zapores, pour y attendre les Tartares, qui l'y devoient venir joindre sous la conduite de Tohaibec gouverneur de Precope, que le grand Kam son maître fut bien aise d'occuper à une guerre étrangere, pour conserver la paix dans ses Etats, où cet esprit remuant avoit souvent excité de grands troubles.

Comme ces choses se passoïent à l'extremité du Royaume on n'en apprît rien que fort tard, ni à la Cour qui étoit alors en Lituanie, ni même à l'armée de

Pologne, dont les chefs ne pensoient qu'à disposer leurs troupes à une guerre étrangere, pour laquelle le Roy faisoit faire de tous côtez de grands preparatifs. Ce qui donna le temps au general des rebelles, d'augmenter son armée par les recruës qu'il fit dans l'Uucraine & dans la Russie; & aux Tartares de se joindre à luy, avant qu'on se fût mis en devoir de l'attaquer. On fut même si mal informé des particularitez de cette rebellion & des forces du party, que les generaux de l'armée de Pologne, croyant n'avoir affaire qu'à un petit nombre de Cosaques, se contenterent de détacher quelques troupes, pour les aller forcer dans leurs isles, où ils s'imaginoient que leur foiblesse les avoit obligez de se retrancher. Mais ils furent bien étonnez, lors qu'ils apprirent que ces troupes avoient esté defaites presque aussi-

tôt qu'elles avoient paru à la vüe des ennemis ; & qu'ils se virent sur les bras une armée victorieuse, composée de cent cinquante mille hommes, n'en ayant pas dans la leur plus de cinq ou six mille.

Une si grande inegalité de forces, leur fit prendre le dessein de la retraite, mais les ennemis ne leur donnerent pas le temps de l'executer. Car Kmielniski étant venu tomber sur eux, à l'entrée d'un bois, dont les chariots de son équipage avoient occupé le chemin, ils furent obligez de tourner tête & d'accepter le combat : dans lequel ayant été trahis par les Rutheniens dés le commencement de la mêlée, & se trouvant accablez par le grand nombre des ennemis, ils furent taillez en pieces.

La nouvelle de cette defaite fut portée en Pologne, presque en même temps que celle de la

mort du Roi, ce qui mit le Royaume dans un desordre, dont les ennemis se prevalurent pour ravager impunement toute la Russie, où ils exercerent d'extrêmes cruautez, particulierement sur la noblesse & sur les Ecclesiastiques. De toutes les villes de cette grande province, Zamoiski & Premislie furent presque les seules dont les rebelles ne se rendirent pas maîtres : la premiere s'étant trouvée en état de leur resister plus d'un mois, & la seconde ayant été protegée contre la fureur de ces barbares, par un miracle visible du bien-heureux Stanislas.

La place n'étoit nullement fortifiée, & les habitans ne prirent le parti de la deffendre, que parce qu'ils avoient affaire à des ennemis de mauvaise foi, avec lesquels on ne pouvoit traiter seurement. Ainsi plutost preparez à mourir en braves gens, que

prevenus d'aucune esperance de pouvoir conserver leur vie ; ils se presenterent sur leurs murailles, pour défendre un bastion fort foible & fort bas, par lequel les Cosaques firent leur premiere attaque. Pendant que ceux de la ville qui pouvoient porter les armes, combattoient sur le rempart, les femmes & les enfans couroient en troupes par les ruës, pleurant & jettant des cris pitoyables. Dans cette consternation si generale un Ecclesiastique qui sortoit de la ville, passant par les ruës pour aller demander du secours à un homme de qualité nommé Corniac, qui commandoit un petit corps de cavalerie assez proche de là, remontra à ce peuple, combien ces lamentations, & ces cris confus étoient inutiles pour leur conservation. Il leur dit qu'il valoit bien mieux les tourner vers le ciel, pour implorer l'assistance divine, & il

leur conſeilla en particulier d'invoquer la ſainte Vierge & le Bien-heureux Staniſlas. Ces paroles eurent tout l'effet que l'eccleſiaſtique en avoit attendu. On vit incontinent ce peuple changer les hurlemens affreux qu'il faiſoit auparavant, en des prieres tendres & ferventes, qu'il adreſſoit à la mere de Dieu, & à ſon Bien-heureux protecteur. On en voyoit des troupes proſternées en terre, & d'autres à genoux, levant les yeux & les mains au ciel. Les Juifs mêmes invoquoient le ſerviteur de Dieu : de ſorte que l'on entendoit dans toute la ville retentir le nom du Bien-heureux Staniſlas.

La confiance que ces pauvres affligez eurent en luy ne fut pas vaine. Les Coſaques ayant été tres-vigoureuſement repouſſez à cette premiere attaque, les aſſiegez ſoutinrent le reſte du ſiege avec un courage invincible. Les

ennemis donnerent trois fois l'assaut general à la place : mais ils y trouverent toûjours taut de resistance, & ils y perdirent un si grand nombre de soldats, qu'ils furent contraints de se retirer. Ce qu'ils firent assez en desordre, Corniac les étant venus charger en queuë avec toutes ses troupes.

Neanmoins afin que les habitans de Premislie n'attribuassent pas leur delivrance à ces secours humains, Dieu revela à une personne de grande vertu, qu'ils la devoient aux prieres du Bienheureux Stanislas : & le gouverneur même vit deux fois en songe le Serviteur de Dieu, qui luy donnoit courage, & qui l'asseuroit de sa protection.

La conservation de ces deux places étoit un foible avantage, contre des ennemis qui s'étoient déja emparez d'une grande partie du royaume, & on les eût bien-tôt

vûs maîtres de tout le reste, si l'on n'eût eu soin de pourvoir l'Etat d'un chef capable de leur resister, par l'élection du Prince Casimir frere du Roi deffunt. Ce Prince eut besoin de toute sa vigueur & de toute la fermeté de son courage, pour arrêter les progrez que les ennemis avoient commencé à faire durant l'interregne. Car bien que le general des Cosaques n'eût jamais paru plus moderé, qu'à l'avenement du nouveau Roy à la Couronne, & qu'il eût même consenti en sa consideration à une suspension d'armes pour quelque mois: il avoit neanmoins si bien sçeu profiter de la conjoncture des choses pour l'avancement de ses desseins; qu'il avoit jetté les semences de la guerre dans toutes les parties de l'état, par la liaison qu'il avoit faite avec tout ce qu'il y avoit pû découvrir de mécontens & de factieux. De sorte que le Roy se vit

en même temps obligé de pourvoir à la seureté de la Lituanie, attaquée par Holota avec une armée de quarante mille Cosaques, & de s'opposer à Kmielniski & au grand Kam des Tartares de la Crimée, qui entroient dans la Pologne avec quatre cent mille combatans. Tout ce que pût faire ce Prince dans cette necessité pressante, fut d'assembler dix-huit ou vingt mille hommes de troupes réglées, & de faire monter la noblesse à cheval pour se mettre à la tête : pendant que le Duc de Razivil donnoit ordre aux affaires de Lituanie ; & que Firlei & Lanconorski tâchoient avec neuf ou dix mille hommes, d'amuser le grand Kam & le general des Cosaques sur les frontieres de la Pologne. Mais comme toutes choses ne se font que lentement, dans un état où le prince n'est pas toûjours le maître, les ennemis eurent le

temps de connoître la foiblesse de l'armée Polonoise, & de la venir investir à Sbarras dans la Podolie, où elle s'étoit fortifiée en attendant le roi.

Il y avoit déja prés de cinq semaines qu'ils subsistoient en cet état, & ils n'esperoient presque plus d'être secourus; lors qu'ils trouverent un billet au bout d'une fleche tirée du camp des ennemis dans le leur, par lequel un gentil-homme Polonois, qui s'étoit trouvé par hazard engagé dans le parti des rebelles, les exhortoit à prendre courage, & les avertissoit de l'arrivée du roy. On s'apperceut bien-tôt que cet avis étoit veritable, par le partage que les ennemis firent de leurs troupes: dont une partie demeura au camp, pour continuer le siege; & l'autre marcha vers Sborovie, pour aller combattre le roy qui s'étoit déja avancé jusques-là, n'ayant gueres

plus devingt mille hommes. Kmielniski & le grand Kam commadoient en personnes ce dernier corps, composé de soixante mille Tartares & de quatre vingt mille Cosaques, & ils firent une si grande diligence qu'ils arriverent à Sborovie, sans que les coureurs du Roi eussent pû découvrir leur marche. Si bien que l'armée Royale se trouva tout d'un coup investie de ce grand nombre d'ennemis, & attaquée de tous côtez.

Un camp volant de Tartares la chargea d'abord par derriere, & obligea les troupes de Premislie, de Sapieha, de Vitusque & d'Ostrog à tourner téte, On combatit en cet endroit là durant six heures, avec divers evenemens, & l'on y perdit de fort braves gens de part & d'autre. Cependant les ennemis attaquerent aussi le gros de l'armée, dont Ossolinski grand Chancelier du Royaume commã-

doit l'aile droite, George Lubomierski Comte de Visnic l'aile gauche, & le Roi le corps de bataille. L'aile droite soûtint l'effort des ennemis avec une fermeté, qui les obligea de tourner contre l'aile gauche. Ils y furent receus avec le même courage, mais avec moins de bon-heur, & le desordre qu'ils y mirent alloit causer la defaite entiere de l'armée royale, si le Roi averti de ce danger ne se fust avancé l'épée à la main, pour aider aux chefs à faire retourner au combat, les soldats qui lâchoient le pied. Il se mit lui-même à leur tête & se mêla le premier parmi les ennemis, avec une resolution qui donna du courage aux plus lâches, & qui fit pancher la victoire de son côté: mais la nuit separa les combatans, & les obligea de se retirer dans leur camp.

Le Roi ne fut pas plûtost dans

le sien qu'il tint conseil de guerre, pour deliberer des mesures qu'il falloit prendre pour le lendemain, voyant ses troupes fatiguées de cette journée sanglante, & jugeant bien que les ennemis n'en demeureroient pas là. Une des resolutions que l'on prit dans cette assemblée, fut que l'on tâcheroit de desunir les Tartares d'avec les Cosaques. Le Roy en écrivit à leur Empereur, qui avoit en son particulier de grandes obligations à la Pologne, où il avoit esté prisonnier sous le regne de Ladislas, & tres-favorablement traité. Cet expedient eût tout l'effet que l'on s'en étoit promis, car bien que le lendemain on combâtit encore avec la même chaleur que l'on avoit fait ce jour là, le succez en fut neanmoins si favorable aux Polonois, que le Tartare se resolut de traiter de paix avec le Roi. Ce qui se fit avec beaucoup de satisfaction de part &

d'autre. Kmielniski fut compris dans le traité, & receut son amnistie, aprés qu'il eut demandé pardon au Roi, avec des larmes, qui auroient été des marques d'un veritable repentir, dans un homme moins dissimulé que lui. la paix étant ainsi concluë, on envoya des courriers à Sbaras, pour delivrer l'armée de Filei, qui y etoit assiegée, & en Lituanie pour en donner avis au Duc de Razivil, qui faisoit la guerre aux rebelles en ce pays-là, & qui avoit remporté sur eux de grandes victoires.

Cette tranquilité ne dura qu'autant de tems qu'il en falloit au general des Cosaques pour se mettre en état d'exciter de nouveaux troubles : car il étoit si accoutumé à commander, qu'il ne pouvoit plus obeïr. Aussi-tost qu'il fut de retour dans sa province, il s'occupa à renouër ses liaisons avec les mécontens, & à en faire de

nouvelles avec la Porte & avec le grand Duc de Moscovie. Le Roi en ayant été averti fit assembler une diete à Varsovie, où il fut resolu qu'on leveroit cinquante mille hommes au dépens de la republique pour aller combatre les rebelles, avant qu'ils eussent pû ramasser toutes les forces de leurs alliez. Mais on ne pût faire tant de diligence, que Kmielniski n'eust le tems de mettre sur pied plus de trois cent mille hommes, tant de ceux de sa nation, que des Tartares, dont il avoït sceu se conserver l'amitié, par des services importans qu'il leür avoit rendus.

Le rendez-vous des troupes du Roi fut à Socal, où le grād general Potoski se trouva le premier. Lancoronski l'y vint trouver avec neuf mille hommes, qu'il amenoir de la Podolie. aprés avoir pourvu à la seureté de Caminiec place importante sur la frontiere. Le Roi par-

tir de Varsovie le treisiéme d'A-vril de l'année 1651. aprés avoir reçeu par les mains du nonce Apostolique l'épée benite, & le chapeau que le Souverain Pontife a coûtume d'envoyer aux Roys. Il passa par Lublin, où il demeura quelque temps, pour attendre des troupes qui ne l'avoient encore pû joindre. Ce fut là que ce Prince recommanda le succez de la guerre, qu'il alloit entreprendre, au Bien-heureux Stanislas, & qu'il mit sa personne & son armée sous sa protection. Il passa toute une nuit en prieres devant l'image miraculeuse, dont nous avons parlé, demeurant durant un fort long espace de temps prosterné en terre au pied de l'Autel, où il fit vœu de faire faire un riche ornement à la sainte image, s'il plaisoit à Dieu de benir ses armes, & de le rendre victorieux de ses ennemis.

Ainsi plein de confiance en

l'in

l'intercession de son Bien heureux protecteur, il partit de Lublin, & ayant joint le grand General à Socal, ils marcherent ensemble vers Beretesque, place située sur le Ster vers la Podolie où ils furent à peine arrivez, que les ennemis les joignirent & leur presenterent la bataille. On commença par les escarmouches : mais l'impatience d'en venir à un combat decisif étant égale dans les deux partis, les armées parurent bientost rangées en bataille à la vuë l'une de l'autre. Le grand General commandoit l'aile droite de celle du Roi : il avoit avec lui le Comte de Visnic grand Mareschal; Sobieski dont la valeur & le merite a porté le Roi à unir en sa personne ces deux importantes charges, Opalinsc & plusieurs autres. L'aile droite étoit conduite par Calinouski, assisté du Duc de Visnio-

viski pere du Roi d'aujourd'hui, du Duc d'Ostrog & du Prince de Zamoisque. Le Roi menoit le corps de bataille composé de la cavalerie de Vehier palatin de Mariembourg & du regiment des gardes, des troupes du Prince Charles frere du Roi, de celles de Boguslas Razivil grand ecuyer de Lituanie, & de plus de cinq cent jeunes volontaires des meilleures maisons du Royaume.

L'armée ennemie étoit disposée en forme de croissant, le long d'une grande suite de colines qui s'étendoient fort loin des deux côtez. Les Tartares occupoient le milieu du champ de bataille, toute l'aile gauche, & une partie de l'aile droite, à la pointe de laquelle le general des Cosaques avoit placé ses troupes. Le combat commença par l'aile droite de l'armée royale, & ce fut le Duc de Visnoviski qui obtint le premier permission de char-

ger les Cosaques qu'il avoit devant lui.

Ces rebelles receurent le Duc avec une resolution, qui fit long-tems balancer la victoire, & leur grand nombre commençoit même à faire plier ses gens, s'il ne lui fut venu du secours. Mais alors ses soldats reprenant une nouvelle viguеur, retournerent à la chárge avec tant d'impetuosité; qu'ils rompirent les premiers bataillons des Cosaques, & les ayant renversez sur ceux des Tartares, ils mirent les uns & les autres en déroute. Durant ce tems-là le Roi avoit attaqué le gros de l'armée ennemie, & avoit chassé les Tartares des collines qu'ils avoient occupées, par le moyen de son artillerie, qu'il faisoit marcher devant lui. Mais il ne s'en fallut rien que cet avantage ne lui coutât la vie. Car s'étant posté sur une de ces éminences, pour donner plus aisé-

ment ses ordres à toutes les parties de son armée qu'il avoit en vuë, les ennemis s'en apperceurent, & pointerent quelques pieces de canon de ce côté là. Les boulets passerent fort prés de sa majesté, & il y en eut qui tomberent aux pieds de son cheval. Le Roi fut le seul de sa troupe que ce danger n'étonna pas, & quelques prieres que lui fissent ceux qui se trouverent alors auprès de lui, pour l'obliger à quitter ce poste, exposé à une batterie que les ennemis avoient dressée sur le bord d'un bois, qui en étoit proche; il y voulut demeurer.

L'empereur des Tartares n'eut pas la même fermeté dans une pareille rencontre. Un de ses gens ayant été tué d'un coup de canon auprés de lui, il en fut si épouvanté, qu'il prit la fuite & attira aprés lui le reste de l'armée. L'aile droite des Polonois que l'on avoit occupée à observer un

corps de Tartares, qui s'étoit mis en ambuscade dans le bois dont nous venons de parler, n'eust presque point d'autre emploi que de poursuivre les fuyars, le general des Cosaques en fut du nombre, quoi que ceux de sa nation se fussent retranchez dans leur camp aprés la perte de la bataille, où ils eussent encore long-tems resisté aux vainqueurs, s'ils n'eussent point été abandonnés de leurs chefs. Mais Kmielniski avoit des resources plus seure, que l'appui d'une armée assiegée, & toute étonnée de sa defaite. Elles ne lui pûrent neanmoins servir dans la suite du tems, que pour faire une paix honorable avec le Roi : Ce Prince ayant merité que le Ciel continuast toûjours depuis de benir ses armes contre les rebelles par la reconnoissance qu'il témoigna envers Dieu, & par la fidelité qu'il eut, à s'acquiter du

vœu qu'il avoit fait au bien-heureux Stanislas, aux prieres duquel il s'est toûjours crû redevable de cette victoire.

FIN.

Permission du R. P. Provincial.

JE sous-signé Provincial de la Compagnie de Jesus en la Province de France, suivant le Privilege qui nous a été octroyé par les Rois tres Chrêtiens Henry III. le 10. Mai 1585. Henry IV. le 20. Decembre 1603. & Louis XIII. le 14. Fevrier 1622. parlequel il est deffendu à tous les Imprimeurs & Libraires d'imprimer aucuns Livres de ceux de nôtre Compagnie sans permission des Superieurs d'icelle: Permets au Sieur Estienne Michallet, d'imprimer un Livre intitulé, *La Vie du bien-heureux Stanislas*

Kostka ; Veu & approuvé par trois Theologiens de nôtre Compagnie : En foi dequoi j'ai signé la presente permission. A Paris le deuxiéme Janvier 1672.

JEAN PINETTE.

Extrait du Privilege du Roi.

PAr grace & Privilege du Roi, en date du dernier Decembre 1671. Signé, DALANCE' : il est permis à Estienne Michallet, maître imprimeur & marchand Libraire à Paris d'imprimer ou faire imprimer pendant le tems de cinq années un Livre intitulé, *La Vie du Bien-heureux Stanislas Kostka* : avec deffences à tous autres d'en imprimer, vendre ou debiter pendant ledit temps, sans le consentement dudit Exposant, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, & de tous dépens,

dommages & interests, & de mil livres d'amande.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & marchands Libraires de cette ville de Paris.

Signé, THIERRY.

CONCLUSION.

SUr la requisition de CLAUDE CHIZE, maître Imprimeur de cette Ville à ce qu'il lui soit permis d'imprimer le livre intitulé, *La Vie du B. Stanislas Kostka* : attendu que le Privilege accordé pour cinq années à Estienne Michallet le dernier de Decembre 1671. est expiré. Je consens pour le Roi à la permission requise, à Lyon le 6. Novembre 1693.

VAGINAY.

PERMISSION.

PErmis d'imprimer à Lyon ce 28. Novembre 1693.

DE SEVE.

